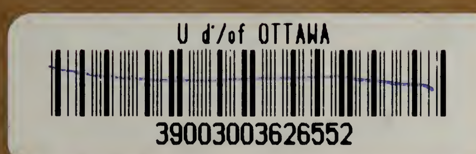


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME TRENTE-UNIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A. Devenne del. Tony Johannot sc.

UNE LÉGENDE DE MONTROSE.

ALLAN S'EMPARE D'ANNETTE LYLE

T. XXXI. Ch. V.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME XXXI.

UNE LÉGENDE DE MONTROSE.


Alf. Johannot del et sc.

PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & Cᵒ

MDCCCXXVI

CONTES DE MON HÔTE.

(Tales of wy Landlord.)

TROISIÈME SÉRIE.

TOME NEUVIÈME.

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien : votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note ;
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

BURNS.

La Fiancée de Lammermoor.

Une Légende de Montrose.

Ahora bien, dixó el cura, traedme señor, huésped, aqueses libros, que los quiero ver. — Que me place, respondió El; y entrando en su aposento sacó de una maletilla vieja cerrada con una cadenilla, y abriéndola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

Don Quijote, *parte primera, capitulo* 32.

Allons, dit le curé, je vous prie, seigneur hôte, d'aller me chercher ces livres; j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte, et il monta à sa chambre. Il en rapporta une petite vieille valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

LA FIANCÉE
DE
LAMMERMOOR.

(The Bride of Lammermoor).

CHAPITRE XXVIII.

> « Désarme-t-on ainsi les rigueurs d'une belle ?
>
> SHAKSPEARE. *Richard III.*

Un an s'était passé depuis le départ du Maître de Ravenswood pour le continent. On ne croyait pas qu'il dût y rester si long-temps, cependant il y était encore retenu par les affaires de la mission dont il avait été chargé, ou, suivant un bruit généralement répandu, par d'autres affaires qui le concernaient personnellement. Pour faire connaître à nos lecteurs dans quel état

se trouvaient alors les choses dans la famille de sir William Ashton, nous allons rapporter une conversation confidentielle qui eut lieu à cette époque entre Bucklaw et son complaisant compagnon de bouteille, le fameux capitaine Craigengelt.

Ils étaient assis aux deux côtés d'une immense cheminée, dans la salle à manger du château de Girnington. Un grand feu de bois brillait dans l'âtre; une table ronde placée entre eux soutenait deux verres et quelques bouteilles d'excellent bourgogne, et cependant le maître du château avait l'air sérieux, pensif et réfléchi, tandis que le parasite songeait à ce qu'il pourrait dire ou faire pour prévenir, ce qu'il redoutait le plus au monde, un accès d'humeur de celui dont il cultivait assidûment les bonnes graces. Après un long silence, qui n'était interrompu que par le bruit que faisait Bucklaw en battant la mesure contre terre avec la semelle de sa botte, Craigengelt se hasarda enfin à le rompre le premier.

— Je veux être damné, dit-il, si l'on vous prendrait en ce moment pour un homme qui est sur le point de se marier. Que le diable m'emporte si vous n'avez pas plutôt l'air d'un malheureux condamné au gibet!

— Grand merci du compliment, répondit Bucklaw; mais je suppose que vous pensez à ce qui peut vous arriver quelque jour. Je vous prie, capitaine, pourquoi aurais-je l'air gai et joyeux, quand je me sens mélancolique, et diablement mélancolique?

— Et c'est ce qui fait que je me donne au diable. Vous êtes à la veille de faire le meilleur mariage du pays, un mariage que vous avez vivement désiré, et vous avez l'air rechigné comme une ourse à qui l'on vient d'enlever ses petits!

— Je ne sais, répondit Bucklaw d'un ton d'humeur, si je conclurais ce mariage ou non, si je ne me trouvais trop avancé pour reculer.

— Reculer! s'écria Craigengelt d'un air d'étonnement bien joué. Ce serait jouer à qui perd gagne. Reculer! La dot de la fille...

— Dites de la jeune lady, s'il vous plaît, dit Bucklaw en l'interrompant.

— Oh bien! bien! je n'ai pas dessein de lui manquer de respect. Mais la dot de miss Ashton n'est-elle pas égale à celle que pourrait vous apporter quelque autre héritière que ce fût dans tout le Lothian?

— Cela peut être vrai, mais que m'importe sa dot? ne suis-je pas assez riche?

— Et la mère, qui vous aime comme un de ses enfans!

— Même un peu plus que quelques-uns d'entre eux, à ce que je pense. Au surplus, je ne crois pas qu'elle fasse une grande dépense d'affection.

— Et le colonel Sholto Douglas Ashton, qui désire ce mariage plus qu'aucune chose au monde.

— Parce qu'il pourra contribuer à le faire arriver au parlement.

— Et le père, qui est aussi impatient de voir ce mariage se conclure, que je l'ai jamais été de voir la fin d'une partie que je suis près de gagner!

— Sans doute, dit Bucklaw avec le même ton d'indifférence. Il désire assurer à sa fille le meilleur parti possible, puisqu'il ne lui est pas permis de la vendre pour sauver le domaine de Ravenswood que le parlement va arracher de ses griffes.

— Mais que direz-vous de la jeune demoiselle? Il

n'en existe pas une plus jolie dans toute l'Écosse. Vous en étiez fou quand elle ne voulait pas de vous, et aujourd'hui qu'elle consent à vous épouser, et à renoncer à son engagement avec ce Ravenswood, voilà que vous faites le dédaigneux! Je ne puis m'empêcher de le dire, il faut que vous ayez le diable au corps. Vous ne savez ni ce qu'il vous faut, ni ce que vous voulez.

— Je vais vous le dire en deux mots, reprit Bucklaw en se levant et en se promenant dans l'appartement : je voudrais savoir pourquoi diable miss Ashton a changé d'avis si subitement?

— Pourquoi vous en inquiéter, puisque le changement est en votre faveur?

— Vous pouvez avoir raison. Je n'ai jamais beaucoup connu les belles dames, et pourtant je sais qu'elles sont souvent capricieuses en diable. Mais il y a dans le changement de miss Ashton quelque chose de trop soudain, de trop sérieux, pour que ce ne soit que l'effet d'un caprice. C'est l'ouvrage de lady Ashton. Elle connaît toutes les manœuvres qu'il faut employer pour réduire l'esprit humain, de même qu'on emploie les martingales, les cavessons pour dompter un jeune cheval.

— Comment pourrait-on le dresser sans cela? Comment le rendrait-on soumis et docile?

— Cela est pourtant vrai, dit Bucklaw en suspendant sa marche, et en s'appuyant sur le dos d'une chaise. D'ailleurs Ravenswood est encore sur mon chemin. Croyez-vous qu'il renonce à l'engagement de Lucie?

— Bien certainement il y renoncera. Que signifie cet engagement quand ils sont sur le point, lui de prendre une autre femme, elle de choisir un autre mari?

— Et vous croyez bien sérieusement qu'il va se ma-

rier en pays étranger, comme nous l'avons entendu dire?

— N'avez-vous pas entendu vous-même le capitaine Westenho parler des préparatifs qu'on fait pour cet heureux hymen?

— Le capitaine Westenho vous ressemble un peu trop, Craigengelt, pour qu'il puisse être ce que sir William appellerait un témoin irrécusable. Personne ne peut mieux boire, mieux jouer, mieux jurer; et je crois que lorsqu'il s'agit de mentir et de tromper, il ne s'en acquitte pas moins bien. Toutes ces qualités peuvent être utiles, Craigengelt, quand elles s'exercent dans une sphère convenable, mais elles sentent un peu trop le flibustier, pour figurer comme il faut dans une cour de justice.

— Eh bien, n'en croirez-vous pas le colonel Douglas Ashton? Ne nous a-t-il pas assuré qu'il avait entendu le marquis d'Athol dire publiquement, sans savoir qu'il fût présent, que son jeune parent avait arrangé ses affaires de manière à ne pas être obligé de sacrifier le domaine de ses pères pour obtenir la fille langoureuse d'un vieux fanatique sans crédit; et que Bucklaw était le bienvenu à porter les vieux souliers de Ravenswood.

— A-t-il bien osé parler ainsi! s'écria Bucklaw en se livrant à un de ces accès de colère auxquels il s'abandonnait assez souvent : si je l'avais entendu, de par le ciel! je lui aurais arraché la langue du gosier devant ses courtisans, ses flatteurs et sa garde de montagnards. Comment Sholto ne lui a-t-il point passé son épée au travers du corps?

— Je veux être capot si je le sais. Bien certainement le marquis le méritait bien; mais c'est un vieillard, un

ministre d'état; il y aurait plus de danger que d'honneur à avoir une affaire avec lui. Pensez à dédommager miss Ashton du tort que de pareils propos peuvent lui faire, plutôt que de songer à un homme trop vieux pour se battre, et placé trop haut pour que vous puissiez l'atteindre.

— Je l'atteindrai pourtant quelque jour, ainsi que son cher parent Ravenswood. Mais en attendant je ferai ce qu'exige l'honneur de miss Ashton : il ne faut pas qu'il souffre de tout ce qu'ils peuvent dire. C'est pourtant une sotte affaire, et je voudrais bien qu'elle fût terminée. Allons, Craigengelt, remplissez nos verres, et buvons à sa santé. Une bonne bouteille de vin vaut mieux que tous les bonnets des plus nobles têtes de l'Europe.

CHAPITRE XXIX.

« Tel était le sujet de tous nos entretiens.
» Étions-nous tête-à-tête ou bien en compagnie,
» Sans cesse elle en était plus ou moins poursuivie :
» Enfin elle perdait à table l'appétit,
» Et ne pouvait compter sur le sommeil au lit. »

SHAKSPEARE. *Les Méprises.*

LE lendemain matin vit Bucklaw et son fidèle Achate, Craigengelt, arriver au château de Ravenswood. Ils y furent reçus avec de grandes démonstrations d'amitié par sir William, lady Ashton et leur fils aîné, le colonel Sholto Douglas Ashton. Après avoir long-temps rougi et bégayé, car Bucklaw, malgré son caractère ferme et intrépide sur bien des points, avait cette timidité puérile qui est le partage assez ordinaire de ceux qui ont peu vécu dans la bonne société, il parvint enfin à dire qu'il désirait avoir un entretien avec miss Ashton

relativement à leur futur mariage. Sir William et son fils jetèrent les yeux sur lady Ashton, qui répondit avec un air d'aisance qu'elle allait faire venir sa fille sur-le-champ; —Mais j'espère, ajouta-t-elle en souriant agréablement, qu'attendu la grande jeunesse de Lucie et la circonstance qu'elle a eu la faiblesse de se laisser déjà persuader de contracter un engagement dont elle rougit aujourd'hui, notre ami, M. Bucklaw, lui pardonnera si elle désire que je sois présente à cette entrevue.

— Je vous proteste, ma chère dame, répondit Bucklaw, que c'est précisément ce que je souhaite moi-même, car j'ai si peu d'habitude de ce qu'on appelle la galanterie, que je commettrai certainement quelque misérable bévue si je n'ai l'avantage d'avoir un interprète tel que vous.

Ce fut ainsi que le trouble et l'embarras que Bucklaw éprouvait en ce moment lui firent oublier les craintes qu'il avait eues la veille que lady Ashton n'eût employé quelque manœuvre pour déterminer sa fille à consentir tout d'un coup à un mariage pour lequel elle avait témoigné jusqu'alors le plus grand éloignement; et il perdit par là l'occasion de s'assurer par lui-même des véritables sentimens de Lucie.

Le père et le fils sortirent du salon avec le capitaine, et lady Ashton ne tarda pas à y rentrer suivie de sa fille. Lucie parut à Bucklaw telle qu'il l'avait vue précédemment, plutôt calme qu'agitée; mais un meilleur juge que lui aurait eu peine à décider si ce calme avait pour cause l'indifférence ou le désespoir. Il était d'ailleurs trop ému lui-même pour pouvoir soumettre à un examen attentif les dispositions de la jeune personne; il bégaya deux ou trois phrases incohérentes, confondit tout ce

qu'il voulait dire, et resta court avant d'avoir pu finir son discours.

Miss Ashton l'avait écouté, ou du moins avait eu l'air de l'écouter. Mais elle ne lui fit aucune réponse, et continua à s'occuper d'un ouvrage de broderie auquel elle paraissait donner toute son attention, soit par instinct, soit par habitude. Lady Ashton était assise à peu de distance dans une embrasure de croisée, et voyant que Bucklaw était au bout de son rôle, et que sa fille gardait le silence, elle s'écria d'un ton qui tenait le milieu entre la douceur et le reproche : — Lucie! eh bien, ma chère, à quoi pensez-vous donc? N'avez-vous pas entendu ce que M. Bucklaw vient de vous dire?

L'esprit de la malheureuse fille paraissait n'avoir pas conservé le souvenir de la présence de sa mère. Elle tressaillit à sa voix, laissa tomber son aiguille, et prononça, à la hâte et presque tout d'une haleine, ces paroles contradictoires. — Non, madame. Si, milady. Je vous demande pardon. Je n'ai pas entendu.

— Vous n'avez pas besoin de rougir, mon enfant, et encore moins de pâlir et de trembler, dit lady Ashton en s'approchant d'elle. Nous savons qu'une jeune demoiselle bien née ne doit pas se montrer empressée d'écouter les complimens des jeunes gens. Mais vous devez songer que M. Hayston est autorisé par vos parens à vous parler comme il vient de le faire, et que vous avez consenti à l'écouter favorablement. Vous savez combien votre père et moi nous avons à cœur de vous voir faire un mariage si sortable.

Le ton avec lequel lady Ashton prononçait ces paroles respirait la douceur et la tendresse maternelle; mais ses regards, dirigés vers sa fille, lui intimaient en

même temps un ordre rigoureux et sévère. Il s'agissait de tromper Bucklaw, ce qui n'était pas très-difficile ; mais la pauvre Lucie s'était accoutumée à lire dans les yeux de sa mère ses moindres volontés, quand même celle-ci jugeait à propos de n'en instruire qu'elle.

Miss Ashton, assise sur sa chaise dans un état d'immobilité parfaite, paraissait frappée de terreur, roulant autour d'elle des yeux égarés, et continuant à garder le silence. Bucklaw, qui, pendant tout ce temps, s'était promené en long et en large dans le salon, était parvenu à retrouver sa présence d'esprit, et s'arrêtant tout à coup en face de Lucie : — Je crois, miss Ashton, lui dit-il, que j'ai joué le rôle d'un sot. J'ai voulu vous parler comme on dit que les jeunes filles aiment qu'on leur parle ; vous n'y avez rien compris ; et cela ne m'étonne point, car du diable si j'y comprends rien moi-même! Mais, une fois pour toutes, je veux m'expliquer en bon écossais. Votre père et votre mère consentent que je vous épouse ; je vous dirai donc que, si vous voulez accepter pour mari un jeune homme franc et loyal qui jamais ne vous contrariera en la moindre chose, vous n'avez qu'un mot à dire. Je vous mettrai à la tête du plus bel établissement qui soit dans le Lothian ; vous choisirez entre le château de Girningham et celui de Bucklaw ; vous aurez la maison de lady Girnington à Édimbourg dans Canongate ; vous irez où il vous plaira ; vous ferez ce que vous voudrez ; vous verrez qui bon vous semblera. Cela est clair. Seulement je réserve un coin au bas bout de la table pour un mauvais sujet de mes amis, de la compagnie duquel je me passerais fort bien, si ce coquin n'avait eu l'art de me persuader qu'elle m'est absolument nécessaire ; ainsi j'espère

que vous ne bannirez pas Craigengelt, quoique certainement il ne soit pas difficile de trouver meilleure société.

— Fi donc, Bucklaw, fi donc! s'écria lady Ashton: comment pouvez-vous supposer que Lucie ait la moindre idée de bannir de chez vous cette franche et honnête créature, le brave capitaine Craigengelt?

— Il est très-vrai, milady, que la franchise, l'honnêteté et la bravoure sont trois qualités qu'il possède au même degré. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le drôle connaît ma manière d'être, il sait se rendre utile, il se plie à toutes mes fantaisies; et, comme je vous le disais, j'aurais peine à m'en passer. Mais encore un coup ce n'est pas ce dont il s'agit, et puisque j'ai eu assez de courage pour vous faire directement ma proposition, miss Ashton, je serais charmé de recevoir une réponse de votre propre bouche.

— Mon cher Bucklaw, dit lady Ashton, permettez-moi de venir au secours de la timidité de ma fille. Je vous dis en sa présence qu'elle a déjà consenti à se laisser guider par son père et par moi dans cette affaire.— Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en combinant, suivant son usage, un ton de tendresse avec un regard impérieux, parlez vous-même; ce que je dis n'est-il pas l'exacte vérité?

— J'ai promis de vous obéir, répondit sa victime d'une voix faible et tremblante, mais à une condition.

— Elle veut dire, reprit sa mère, qu'elle attend la réponse à la demande qu'elle a adressée à Ratisbonne, ou à Vienne, ou à Paris, pour être dégagée de la promesse qu'un homme artificieux avait eu l'art d'obtenir d'elle. Je suis sûre, mon cher Bucklaw, que vous ne la

blâmerez point d'avoir sur cet article une délicatesse que nous devons tous apprécier et partager.

— Cela est juste, parfaitement juste, dit Bucklaw, et il fredonna en même temps ce refrain d'une vieille chanson.

Oublions le premier amour,
Et puis un autre aura son tour.

— Mais il me semble, ajouta-t-il, que vous auriez déjà eu le temps de recevoir cinq ou six réponses de Ravenswood. Du diable si je ne vais pas lui en demander une moi-même, si miss Ashton veut m'en charger.

— C'est à quoi nous ne pouvons consentir, dit lady Ashton. Nous avons eu déjà bien de la peine à empêcher mon fils Douglas de faire cette démarche, et elle serait peu convenable de votre part. Nous vous aimons trop pour souffrir que vous alliez faire une telle demande à un homme du caractère de celui dont il s'agit. Mais, au fait, tous les amis de notre famille sont d'avis que, comme cet homme, indigne de tant d'égards, n'a pas daigné faire de réponse, son silence doit être regardé comme un consentement. Un contrat n'est-il pas censé rompu quand les parties intéressées n'insistent pas pour qu'il soit exécuté ? C'est l'opinion bien prononcée de sir William, qui doit s'y connaître, et ma chère Lucie elle-même devrait partager...

— Madame, s'écria Lucie avec une énergie dont on ne l'aurait pas crue capable, ne me pressez pas davantage. Si ce malheureux engagement est annulé, je vous ai déjà dit que vous disposerez de moi comme vous le voudrez. Mais jusqu'alors je serais coupable aux yeux de Dieu et des hommes si je faisais ce que vous me demandez.

— Mais, ma chère amie, si cet homme s'opiniâtre à garder le silence...

— Il me répondra. Il y a six semaines que lui ai envoyé par une voie très-sûre un duplicata de ma première lettre.

— Vous ne l'avez pas fait; vous n'auriez pas osé le faire, s'écria lady Ashton avec un emportement qui n'était guère d'accord avec le ton de douceur qu'elle avait affecté de prendre; mais reconnaissant sa faute sur-le-champ : — Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en reprenant un ton mielleux, comment avez-vous pu faire une telle démarche?

— Peu importe, dit Bucklaw; j'approuve et je respecte la façon de penser de miss Ashton : tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas été le porteur de sa dépêche.

— Et combien de temps, miss Ashton, lui demanda sa mère d'un ton ironique, devons-nous attendre le retour de votre Pacolet? car vous avez sans doute employé quelque substance aérienne; nos simples courriers de chair et d'os n'étaient pas dignes d'être chargés d'un message si important.

— J'ai compté les semaines, les jours, les heures et les minutes, répondit Lucie; et, si je n'ai pas une réponse dans huit jours, j'en conclurai qu'il est mort. Jusqu'à ce moment, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Bucklaw, je vous aurai une obligation véritable si vous pouvez obtenir de ma mère qu'elle ne me presse pas davantage à ce sujet.

— J'en fais la demande formelle à lady Ashton, s'écria Bucklaw : sur mon honneur, miss Lucie, je respecte vos sentimens, et, quoique je désire plus vive-

ment que jamais de voir la fin de cette affaire, je vous jure que j'y renoncerais si l'on vous pressait de manière à vous causer un seul instant de désagrément.

— M. Bucklaw ne doit craindre rien de semblable, dit lady Ashton pâlissant de colère, quand c'est le cœur d'une mère qui veille au bonheur de sa fille. Me permettrez-vous de vous demander, miss Ashton, dans quels termes était conçue la lettre que vous avez jugé à propos d'écrire?

— Ce n'était, répondit Lucie, que la copie exacte de celle que vous m'aviez précédemment dictée.

— Ainsi donc, ma chère Lucie, dit sa mère en reprenant un accent affectueux, nous pouvons espérer que dans huit jours vous mettrez fin à toute cette incertitude?

— Je n'entends pas que miss Ashton soit serrée de si près, madame, s'écria Bucklaw, qui, quoique bizarre, étourdi et inconséquent, n'était pas dépourvu de sensibilité : des messagers peuvent être arrêtés, retardés en route par des événemens imprévus. Un cheval déferré m'a une fois fait perdre une journée entière. Permettez-moi de consulter mon agenda. C'est d'aujourd'hui en vingt jours la fête de Saint-Judes. J'ai plus d'une affaire d'ici là, et il faut que je sois la veille à Caverton-Edge pour voir une course entre la jument noire du laird de Kittlegirth et le cheval bai de quatre ans de Johnston le marchand de farine. Mais n'importe, en courant toute la nuit, je puis être ici le lendemain. J'espère donc que comme, d'ici à cette époque, je n'importunerai pas davantage miss Ashton, vous, milady, sir William et le colonel Douglas, vous voudrez bien aussi lui laisser la tran-

quillité nécessaire pour faire ses réflexions et prendre son parti.

— Vous êtes généreux, monsieur, dit Lucie.

— De la générosité! non. Je ne suis, comme je vous l'ai dit, qu'un jeune homme un peu étourdi, mais franc et loyal, et je travaillerai à vous rendre heureuse, si vous me le permettez, et que vous m'en donniez les moyens.

A ces mots, il la salua avec plus d'émotion qu'on n'en devait attendre de son humeur habituelle, et se prépara à sortir. Lady Ashton le suivit en l'assurant que Lucie rendait justice à la sincérité de son attachement, et en l'engageant à voir sir William avant son départ. — Puisque nous devons être prêts, ajouta-t-elle en se retournant vers sa fille, à signer, le jour de Saint-Judes, le bonheur de toute la famille...

— Le bonheur de toute la famille! s'écria douloureusement Lucie tandis que la porte du salon se fermait: dites plutôt l'arrêt de ma mort! Et joignant sur sa poitrine ses mains desséchées par le chagrin, elle se laissa tomber sur un fauteuil dans un état voisin de l'anéantissement.

Elle en fut bientôt retirée par les cris bruyans de son jeune frère Henry, qui venait lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite de lui donner deux aunes de ruban écarlate pour lui faire des nœuds de jarretières.

Lucie se leva d'un air résigné, et ouvrant une petite boîte d'ivoire, y prit le ruban que son frère désirait, en coupa la longueur convenable, et lui en fit deux nœuds de jarretières, comme il voulut.

— Ne fermez pas votre boîte si vite, s'écria Henry; il faut que vous me donniez encore de votre fil d'argent

pour attacher les sonnettes aux pattes de mon faucon. Ce n'est pas qu'il le mérite, car, malgré le mal que j'ai eu à le dénicher, malgré la peine que j'ai prise à l'élever, je crains qu'il ne soit jamais bien dressé ; car, après avoir enfoncé ses serres dans le corps d'une perdrix, il la lâche tout à coup et la laisse échapper. Or que peut devenir le pauvre oiseau blessé de cette manière ? Il faut qu'il aille mourir sous le premier genêt ou la première bruyère qu'il peut rencontrer.

— Vous avez raison, Henry ; vous avez bien raison, dit tristement Lucie en tenant toujours la main de son frère, après lui avoir donné le fil qu'il venait de lui demander. Mais il existe dans le monde d'autres oiseaux de proie que votre faucon, et encore plus d'oiseaux blessés qui ne désirent que de mourir en paix, et qui cherchent en vain une bruyère ou un genêt pour y cacher leur tête.

— Ah ! voilà une phrase que vous avez trouvée dans quelqu'un de vos romans, dit Henry, et Sholto prétend que cela vous tourne la tête. Mais j'entends Norman siffler le faucon, il faut que j'aille lui attacher ses sonnettes.

A ces mots, il partit avec la joyeuse insouciance de la jeunesse, laissant sa sœur à l'amertume de ses réflexions.

— Il est donc décidé, dit-elle, que je dois être abandonnée par tout ce qui respire, même par ceux qui doivent me chérir le plus ! Je ne vois près de moi que ceux qui m'entraînent à ma perte. Cela doit être ainsi : seule, et sans prendre conseil de personne, je me suis précipitée dans le danger ; il faut, seule et sans conseil, que j'en sorte ou que je meure.

CHAPITRE XXX.

« Que s'ensuit-il enfin ?
» Une triste apathie, un sombre et noir chagrin,
» Un morne désespoir, précurseur ordinaire
» De la mort, qui bientôt finit votre misère. »

SHAKSPEARE. *Les Méprises.*

POUR justifier la facilité avec laquelle Bucklaw, qui réellement n'était pas dépourvu de bonnes qualités, laissait égarer son jugement par les manœuvres de lady Ashton, tandis qu'il faisait à sa manière la cour à Lucie, il faut que le lecteur se rappelle le régime intérieur auquel les femmes étaient soumises à cette époque dans les familles d'Écosse.

Les mœurs de ce pays, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, étaient les mêmes que celles de la France avant la révolution. Les jeunes personnes d'un rang distingué voyaient très-peu la société avant d'être

mariées, et elles étaient tenues, par les lois comme par le fait, sous une dépendance absolue de leurs parens, qui, lorsqu'il s'agissait de leur établissement, consultaient plus souvent l'intérêt et les convenances que l'inclination de leurs enfans. En pareilles circonstances celui qui devait épouser n'attendait guère de sa future qu'un consentement tacite aux volontés de ceux qui avaient droit de disposer d'elle; et, comme il avait peu d'occasions de la connaître, il se décidait ordinairement d'après l'extérieur, de même que les amans de Portia, dans *le Marchand de Venise*, choisissent, d'après le métal dont elle est composée, chacune des cassettes dont l'intérieur doit décider de leur sort: en un mot, c'était une loterie, laissant au hasard le soin de décider s'il devait gagner ou perdre.

Telles étaient les mœurs générales du siècle; il n'était donc pas étonnant que Bucklaw, que des habitudes de dissipation avaient tenu éloigné jusqu'alors de la bonne société, ne cherchât pas, dans celle qui devait être son épouse, des sentimens que des gens ayant plus d'expérience et de délicatesse auraient à peine songé à y trouver. Il savait, ce qui était généralement regardé comme le point principal, que les parens et les amis de Lucie s'étaient prononcés ouvertement en sa faveur, que cette prédilection était fondée sur de puissans motifs; et il ne croyait pas avoir à s'inquiéter d'autre chose.

Il est certain que depuis le départ de Ravenswood la conduite du marquis semblait avoir été calculée tout exprès pour mettre une barrière insurmontable entre son parent et lady Ashton. Il aimait sincèrement Edgar, mais cette affection n'était pas dirigée par le jugement; ou, pour mieux dire, de même que tant d'amis et de

protecteurs, il consultait ce qu'il regardait comme les véritables intérêts de son jeune parent, quoiqu'il sût qu'en agissant ainsi il contrarierait ses inclinations et ses désirs.

Il avait employé tout le crédit dont il jouissait comme ministre pour faire accueillir par le parlement d'Écosse un appel qu'il interjeta, au nom de Ravenswood, des jugemens qui avaient accordé à l'ancien lord garde des sceaux la propriété de la baronnie dont il portait le nom. Cette mesure, étant appuyée de toute la force de l'autorité ministérielle, fit jeter les hauts cris à tous les membres du parti opposé, qui la représentèrent comme un empiètement inouï, arbitraire et tyrannique sur le pouvoir judiciaire. Mais, si tel fut l'effet que cette démarche produisit sur des gens qui n'avaient d'autres liaisons avec la famille Ashton qu'une conformité de sentimens politiques, on peut juger de l'irritation qu'elle occasiona dans le sein de celle-ci. Sir William, encore plus intéressé que timide, était réduit au désespoir par la perte dont il était menacé. Le ressentiment de son fils, le colonel, nourri dans les idées d'orgueil de sa mère, devint une rage à la seule idée qu'il pouvait perdre les biens qu'il regardait comme son patrimoine. Mais l'esprit encore plus vindicatif de lady Ashton y trouva de nouveaux alimens pour sa haine, et regarda cette demande judiciaire comme une offense qui devait nourrir à jamais le désir de la vengeance dans tous les cœurs de sa famille.

Lucie même, la douce et confiante Lucie, entraînée par l'opinion de tout ce qui l'environnait, ne put s'empêcher de regarder la conduite de Ravenswood, ou pour mieux dire celle de son parent, comme précipitée et fer-

mant la porte à toute conciliation. — Il avait été accueilli par mon père, pensait-elle ; c'est en sa présence et sous ses yeux que notre attachement prit naissance. Aurait-il dû l'oublier si promptement ? ne devait-ce pas être une raison pour qu'il fît valoir avec plus de modération ce qu'il regarde comme ses droits légitimes ? J'aurais renoncé pour lui à des biens vingt fois plus considérables que ceux dont il cherche à recouvrer la propriété avec une ardeur qui prouve qu'il a oublié combien je me trouve intéressée dans cette affaire.

Lucie était pourtant forcée de renfermer ses plaintes dans son cœur, car elle n'aurait pas voulu augmenter encore l'animosité qu'avaient conçue contre son amant tous ceux dont elle était entourée, qui se récriaient hautement contre les mesures adoptées par le marquis d'Athol, comme étant illégales et vexatoires, tyranniques, pires que les actes les plus arbitraires commis dans les plus mauvais temps des Stuarts.

Par une conséquence naturelle, on employa auprès d'elle tous les moyens, tous les raisonnemens possibles pour la déterminer à rompre son engagement avec Edgar, engagement qu'on lui peignait comme honteux, scandaleux, criminel, étant formé avec l'ennemi de sa famille, et calculé pour ajouter encore à l'amertume de la disgrace que son père venait d'essuyer.

Miss Ashton ne manquait pourtant pas de résolution, et, quoique seule et sans secours, elle aurait pu résister à bien des choses. Elle aurait pu endurer les plaintes de son père, ses murmures contre ce qu'il appelait la conduite tyrannique du parti dominant, ses éternels reproches d'ingratitude contre Ravenswood, ses dissertations sans fin pour prouver la nullité de l'engagement

qui subsistait entre lui et sa fille, ses citations des lois romaines et de celles d'Écosse, du droit canon, et ses instructions sur l'étendue que devait avoir la puissance paternelle, *patria potestas.*

Elle aurait pu souffrir avec patience, ou écouter avec l'indifférence du mépris les railleries amères, et même les emportemens de son frère le colonel Ashton, et à peine aurait-elle fait attention aux propos impertinens et déplacés des amis et des parens de sa famille.

Mais il n'était pas en son pouvoir de résister ou d'échapper aux persécutions constantes de l'infatigable lady Ashton, qui, oubliant tout autre projet, tendait tous les ressorts de son esprit pour rompre l'engagement de sa fille et de Ravenswood, et pour élever entre eux une barrière insurmontable, en unissant Lucie à Bucklaw. Sachant pénétrer plus avant que son mari dans les replis du cœur humain, elle n'ignorait pas que sa vengeance ne pouvait porter un coup plus terrible à celui qu'elle regardait comme son ennemi mortel, et elle n'hésita point à lever le bras pour le frapper, quoiqu'elle sût que son poignard devait percer en même temps le sein de sa fille. Inébranlable dans ses projets, elle rouvrit toutes les blessures du cœur de sa fille, et les fit cruellement saigner en les sondant sans pitié. Enfin elle employa toutes les ruses, se couvrit de tous les déguisemens qui pouvaient favoriser ses desseins, et prépara à loisir toutes les manœuvres dont il est possible de faire usage pour déterminer dans l'esprit d'un autre un changement auquel on attache une grande importance. Quelques-unes de ces manœuvres étaient toutes simples, et nous n'aurons besoin d'en parler qu'en passant; mais elle en employa qui étaient carac-

téristiques du temps et du pays où ces événemens se passaient, et des personnages qui jouaient un rôle dans cette singulière tragédie.

Il était de la plus grande importance pour la réussite des projets de lady Ashton qu'il ne pût exister aucune correspondance entre les deux amans. Elle employa donc toute son autorité sur tout ce qui composait sa maison, et y ajouta le moyen auxiliaire et non moins puissant des récompenses pécuniaires, pour que toute intelligence entre eux devînt impossible. Lucie paraissait jouir de toute sa liberté, et cependant jamais forteresse assiégée n'avait subi un blocus si rigoureux. Le château de son père était comme entouré d'un cercle magique et invisible dans l'enceinte duquel rien ne pouvait entrer, et d'où rien ne pouvait sortir sans la permission expresse de la fée qui l'avait tracé. Ainsi toutes les lettres que Ravenswood avait écrites à Lucie pour l'informer des causes qui prolongeaient si long-temps son absence, toutes celles que la pauvre Lucie lui avait adressées par des voies qu'elle croyait sûres, pour lui demander les motifs de son silence, étaient tombées entre les mains de sa mère. Il n'était guère possible que dans ces lettres interceptées, et surtout dans celles d'Edgar, il ne se trouvât quelque chose qui irritât encore l'animosité, et qui fortifiât l'obstination de celle qui s'en emparait; mais les passions de lady Ashton étaient trop violentes pour avoir besoin de ce nouvel aliment. Elle brûlait toutes ces épîtres aussitôt qu'elle en avait fait la lecture, et les voyant se réduire en cendres, se consumer en fumée, un sourire se peignait sur ses lèvres, la joie du triomphe brillait dans ses yeux, et

elle se flattait que les espérances de ceux qui les avaient écrites s'anéantiraient de la même manière.

Il arrive assez souvent que la fortune favorise les combinaisons de ceux qui sont prompts et habiles à profiter de toutes les chances que le hasard leur présente. Il se répandit un bruit qui, comme cela est assez ordinaire, paraissait fondé sur des circonstances plausibles, et qui cependant n'avait aucun fondement solide. On disait que le Maître de Ravenswood était sur le point d'épouser sur le continent une jeune demoiselle d'une naissance distinguée et d'une fortune considérable. Cette nouvelle fut bientôt le sujet de toutes les conversations; car deux partis qui se disputent l'autorité et la faveur populaire manquent rarement de profiter de tous les événemens de la vie privée de leurs adversaires, pour en faire des sujets de discussion politique.

Le marquis d'Athol savait mieux que personne que ce bruit n'était nullement fondé. Mais il n'entrait pas dans ses vues de le démentir, puisqu'il n'y voyait rien que d'honorable pour son jeune parent. Il s'expliqua donc à ce sujet publiquement et sans détour, non pas dans les termes grossiers que le capitaine Craigengelt lui avait attribués, mais d'une manière assez offensante pour la famille Ashton. — Son jeune parent, dit-il, ne lui avait pas encore annoncé cette nouvelle; mais il n'y voyait rien que de vraisemblable, et il souhaitait de tout son cœur qu'elle se confirmât : un tel mariage convenait beaucoup mieux et ferait infiniment plus d'honneur à un jeune homme plein de talens et de moyens, qu'une alliance avec la famille d'un vieux légiste whig qui avait ruiné son père.

L'autre parti, au contraire, oubliant le refus que le Maître de Ravenswood avait éprouvé de la famille Ashton, jeta feu et flammes contre lui, et lui reprocha son inconstance et sa perfidie, l'accusant de n'avoir cherché à s'emparer du cœur de Lucie que pour l'abandonner lâchement ensuite.

Lady Ashton ne manqua pas d'arranger les choses pour que cette nouvelle arrivât au château de Ravenswood par différens canaux. Elle savait qu'elle produirait plus d'impression sur sa fille, et qu'elle prendrait mieux les couleurs de la vérité, quand elle aurait été répétée par des personnes qui n'avaient entre elles aucune relation. Les uns en parlèrent comme d'un bruit courant, les autres avaient l'air d'y attacher beaucoup d'importance. Tantôt on en parlait à l'oreille de Lucie sur le ton de la plaisanterie; tantôt on l'en informait gravement comme d'un sujet qui devait lui faire faire de sérieuses réflexions.

Henry même, quoiqu'il aimât véritablement sa sœur, devenait un instrument dont on se servait pour la tourmenter. Un matin il accourut dans sa chambre, une branche de saule à la main, en lui disant qu'on venait de l'envoyer du continent tout exprès afin qu'elle la portât (1). Lucie avait la plus vive affection pour son jeune frère; et ce sarcasme, qui n'était qu'une étourderie irréfléchie, lui fit plus de peine que les insultes étudiées de son frère aîné. Mais elle ne fit voir aucun ressentiment : — Pauvre Henry! s'écria-t elle en lui

(1) *Porter la branche de saule*, est une phrase proverbiale en Angleterre. Elle s'applique principalement aux vieilles filles qui n'ont pu trouver de mari, et aux jeunes gens qui ont été trompés dans leurs amours. — Éd.

jetant ses bras autour du cou, vous ne faites que répéter ce qu'on vous a appris! Et en même temps elle versa un torrent de larmes.

Malgré l'étourderie de son âge et de son caractère, Henry fut ému. — Lucie, s'écria-t-il, ne pleurez pas ainsi; je vous jure que je ne me chargerai plus de leurs messages, car je vous aime mieux toute seule qu'eux tous ensemble. Et l'embrassant tendrement: — Quand vous voudrez vous promener, ajouta-t-il, je vous prêterai mon petit cheval, et vous pourrez sortir du village si bon vous semble, et sans que personne puisse vous en empêcher, car je vous réponds qu'il galope joliment.

— Et qui pourrait m'empêcher de me promener hors du village? lui demanda Lucie.

— Oh! c'est un secret, lui répondit son frère: mais essayez d'en sortir, et vous verrez qu'à l'instant même votre cheval se déferrera, ou deviendra boiteux, ou que la cloche du château sonnera pour vous rappeler, ou enfin qu'il surviendra quelque accident qui vous empêchera d'aller plus loin; mais j'ai tort de vous dire tout cela, car si Sholto le savait, il ne me donnerait pas la belle écharpe qu'il m'a promise. Adieu, ma sœur.

Ce dialogue ne fit que redoubler l'accablement de Lucie en lui prouvant ce qu'elle avait déjà soupçonné, qu'elle était en quelque sorte prisonnière dans la maison de son père. Nous l'avons représentée au commencement de notre histoire comme ayant un caractère un peu romanesque, aimant les récits où l'amour régnait au milieu des merveilles, et s'identifiant quelquefois avec les héroïnes de roman dont les aventures s'étaient gravées dans sa mémoire, faute d'avoir eu de meilleurs livres à lire. La baguette de fée dont elle s'était servie

jusqu'alors pour se procurer des visions enchanteresses devint celle d'un magicien, esclave soumis à un mauvais génie, et dont le pouvoir se borne à faire paraître des spectres effrayans qui glacent de terreur celui qui les évoque. Elle se regarda comme l'objet du soupçon, du mépris, de l'indifférence, peut-être de la haine de sa propre famille, et, pour comble de malheur, elle se crut abandonnée même par celui pour l'amour duquel elle avait encouru l'animadversion de tout ce qui l'entourait. En effet, l'infidélité de Ravenswood semblait devenir chaque jour plus évidente.

Un officier de fortune, nommé Westenho, ancien camarade de Craigengelt, arriva du continent précisément à cette époque. Le digne capitaine, sans agir de concert avec lady Ashton, qui était trop fière pour recourir à des auxiliaires, et trop adroite pour dévoiler ses manœuvres aux yeux d'un ami de Bucklaw, avait pourtant l'adresse d'agir constamment de manière à favoriser tous ses plans. Il engagea son ami à répéter tout ce qu'il avait entendu dire du prétendu mariage que Ravenswood était, disait-on, sur le point de contracter, à y ajouter d'autres circonstances de son invention, et il donna ainsi à cette calomnie une nouvelle apparence de vérité.

Assiégée de toutes parts, presque réduite au désespoir, Lucie changea alors tout-à-fait de caractère, et céda aux souffrances et aux persécutions. Elle devint sombre et distraite, tantôt silencieuse, et tantôt oubliant sa timide douceur, elle répondait avec courage et même avec fierté à ceux qui ne cessaient de la harceler. Sa santé commença aussi à décliner, la pâle maigreur de ses joues et son regard égaré témoignèrent qu'elle était

atteinte de ce qu'on appelle une fièvre nerveuse. Tout cela eût touché la plupart des mères; mais lady Ashton, inébranlable dans ses projets, voyait tous ces signes de dépérissement sans éprouver plus de pitié que l'ingénieur quand il voit les tours d'une ville assiégée ébranlées par la foudre de ses batteries.

Ou plutôt elle considérait les inégalités d'humeur de sa fille comme une preuve que sa constance allait expirer. — Tel le pêcheur reconnaît, par les convulsions du poisson qu'il a harponne, qu'il sera bientôt temps de le tirer à terre.

Pour accélérer la catastrophe, lady Ashton eut recours à un expédient qui était d'accord avec le caractère et la crédulité de ce temps-là, mais que le lecteur déclarera véritablement diabolique.

CHAPITRE XXXI.

« Couverte de haillons, l'infernale sorcière
» Vivait, manquant de tout, dans cette humble chaumière,
» Sans voisins, sans amis, cachant à tous les yeux
» Les horribles secrets de son art odieux. »

SPENCER. *La Reine des Fées.*

La santé de Lucie exigea bientôt les secours d'une personne plus au fait du métier de garde-malade que ne l'était aucune des femmes employées au service de sa mère. Ailsie Gourlay, appelée aussi *la Savante* de Bowden, fut celle que choisit lady Ashton, qui avait de puissans motifs pour la préférer à toute autre. Cette femme s'était fait une grande réputation parmi les ignorans, par les prétendues cures qu'elle effectuait, surtout dans ces maladies mystérieuses qui bravent l'art du médecin. Ses remèdes consistaient en herbes cueillies pendant la nuit sous l'influence de telle et telle planète, en for-

mules de mots bizarres, en signes et en charmes qui peut-être produisaient quelquefois un effet salutaire sur l'imagination du malade. Telle était la profession avouée d'Ailsie Gourlay, et l'on croira aisément qu'elle était devenue suspecte non-seulement à ses voisins, mais même au clergé des environs. En secret cependant elle faisait aussi trafic des sciences occultes, car, malgré les châtimens terribles dont on punissait le crime imaginaire de sorcellerie, il se trouvait assez souvent des femmes qui, d'une tournure d'esprit particulière, et pressées par le besoin, s'exposaient volontairement au danger de passer pour sorcières, afin de se procurer de l'influence dans leur voisinage par la terreur qu'elles inspiraient, et de gagner un misérable salaire par leur science prétendue.

Ailsie Gourlay n'était pas assez folle pour reconnaître qu'elle avait fait un pacte avec le malin esprit; c'eût été courir trop vite au poteau et au tonneau goudronné. Sa magie, suivant-elle, était une magie innocente comme celle de Caliban (1). Cependant elle disait la bonne aventure, expliquait les songes, composait des philtres, découvrait les vols, faisait et rompait des mariages avec autant de succès que si elle eût eu pour coopérateur Satan lui-même, comme on le croyait dans tous les environs. Le plus grand mal qui résultait des connaissances supposées de ces prétendus adeptes dans les sciences occultes, c'est que la plupart d'entre eux, se voyant devenus l'objet de la haine et de la crainte de leurs concitoyens, ne se faisaient pas scrupule de commettre des actes qui justifiaient les sentimens qu'on

(1) Shakspeare. *La Tempête*. — Éd.

leur avait voués. Ainsi, quand on lit les condamnations nombreuses prononcées dans ce siècle par les tribunaux d'Écosse contre de prétendues sorcières, on se trouve soulagé d'une partie de l'horreur dont on est pénétré, en voyant que la plupart d'entre elles avaient mérité, comme empoisonneuses, et complices diaboliques d'une foule de crimes secrets, le supplice auquel elles étaient condamnées comme coupables de sorcellerie.

Telle était Ailsie Gourlay, que lady Ashton jugea à propos de placer près de sa fille comme garde-malade, pour achever de subjuguer entièrement son esprit. Une femme d'une condition moins élevée n'aurait osé appeler dans sa maison une créature si suspecte; mais son rang la mettait au-dessus de la censure du monde, et son caractère la lui faisait braver. On dit qu'elle avait agi très-prudemment en appelant près de sa fille la Femme Savante, la garde-malade la plus entendue qu'on pût trouver dans tous les environs; tandis que, si toute autre en avait fait autant, on lui aurait reproché d'avoir recours à l'assistance de l'alliée et de la complice de l'ennemi du genre humain.

Lady Ashton n'eut pas besoin d'entrer dans de longues explications pour apprendre à Ailsie le rôle qu'elle devait jouer. Un mot suffit pour la mettre au fait. La nature l'avait douée des qualités propres au métier qu'elle faisait, et qu'elle ne pouvait exercer avec succès sans quelques connaissances du cœur humain et des passions qui l'agitent. Elle s'aperçut bientôt que Lucie frémissait à son aspect. Elle conçut une haine mortelle contre la pauvre fille qui n'avait pu la voir sans une horreur involontaire; elle s'en trouva plus disposée à seconder lady Ashton, et elle commença ses opérations

par tâcher d'écarter ces préventions qu'elle regardait comme une offense impardonnable.

Cette tâche ne lui fut pas difficile. Lucie oublia bientôt l'extérieur hideux de sa vieille garde pour ne songer qu'aux marques d'intérêt et d'affection qu'elle en recevait, et auxquelles elle était depuis quelque temps si peu accoutumée. Les soins attentifs et réellement bien entendus qu'Ailsie lui prodiguait vainquirent sa répugnance, s'ils n'attirèrent pas sa confiance entière, et elle écoutait avec plaisir les histoires que lui contait la sibylle sous le prétexte de la désennuyer. C'étaient pour la plupart des légendes merveilleuses du même genre que celles qui avaient fait autrefois sa lecture favorite, et où il ne respirait qu'une douce langueur et un tendre intérêt.

Dans le vallon éclairé par la lune,
Le peuple des follets dansait sur le gazon;
Un tendre amant pleurait son infortune;
Un vieux nécromancien, dans un affreux donjon,
Martyrisait une beauté captive.....

Peu à peu cependant ces histoires prirent un caractère sombre et mystérieux, et lorsqu'elle les racontait à la lueur d'une lampe, sa voix entrecoupée, ses lèvres livides et tremblantes, son doigt desséché levé en l'air, sa tête branlante, auraient pu produire quelque effet sur une imagination moins susceptible, et dans un siècle moins superstitieux.

La vieille sibylle s'aperçut de son ascendant, et elle resserra graduellement son cercle magique autour de la victime dévouée à ses artifices. Elle commença à lui conter les anciennes légendes de la famille Ravenswood,

où la terreur et la superstition jouaient un grand rôle. Elle n'oublia pas l'histoire de la fatale fontaine de la Syrène, en y ajoutant des embellissemens de son invention pour la rendre encore plus lugubre; elle fit des commentaires à sa manière sur la prophétie que Caleb avait citée à son maître sur le dernier des Ravenswood; enfin elle lui parla même du spectre qui lui avait apparu près de la fontaine de la Syrène : les questions empressées faites par Edgar, en entrant dans la chaumière d'Alix, avaient fait deviner en partie cette étrange aventure.

Si la situation de Lucie eût été moins malheureuse, ou si ces histoires eussent eu rapport à toute autre famille, elles n'auraient fait sur son esprit qu'une impression momentanée; mais dans les circonstances où elle se trouvait, l'idée qu'un mauvais destin poursuivait son attachement devint celle qui l'occupait nuit et jour; et toutes les horreurs de la superstition s'appesantirent sur un esprit déjà trop accablé par le chagrin, l'incertitude, la détresse, et l'état d'abandon et d'isolement où elle se voyait réduite, même au sein d'une famille qui ne semblait occupée qu'à la tyranniser. Enfin, dans les autres histoires qu'Ailsie lui contait, elle trouvait des événemens qui avaient tant d'analogie avec ceux qui lui étaient arrivés, qu'elle finit par trouver un intérêt qui l'attachait malgré elle dans la conversation mystérieuse de la vieille. Celle-ci ne l'entretenait plus que de sujets tragiques, et elle obtint une sorte de confiance, malgré l'éloignement et le dégoût qu'elle avait d'abord inspirés à Lucie.

Ailsie s'aperçut de ce changement favorable, et sut en profiter. Elle dirigea toutes les pensées de Lucie vers les

moyens de connaître l'avenir, voie qui est peut-être la plus sûre pour pervertir l'esprit et égarer le jugement. Elle lui expliquait ses songes, elle trouvait dans les moindres choses des présages de ce qui devait arriver, et mettait en usage contre elle tous les ressorts que faisaient jouer à cette époque les prétendues adeptes de la magie noire pour s'emparer de l'esprit de ceux qu'elles voulaient tromper.

C'est une consolation peut-être que de savoir que cette misérable fut mise en jugement l'année suivante comme sorcière, devant une commission du conseil privé, et qu'elle fut condamnée au feu, et exécutée à North-Berwick. Parmi les crimes qui servirent de base à ce jugement, on voit dans l'histoire de ce procès qu'elle fut accusée d'avoir, par l'aide et les illusions de Satan, fait voir, dans un miroir magique à une demoiselle de qualité, un jeune homme avec qui elle était fiancée, et qui était alors en pays étranger, recevant au pied des autels la main d'une autre dame. Le nom de la jeune personne qu'elle trompa de cette manière ne se trouve pas dans les pièces du procès, sans doute par égard pour sa famille. Quoi qu'il en soit, les soins de l'infernale vieille produisirent sur miss Ashton l'effet qu'on devait naturellement en attendre; son esprit se dérangea de plus en plus, sa santé devint de jour en jour plus chancelante; on remarqua dans son caractère de fréquentes inégalités, et elle prit une humeur bizarre, mélancolique et fantasque. Son père ne put fermer les yeux sur ce changement, sa tendresse s'en alarma : il présuma que la dame Gourlay pouvait y contribuer; et, faisant un acte d'autorité pour la première fois de sa vie dans l'intérieur de sa famille, il la

chassa du château : mais le coup était porté, et le trait demeurait dans le cœur de la victime.

Ce fut peu de temps après le départ de cette femme que Lucie, toujours persécutée par sa mère, lui annonça un jour, avec une vivacité qui fit tressaillir lady Ashton elle-même, qu'elle savait que le ciel, la terre et l'enfer avaient conspiré contre son union avec Ravenswood. — Et cependant, ajouta-t-elle, l'engagement que j'ai contracté avec lui est obligatoire pour moi, et je ne m'en croirai relevée que par son consentement. Que j'apprenne de lui-même qu'il consent qu'il soit annulé, et vous disposerez de moi comme il vous plaira. Qu'importe ce que devient l'écrin quand les diamans ont disparu ?

La manière énergique dont elle avait prononcé ces paroles, le feu presque surnaturel qui brillait dans ses yeux, les mouvemens convulsifs qui agitaient tous ses nerfs, ne permettaient aucune observation ; et tout ce que put obtenir l'artificieuse lady Ashton fut qu'elle dicterait la lettre que sa fille écrirait au Maître de Ravenswood pour lui demander s'il consentait à annuler ce qu'elle appelait leur malheureux engagement. Elle profita pourtant avec adresse de l'avantage qu'elle venait de s'assurer, car en s'arrêtant au sens littéral des expressions de la lettre qu'elle dicta, on aurait pu croire que Lucie demandait à son amant de renoncer à un engagement contraire à ses intérêts et à son inclination.

Cet artifice ne satisfit pourtant pas entièrement lady Ashton, et, d'après de nouvelles réflexions, elle se détermina à supprimer la lettre, dans l'espoir que Lucie, voyant qu'elle n'y recevait pas de réponse, condamnerait Ravenswood en son absence, et sans l'avoir en-

tendu. Elle fut cependant trompée dans son attente. Lorsque l'époque où l'on aurait dû recevoir une réponse d'Edgar fut passée, le faible rayon d'espoir qui brillait encore au fond du cœur de Lucie s'éteignit presque entièrement; mais jamais elle ne put se résoudre à croire que son amant eût été assez cruel pour ne daigner lui faire aucune réponse. Elle se persuada que sa lettre, par suite de quelque accident imprévu, ne lui était jamais parvenue, et une nouvelle manœuvre de sa mère lui fournit le moyen de s'assurer de ce qu'elle désirait savoir.

L'agent femelle de l'enfer ayant été renvoyé du château par sir William, lady Ashton, qui suivait en même temps plusieurs sentiers tortueux pour arriver à son but, résolut de voir ce que pourrrait produire sur l'esprit de sa fille un agent d'un caractère bien différent. Comme le tyran d'une tragédie, elle disait:

Un prêtre, au nom du ciel,
Lui prescrira de rompre un serment solennel,
Gravera dans son cœur, pour première maxime:
Qu'un vœu qui me déplaît ne peut être qu'un crime.

Ce nouvel agent, ce prêtre, n'était autre que le révérend M. Bidebent, avec qui nous avons déjà fait connaissance chez le tonnelier Girder. C'était un ministre presbytérien, professant les principes les plus rigides et les plus austères de cette secte, un fanatique, si vous le voulez, mais un fanatique de bonne foi; et lady Ashton s'était complètement trompée sur son caractère. Elle profita adroitement de ses préjugés pour l'attirer dans son parti, et il ne lui fut pas difficile de lui faire regarder avec horreur un projet d'union entre une fille

issue d'une famille distinguée, craignant Dieu, professant la foi presbytérienne, et l'héritier de seigneurs épiscopaux dont les ancêtres avaient trempé leurs mains dans le sang des martyrs, et qui lui-même appartenait au même parti. C'eût été, dans l'opinion de M. Bidebent, permettre l'union d'un Moabite avec une fille de Sion. Mais, quoique imbu des principes outrés d'une secte intolérante, il avait un jugement droit et s'était instruit à la pitié dans l'école de la persécution, où le cœur si souvent s'endurcit.

Dans une entrevue particulière qu'il eut avec miss Ashton par ordre de sa mère, il fut vivement ému de sa détresse, et il ne put disconvenir qu'elle n'eût eu raison de vouloir s'assurer positivement si Ravenswood consentait à annuler leur engagement. Quand elle lui eut fait part ensuite du doute qu'elle avait que sa lettre lui fût jamais parvenue, le vieillard se promena quelque temps en silence dans la chambre, frotta sa tête couverte de cheveux blancs, s'arrêta, s'assit, appuya son menton sur sa canne à pomme d'ivoire, et, après avoir réfléchi et hésité quelque temps, lui dit que ses doutes lui paraissaient si raisonnables, qu'il voulait l'aider lui-même à les dissiper.

— Le zèle et l'empressement que votre respectable mère met dans cette affaire, miss Lucie, lui dit-il, n'a sans doute pour cause que sa tendresse pour vous et le désir qu'elle a d'assurer votre bonheur dans ce monde et dans l'autre; car que pourriez-vous espérer en épousant un homme né du sang des persécuteurs, et attaché lui-même à leurs principes et à leur parti? Cependant il nous est ordonné de rendre justice à tous les hommes, aux gentils et aux païens comme à ceux qui

sont nos frères en Dieu, et nos promesses doivent être aussi sacrées envers les uns qu'à l'égard des autres. Ainsi donc, je me chargerai moi-même de faire parvenir une lettre de vous à Edgar Ravenswood, dans la ferme confiance que le résultat de cette démarche sera de vous délivrer des liens dont il a eu l'art de vous charger. Et pour que je ne fasse en cela que ce qui vous a été permis par vos honorables parens, ayez la bonté de copier littéralement, sans addition ni retranchement, la lettre que vous avez déjà écrite sous la dictée de votre respectable mère; je prendrai les mesures nécessaires pour qu'elle lui soit remise en mains propres; et si vous n'y recevez pas de réponse après un délai convenable, vous devrez en conclure qu'il fait une renonciation tacite à l'exécution de votre promesse, quoiqu'il puisse avoir quelques motifs secrets pour ne pas vouloir la donner par écrit.

Lucie saisit avec empressement l'occasion que lui offrait ce digne ministre. Elle copia exactement la lettre dont elle avait conservé le brouillon, et M. Bidebent confia cette missive aux soins de Saunders Moonshine, Ancien de son Église, aussi zélé pour les intérêts du presbytérianisme, qu'intrépide contrebandier quand il était à bord de son brick. A la recommandation de son pasteur, il se chargea de la faire parvenir sûrement au Maître de Ravenswood, dans la cour étrangère où il se trouvait alors.

Cette explication devenait nécessaire pour comprendre la conférence qui avait eu lieu depuis ce temps entre Bucklaw, miss Ashton et sa mère, et que nous avons rapportée dans un des chapitres qui précèdent.

Lucie était alors dans la même situation que le ma-

telot qui, ayant fait naufrage, n'a d'espoir que dans la faible planche qu'il tient embrassée au milieu de l'océan furieux. Ses forces l'abandonnent graduellement, et la lueur des éclairs qui dissipent de temps en temps l'obscurité profonde n'offre à ses yeux que les vagues écumantes prêtes à l'engloutir.

Les jours et les semaines s'écoulèrent; le jour de Saint-Judes arriva, terme fatal du dernier délai qui avait été accordé à Lucie, et elle n'avait encore reçu aucune réponse de Ravenswood.

CHAPITRE XXXII.

« Quelle belle écriture !
» Mon registre n'a point pareille signature.
» Les lettres dont l'époux vient de former son nom
» Semblent de nobles pins alignés au cordon;
» Et celui de l'épouse, en plus fin caractère,
» Ressemble à des jasmins plantés dans un parterre. »

CRABBE.

Le jour de Saint-Judes était arrivé; Lucie elle-même avait paru consentir à ne pas attendre plus long-temps la réponse de Ravenswood, et, comme nous l'avons dit en finissant le chapitre précédent, on n'avait reçu de lui aucune nouvelle. Mais on n'en reçut que trop tôt de Bucklaw. Il avait couru la poste toute la nuit avec son inséparable acolyte, le capitaine Craigengelt; il arriva dès le matin de très-bonne heure, pour réclamer la main de celle qui lui avait été promise, et signer le contrat de mariage.

Ce contrat avait été rédigé avec grand soin sous l'in-

spection immédiate de sir William Ashton lui-même; et la santé de miss Ashton avait servi de prétexte pour n'admettre à cette cérémonie que les parties intéressées et les témoins nécessaires pour la validité de l'acte. Il avait aussi été déterminé que le mariage aurait lieu le quatrième jour après la signature du contrat, mesure suggérée par lady Ashton pour ne pas laisser à sa fille le temps de faire de nouvelles réflexions, de changer d'avis, enfin, d'avoir ce que sa mère appelait un nouvel accès d'opiniâtreté.

Il n'y avait pourtant aucune raison pour avoir quelque appréhension à cet égard. Elle écouta proposer tous ces arrangemens avec le calme et l'indifférence du désespoir, ou plutôt avec cette apathie insouciante qu'éprouverait un homme condamné à mort en entendant discuter par quel chemin on le conduirait au supplice. Sa conduite et son air n'annonçaient pas aux yeux peu pénétrans de Bucklaw une répugnance prononcée; il n'y voyait que cette réserve timide qu'une jeune fille montre souvent en pareil cas. Il ne pouvait cependant se dissimuler qu'elle semblait agir plutôt par suite de l'obéissance qu'elle devait à ses parens que par un sentiment de prédilection en sa faveur.

Après les premiers complimens à Bucklaw lors de son arrivée, on laissa quelques momens de liberté à miss Ashton pour qu'elle pût faire sa toilette, sa mère prétendant que le contrat devait être signé avant midi pour que le mariage fût heureux.

Lucie se laissa habiller pour la cérémonie, d'après le goût des femmes qui la servaient, sans faire une observation, sans prononcer une parole, et on la revêtit des plus riches atours. On lui passa une robe de satin blanc,

garnie en superbes dentelles de Bruxelles, et l'on couvrit sa tête d'une profusion de diamans dont l'éclat faisait un étrange contraste avec son teint pâle, ses yeux ternes et son regard égaré.

Sa toilette était à peine terminée que Henry vint chercher sa sœur, victime résignée, pour la conduire dans le salon où tout était préparé pour la signature du contrat.

— Savez-vous, ma sœur, lui dit-il, qu'après tout j'aime mieux que vous épousiez Bucklaw que ce Ravenswood, qui était fier comme un grand d'Espagne, et qui semblait n'être venu ici que pour nous couper le cou et nous marcher ensuite sur le corps? Je ne suis pas fâché que nous soyons aujourd'hui séparés de lui par la mer, car je n'oublierai jamais combien je fus effrayé, la première fois que je le vis, de sa ressemblance avec sir Malise Ravenswood. On aurait juré que c'était le portrait lui-même détaché du canevas. Au vrai, Lucie, n'est-ce pas un plaisir pour vous d'en être débarrassée?

— Ne me faites pas de questions, Henry, lui répondit sa sœur d'un air accablé. Il y a bien peu de choses à présent dans le monde qui puissent me causer du plaisir ou du chagrin.

— C'est ce que disent toutes les nouvelles mariées, s'écria Henry; mais ne vous inquiétez pas, Lucie: je vous attends dans un an, et je vous réponds qu'alors vous chanterez sur un autre ton. Mais savez-vous que je dois être le premier garçon de la noce? C'est moi qui marcherai à la tête de tous nos parens et alliés, et de ceux de Bucklaw. Nous serons tous à cheval, sur deux files, rangés par ordre. J'aurai un habit écarlate brodé, un chapeau à plumes et un ceinturon galonné en or

avec un point d'Espagne, auquel sera suspendu un couteau de chasse : j'aurais mieux aimé une épée, mais Sholto ne veut pas en entendre parler. Gilbert doit m'apporter tout cela, ce soir, d'Édimbourg, où il est allé chercher l'équipage et les six chevaux qui vous sont destinés. Je vous les ferai voir dès qu'ils seront arrivés.

Il fut interrompu par lady Ashton, qui, toujours sur le qui-vive, était inquiète de ne pas voir arriver sa fille, et venait s'informer de la cause de ce retard. Voyant qu'elle était prête, elle la prit sous le bras en lui adressant un de ses plus gracieux sourires, et la conduisit dans l'appartement où elle était attendue.

Ils y trouvèrent sir William Ashton, son fils le colonel en grand uniforme, Bucklaw paré comme un marié, le capitaine Craigengelt équipé de neuf de la tête aux pieds, grace à la libéralité de son patron, et paraissant un peu gauche sous la quantité de dentelles dont il était couvert; enfin le révérend M. Bidebent, la présence d'un ministre étant regardée comme indispensable pour les familles presbytériennes, dans toutes les occasions importantes.

Des vins et des rafraîchissemens furent placés sur la table, où l'on voyait déjà le contrat auquel ne manquaient plus que les signatures.

Mais auparavant M. Bidebent, à un signal que lui fit sir William, invita toute la compagnie à s'unir à lui d'intention dans une prière qu'il allait adresser au ciel, d'abondance de cœur, pour le supplier de répandre ses bénédictions sur le contrat que les honorables parties étaient sur le point de signer.

Suivant l'usage du temps, qui permettait les allusions personnelles, et avec toute la simplicité de son carac-

tère, le digne ministre pria Dieu de guérir le cœur d'une des nobles personnes qu'il allait unir, pour la récompenser de sa soumission et de sa docilité aux avis de ses honorables parens. « Puisqu'elle a, dit-il, obéi aux préceptes divins en honorant son père et sa mère, qu'elle obtienne la bénédiction promise aux enfans respectueux, c'est-à-dire de longs jours sur la terre, et une éternité de bonheur dans une meilleure patrie. » Il pria ensuite le ciel de faire que l'autre ne retombât plus dans ces erreurs de jeunesse qui détournent du droit sentier de la grace, et qu'elle renonçât à la société de ces gens de mauvaise vie, libertins, joueurs, souillés de tous les excès de l'intempérance, et qui pourraient inspirer l'amour du vice à la vertu même.

En cet endroit du discours, Bucklaw jeta un coup d'œil malin sur Craigengelt, qui, occupé à remonter ses manchettes, ne parut pas s'en apercevoir.

Une prière convenable en faveur de sir William, de lady Ashton et de toute leur famille fut la conclusion de cette invocation religieuse, qui, comme on le voit, s'étendait sur tous ceux qui y assistaient, à l'exception du capitaine Craigengelt, que le digne ministre regardait peut-être comme sans espoir de rédemption.

On pensa ensuite à l'affaire principale pour laquelle on était assemblé. Sir William signa le contrat avec une précision et une gravité ministérielles, lady Ashton avec un air de triomphe, son fils avec une nonchalance militaire; et Bucklaw, ayant posé son paraphe sur toutes les pages aussi rapidement que Craigengelt pouvait les tourner, finit par essuyer sa plume à la cravate neuve de ce respectable personnage.

C'était alors le tour de miss Ashton. Sa mère vigilante

la conduisit elle-même vers la table, et eut soin de lui, indiquer les endroits où elle devait signer. A la première tentative qu'elle fit, elle voulut écrire avec une plume sans encre. Sa mère l'en ayant fait apercevoir, elle essaya de la tremper dans l'encrier qui était devant elle, sans pouvoir y réussir; et lady Ashton fut encore obligée de se charger de ce soin.

J'ai vu moi-même ce fatal contrat. Le nom de Lucie Ashton est tracé en caractères très-distincts au bas de chaque page, si ce n'est que l'écriture en paraît tracée par une main tremblante. Mais la dernière signature est presque illisible : et le *t* du mot Ashton est barré de telle sorte qu'on pourrait croire qu'elle avait intention de le biffer. C'est que, tandis qu'elle le traçait, un cheval au grand galop s'arrêta à la porte. Au même instant on entendit marcher dans le vestibule, et une voix impérieuse répondit avec mépris aux domestiques qui voulaient défendre l'entrée du salon.

— C'est lui! s'écria Lucie, il est arrivé! et la plume lui tomba des mains.

CHAPITRE XXXIII.

« Ce son impérieux annonce un Montaigu.
» Donnez-moi mon épée. Il m'est permis, je pense,
» De le sacrifier à ma juste vengeance.
» On immole sans crime un pareil ennemi. »

Roméo et Juliette.

A peine miss Ashton avait-elle laissé tomber sa plume, que la porte du salon s'ouvrit, et Ravenswood parut.

Lockard et un autre domestique qui avaient inutilement tenté de lui fermer le passage, étaient immobiles de surprise, et ce sentiment se communiqua bientôt à tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement. La surprise du colonel était mêlée de colère; Bucklaw n'exprimait la sienne que par un air d'indifférence hautaine; sir William était déconcerté, lady Ashton évidemment consternée; Craigengelt, à demi caché derrière le colonel et Bucklaw, semblait réfléchir s'il ne ferait pas

prudemment de s'absenter; le ministre, les mains levées vers le ciel, paraissait lui adresser une prière mentale; et Lucie, immobile comme une statue, semblait sous le charme fatal d'une apparition surnaturelle. La présence d'Edgar pouvait bien en donner l'idée, car son air pâle et défait le faisait ressembler à un spectre plus qu'à une créature vivante.

Il s'arrêta au milieu du salon, vis-à-vis de la table près de laquelle Lucie était encore, et, comme si elle eût été seule dans la chambre, il fixa les yeux sur elle avec l'expression d'un profond chagrin et d'une vive indignation. Son manteau de voyage à l'espagnole, qui ne tenait plus qu'à une de ses épaules, déployait ses larges plis. Le reste de son riche costume était souillé de toute la boue qu'il avait ramassée dans une longue course faite à franc étrier jour et nuit. Il avait une épée au côté et des pistolets à sa ceinture. Un chapeau rabattu, qu'il n'avait pas ôté en entrant, donnait un air encore plus sombre à ses traits maigris par le chagrin et par une longue maladie; sa physionomie naturellement fière et sérieuse avait quelque chose de farouche et de sauvage. Sa chevelure en désordre, dont son chapeau laissait échapper une partie, et la fixité de son regard, donnaient à sa tête le caractère d'un buste en marbre. Il ne prononça pas un seul mot, et deux minutes se passèrent dans un profond silence.

Ce silence fut enfin rompu par lady Ashton, à qui ce court intervalle avait suffi pour rendre une partie de son audace naturelle. Elle demanda la raison de cette brusque arrivée.

— C'est à moi, madame, dit le colonel, qu'il appartient de faire cette question, et je prie le Maître de Ra-

venswood de me suivre dans un endroit où il pourra m'y répondre à loisir.

— Personne au monde, s'écria Bucklaw, ne peut me disputer le droit de demander au Maître de Ravenswood l'explication de sa conduite. Craigengelt, dit-il à demi-voix en se tournant vers le capitaine, que diable avez-vous donc à trembler? Allez me chercher mon épée dans la galerie.

— Je ne cèderai à qui que ce soit, dit le colonel, le droit que j'ai de demander raison à l'homme qui vient de faire une insulte sans exemple à ma famille.

— Patience, messieurs, dit Ravenswood en fronçant le sourcil, et en étendant la main vers eux comme pour leur imposer silence et faire cesser leur altercation; patience : si vous êtes aussi las de vivre que je le suis, je trouverai le temps et le lieu de jouer ma vie contre l'une des deux vôtres ou contre toutes les deux; mais, quant à présent, je n'ai pas le temps d'écouter des querelles de têtes légères.

— De têtes légères! répéta le colonel en tirant son épée à demi hors du fourreau, tandis que Bucklaw recevait la sienne des mains de Craigengelt et en saisissait la poignée.

Sir William Ashton, alarmé pour la sûreté de son fils, s'élança entre les jeunes gens et Ravenswood, en s'écriant : — Mon fils, je vous l'ordonne; Bucklaw, je vous en conjure! La paix, messieurs, je la réclame au nom de la reine et de la loi.

— Au nom de la loi de Dieu, dit Bidebent s'avançant aussi entre le colonel et Bucklaw et l'objet de leur ressentiment; au nom de celui qui a proclamé la paix sur la terre, et la charité parmi les hommes, je vous supplie,

je vous conjure, je vous ordonne de ne commettre aucun acte de violence ! Dieu hait l'homme altéré de sang; celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

— Monsieur, dit le colonel en se tournant brusquement vers lui, me prenez-vous pour une brute ou pour quelque chose de plus stupide encore, vous qui m'invitez à supporter un tel affront dans la maison de mon père? Laissez-moi, Bucklaw ; il faut qu'il me rende raison à l'instant, ou, de par le ciel! je lui passe mon épée au travers du corps dans cette salle même.

— Vous ne le toucherez pas, répondit Bucklaw en portant la main à son épée ; il m'a une fois donné la vie ; et quand le diable devrait vous emporter, vous, le château et toute la famille, personne ne l'attaquera en ma présence, si ce n'est de franc jeu.

Les passions de ces deux jeunes gens se contredisant ainsi donnèrent à Ravenswood le temps de s'écrier : — Silence, messieurs ! si l'un de vous a réellement envie de mettre mon bras à l'épreuve, qu'il ait un peu de patience, il n'aura pas long-temps à attendre. Je n'ai affaire ici que pour quelques instans. Est-ce bien là votre écriture, madame? demanda-t-il à Lucie d'un ton plus doux, en lui présentant la lettre qu'il en avait reçue.

Un OUI balbutié, plutôt que prononcé, s'échappa comme à regret de ses lèvres tremblantes.

— Et ceci est-il aussi votre écriture? lui demanda-t-il en lui montrant la promesse de mariage qu'elle lui avait donnée.

Lucie garda le silence. La terreur, l'amour, le regret, le désespoir, tous les sentimens agissant en ce moment sur son cœur troublèrent son esprit plus que jamais, et

il est probable qu'elle ne comprit pas même la question qui venait de lui être adressée.

— Si vous avez dessein, monsieur, dit sir William, de fonder sur cette pièce quelques prétentions légales, vous ne devez pas vous attendre à recevoir de réponse à des questions extrajudiciaires.

— Sir William Ashton, répondit Ravenswood, je vous prie, ainsi que tous ceux qui m'entendent, de ne pas vous méprendre sur mes intentions. Si miss Ashton, de son plein gré, désire que notre engagement soit annulé, comme sa lettre semble l'indiquer, il n'existe pas sur la terre une feuille flétrie par le vent d'automne qui n'ait plus de valeur à mes yeux que le papier que je tiens en main; mais je veux entendre la vérité de sa bouche. Je ne sortirai pas d'ici sans avoir eu cette satisfaction. Vous pouvez m'écraser par le nombre, je le sais, mais prenez-y garde; je suis armé, je suis au désespoir, et je ne périrai pas sans vengeance. Voici ma résolution; pensez-en ce qu'il vous plaira. J'apprendrai d'elle-même quels sont ses sentimens; je l'apprendrai d'elle seule, de sa propre bouche, sans témoins. Maintenant voyez ce que vous avez à faire, ajouta-t-il en tirant son épée d'une main et en prenant de l'autre un pistolet qu'il arma, mais en tournant vers la terre la pointe de l'une et le bout de l'autre; voyez si vous voulez que le sang ruisselle dans ce salon, ou si vous m'accorderez avec ma fiancée l'entrevue décisive que les lois de Dieu et de notre pays m'autorisent à exiger.

Le son de sa voix et l'action dont elle était accompagnée en imposèrent à tout le monde. L'accent énergique du vrai désespoir manque rarement de faire taire les

passions plus faibles qui le combattent. Le ministre fut le premier à rompre le silence.

— Au nom de Dieu, s'écria-t-il, ne rejetez pas l'ouverture de paix que va vous faire le plus humble de ses serviteurs. L'honorable Maître de Ravenswood met beaucoup de violence dans la demande qu'il vient de vous faire, mais elle n'est pourtant pas tout-à-fait déraisonnable. Souffrez qu'il apprenne de la propre bouche de miss Ashton qu'elle s'est fait un devoir de céder aux désirs de ses parens, et qu'elle se repent de l'engagement inconsidéré qu'elle a contracté avec lui. Alors il se retirera chez lui en paix, et ne vous fatiguera plus de sa présence. Hélas! les suites du péché de notre premier père se font bien sentir chez ses enfans régénérés! comment pourrions-nous espérer d'en trouver exempts ceux qui, étant encore garottés des liens de l'iniquité, se laissent entraîner par le torrent des passions humaines! Accordez-lui donc l'entrevue sur laquelle il insiste. Elle ne peut occasioner qu'une douleur momentanée à cette honorable jeune demoiselle; et cette peine d'un instant est-elle à comparer avec l'effusion de sang qui peut résulter d'un refus? je le répète encore, consentez à ma demande. Il est de mon devoir d'agir en ce moment comme médiateur, comme pacificateur. Consentez-y.

—Jamais! répondit lady Ashton, dans le cœur de laquelle la surprise et la terreur avaient fait place à la rage: jamais cet homme n'aura un entretien secret avec ma fille, avec la fiancée d'un autre. Sortira d'ici qui voudra: quant à moi j'y reste. Je ne crains ni sa violence, ni ses armes, quoique des gens qui portent mon

nom, ajouta-t-elle en jetant un regard courroucé sur le colonel, aient l'air d'en être intimidés.

— Pour l'amour du ciel! madame, s'écria le digne ministre, ne jetez pas d'huile sur le feu. Je suis certain que le Maître de Ravenswood, prenant en considération l'état de la santé de miss Ashton, et les devoirs que vous avez à remplir en qualité de mère, ne s'opposera point à ce que vous soyez présente à cet entretien. Je lui demanderai aussi la permission de m'y trouver. Qui sait si mes cheveux blancs ne serviront pas à rétablir la paix ?

— Je consens de tout mon cœur que vous y assistiez, monsieur, dit le Maître de Ravenswood, et lady Ashton peut y rester aussi, si bon lui semble; mais il faut que tous les autres se retirent.

— Ravenswood, dit le colonel en passant près de lui, vous me rendrez raison de cette conduite avant qu'il soit long-temps.

— Quand il vous plaira, répondit Edgar.

— Mais auparavant, lui dit à son tour Bucklaw, n'oubliez pas que nous avons un compte à régler ensemble, et qu'il ne date pas seulement d'aujourd'hui.

— Arrangez cela comme vous l'entendrez, répondit Ravenswood ; mais laissez-moi en paix aujourd'hui. Demain je n'aurai rien de plus à cœur que de vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez désirer.

Bucklaw et le colonel sortirent du salon, précédés par le capitaine Craigengelt.

Sir William les suivit, mais il s'arrêta à la porte, et se retournant vers Edgar : — Maître de Ravenswood, lui dit-il d'un ton conciliant, je crois que je n'avais rien fait pour mériter un tel affront. Si vous voulez remettre

votre épée dans le fourreau et me suivre dans mon cabinet, je me flatte de pouvoir vous démontrer, par les argumens les plus satisfaisans, l'irrégularité de votre démarche, l'inutilité.....

— Demain, monsieur, demain! s'écria Ravenswood en l'interrompant, j'écouterai demain tout ce qu'il vous plaira : mais cette journée est consacrée à une affaire sacrée.

En même temps il fit un geste de la main pour lui montrer la porte, et sir William se retira.

Edgar alors remit son épée dans le fourreau, désarma son pistolet, le replaca dans sa ceinture, s'avança d'un pas assuré vers la porte du salon, en poussa le verrou, revint près de la table, ôta son chapeau, et fixant sur Lucie des yeux où l'on ne voyait plus que l'expression d'un violent chagrin, sans mélange de colère : — Me reconnaissez-vous, miss Ashton ? lui demanda-t-il en rejetant en arrière les cheveux qui lui couvraient le front: je suis encore Edgar Ravenswood. — Lucie ne répondit rien.

— Oui, je suis encore, continua-t-il avec un ton dont la véhémence augmentait à mesure qu'il parlait, cet Edgar Ravenswood qui, pour l'amour de vous, a manqué au serment de vengeance qu'il avait solennellement prononcé, et dont tout lui faisait un devoir sacré; qui a oublié ce que l'honneur exigeait de lui, qui a pardonné, qui a même serré avec amitié la main de l'oppresseur de sa famille, de l'usurpateur de ses biens, du meurtrier de son père.....

Lady Ashton l'interrompit.—Ma fille n'a pas dessein, dit-elle, de contester l'identité de votre personne. Si elle en pouvait douter, le fiel qui distille de votre

bouche suffirait pour la convaincre qu'elle entend parler en ce moment le plus mortel ennemi de son père.

— Encore un instant de patience, madame, dit Ravenswood : ce n'est pas avec vous que j'ai demandé à avoir un entretien. Il faut que j'obtienne une réponse de la bouche de votre fille. Encore une fois, miss Ashton, je suis ce Ravenswood avec qui vous vous êtes liée par un engagement solennel. Est-il bien vrai que vous désiriez aujourd'hui qu'il soit annulé?

Tout le sang de la pauvre Lucie était glacé dans ses veines; ses lèvres restaient muettes. Enfin faisant un effort sur elle-même, elle prononça d'une voix faible ces mots à peine articulés : — C'est ma mère.....

Lady Ashton se hâta de l'interrompre.

— C'est la vérité, s'écria-t-elle ; c'est moi qui, m'y trouvant autorisée par toutes les lois divines et humaines, lui ai conseillé de rompre un engagement aussi malheureux qu'inconsidéré, un engagement déclaré nul par l'autorité des saintes Écritures.

— Des saintes Écritures ! répéta Ravenswood en la regardant d'un air de mépris.

— Citez-lui, M. Bidebent, dit lady Ashton, le texte d'après lequel vous-même, après de mûres réflexions, avez déclaré la nullité de l'engagement dont cet homme emporté prétend soutenir la validité.

Le ministre prit une petite bible dans sa poche, et y lut ce qui suit :

Si une femme fait un vœu devant le Seigneur, et s'engage par une promesse tandis qu'elle habite la maison de son père, pendant sa jeunesse, et que son père apprenne le vœu et la promesse dont elle a chargé son ame, et n'en témoigne pas de mécontentement, ce vœu et cette promesse seront valides.

— Et n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé? s'écria Ravenswood.

— Ne m'interrompez pas, jeune homme, répondit le ministre, et écoutez la suite du texte sacré :

Mais si son père la désapprouve le jour même qu'il en est instruit, aucun des vœux, aucune des promesses dont elle aura chargé son ame, ne seront valides. Et le Seigneur lui pardonnera, parce que son père l'aura désapprouvée.

—Eh bien! s'écria lady Ashton d'un air triomphant, en répétant par dérision les propres paroles d'Edgar, n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé? ne sommes-nous point dans le cas prévu par le livre saint? Cet homme niera-t-il que le père et la mère de miss Ashton aient désapprouvé le vœu et la promesse dont elle avait chargé son ame, aussitôt qu'ils en ont été instruits? ne l'ai-je pas informé par écrit, et dans les termes les plus exprès, de notre détermination à cet égard?

— Est-ce là tout? dit Ravenswood. Et se tournant vers Lucie : Et vous, miss Ashton, ajouta-t-il, êtes-vous disposée à renoncer à la foi que vous m'avez jurée, aux sentimens d'une mutuelle affection, à l'exercice de votre libre volonté, pour les misérables sophismes de l'hypocrisie?

— L'entendez-vous? dit lady Ashton en s'adressant au ministre; entendez-vous le blasphémateur?

— Que Dieu lui pardonne! répondit Bidebent, et qu'il daigne éclairer son ignorance!

—Avant de sanctionner ce qui a été fait en votre nom, dit Edgar en continuant à s'adresser de Lucie, n'oubliez pas que je vous ai sacrifié l'honneur d'une ancienne famille. En vain mes amis les plus sincères m'ont fait de

fortes représentations : je ne les ai point écoutées. Ni les argumens de la raison ni les terreurs de la superstition n'ont pu ébranler ma fidélité. Les morts mêmes sont sortis de leurs tombeaux pour me conjurer de vous oublier; j'ai méprisé cet avertissement. Voulez-vous aujourd'hui me punir de ma constance, percer mon cœur avec les armes mêmes que ma confiance imprudente vous a mises entre les mains ?

— M. Ravenswood, dit lady Ashton, vous avez fait toutes les questions que vous avez jugées convenables ; vous voyez que ma fille est absolument hors d'état d'y répondre; mais je vais le faire pour elle, et d'une manière qui ne vous laissera, je crois, rien à répliquer. Vous voulez savoir si Lucie Ashton, librement et volontairement, désire annuler l'engagement qu'elle a eu la faiblesse de se laisser persuader de contracter ? Vous avez sous les yeux la lettre qu'elle vous a écrite pour vous le demander. Mais si cela ne suffit pas pour vous convaincre, je puis vous en donner une preuve encore plus forte. Jetez les yeux sur ce papier; c'est le contrat de mariage de ma fille avec M. Hayston de Bucklaw, et elle vient de le signer en présence de ce respectable ministre.

Ravenswood prit un instant le contrat, et le rejeta avec indignation sur la table. — Et n'a-t-on pas employé la fraude, la compulsion, demanda-t-il à M. Bidebent, pour déterminer miss Ashton à signer ce papier?

— Non, répondit-il; je l'atteste sur mon honneur, sur mon caractère sacré.

— Vous aviez raison, madame, dit alors Edgar à lady Ashton : cette preuve est véritablement sans réplique, et il serait aussi honteux pour moi qu'inutile de

perdre un seul instant de plus à faire des remontrances et des reproches. — Voici, miss Ashton, dit-il en plaçant devant elle sa promesse de mariage et la moitié de la pièce d'or qu'ils avaient rompue près de la fontaine de la Syrène, voici les gages de votre premier engagement. Puissiez-vous être plus fidèle au second que vous venez de former ! Je vous prierai maintenant de me rendre les mêmes preuves de ma confiance mal placée, je devrais dire, de mon insigne folie.

En lui parlant ainsi, il jetait sur elle un regard qui peignait le dépit et le mépris; et les yeux égarés de Lucie semblaient annoncer que son esprit troublé concevait à peine ce qui se passait. Il paraît pourtant qu'elle comprit en partie ce qu'il lui demandait, car elle leva les mains vers son cou comme pour détacher un ruban bleu auquel était suspendue la seconde moitié de la pièce d'or. Elle ne put y réussir, et lady Ashton, prenant des ciseaux, coupa le ruban, et remit au Maître de Ravenswood, en le saluant d'un air de hauteur, le gage de l'engagement qu'il avait contracté, ainsi que la promesse de mariage qu'il avait donnée à Lucie et dont elle s'était emparée depuis long-temps.

— Est-il possible, s'écria Edgar d'un ton adouci, qu'elle portât encore ainsi le gage de ma foi dans son sein ! contre son cœur! même à l'instant où elle... Mais à quoi bon faire de nouvelles plaintes? Et, essuyant une larme qui venait de mouiller ses yeux, il reprit sa sombre fierté. Saisissant les deux promesses et les deux moitiés de la pièce d'or, il s'approcha de la cheminée, les jeta dans le feu avec un mouvement de violence, et frappa les charbons du talon de sa botte, comme pour assurer leur prompte destruction.

—Je ne vous importunerai pas plus long-temps de ma présence, milady, dit-il alors à lady Ashton, et je ne me vengerai de tous les maux que vous avez voulu me faire et que vous m'avez faits, qu'en souhaitant que ce soient les dernières manœuvres que vous employiez contre l'honneur et le bonheur de votre fille. Quant à vous, miss Ashton, je n'ai rien de plus à dire, si ce n'est que je conjure le ciel de ne pas vous punir d'un parjure dont vous vous êtes rendue coupable volontairement et de propos délibéré.

A peine avait-il ainsi parlé, qu'il sortit brusquement de la salle.

Sir William avait employé tour à tour les prières et l'autorité pour retenir son fils et Bucklaw dans une autre partie du château, afin qu'ils ne rencontrassent plus Ravenswood avant son départ. Mais, comme celui-ci traversait le vestibule, il y trouva Lockard, qui lui remit un billet signé Sholto Douglas Ashton, qui lui demandait où il pourrait trouver le Maître de Ravenswood dans quatre ou cinq jours, attendu qu'il avait une affaire essentielle à régler avec lui aussitôt après un événement important qui devait se passer incessamment dans sa famille.

— Dites au colonel Ashton, répondit-il avec sang-froid, qu'il me trouvera à Wolfcrag quand bon lui semblera.

Comme il descendait l'escalier extérieur qui conduisait de la terrasse dans la cour, il fut encore arrêté par le capitaine Craigengelt, qui lui exprima l'espérance qu'avait le laird de Bucklaw que Ravenswood ne quitterait pas l'Écosse avant huit ou dix jours, attendu qu'il avait dessein de lui offrir les remerciemens qu'il lui de-

vait pour toutes les honnêtetés qu'il en avait reçues, tant ce jour-là qu'antérieurement.

— Dites à votre maître, répondit Edgar avec un air de fierté méprisante, qu'il peut choisir le temps qui lui conviendra; il me trouvera à Wolfcrag, si quelque autre ne l'a pas prévenu dans ses projets.

— Mon maître! répéta Craigengelt, encouragé par la présence du colonel et de Bucklaw, qu'il aperçut au bas de la terrasse. Permettez-moi de vous dire que je ne souffrirai pas qu'on me parle de la sorte, et que je ne connais personne sur la terre qu'on puissse nommer mon maître.

— Va donc le chercher dans les enfers! s'écria Ravenswood, s'abandonnant à la colère qu'il avait réprimée jusqu'alors. Et en même temps il poussa le capitaine avec une telle force, que celui-ci roula sur les escaliers jusqu'au bas de la terrasse, et y resta quelques minutes comme étourdi, jusqu'à ce que Bucklaw fût venu le relever en riant aux éclats.

— Que je suis insensé! pensa Ravenswood en continuant à s'éloigner. Un tel misérable n'est-il pas indigne de ma colère?

Il monta alors sur son cheval, qu'il avait attaché en arrivant à une balustrale en face du château, marcha au petit pas jusqu'à ce qu'il fût arrivé près du colonel et de Bucklaw, les salua d'un air fier en passant près d'eux, et les regarda fixement l'un après l'autre, comme pour leur dire: — Je suis prêt maintenant; avez-vous quelque chose à me dire? Ils lui rendirent son salut en silence, et il continua à marcher très-lentement jusqu'à l'avenue qui conduisait au château, pour leur prouver qu'il ne cherchait pas à les éviter. Quand il y fut entré,

il se retourna un instant, et, ne les apercevant plus, il pressa de l'éperon les flancs de son cheval, et disparut avec la même promptitude qu'un démon chassé par un exorciste.

CHAPITRE XXXIV.

« De la chambre nuptiale
» Quel est donc celui qui sort ?
» C'est Azrael, c'est l'ange de la mort.

SOUTHEY *Thalaba.*

APRÈS cette scène terrible, on transporta Lucie dans sa chambre, et elle y resta quelque temps plongée dans une sorte d'anéantissement. Le lendemain elle parut avoir recouvré ses forces et sa résolution ; mais on découvrit en elle de nouveaux symptômes qui firent concevoir des alarmes même à lady Ashton. Tantôt elle montrait une légèreté, une gaieté même qui n'était d'accord ni avec son caractère habituel, ni avec la situation où elle se trouvait ; tantôt elle était sombre et morose, et refusait de répondre à toutes les questions qu'on pouvait lui faire ; tantôt enfin elle était capricieuse, opiniâtre, et parlait avec une volubilité que rien

ne pouvait arrêter : changemens qui se succédèrent plusieurs fois dans la journée. On fit venir les médecins, qui ne comprirent rien à sa maladie, assurèrent qu'elle ne souffrait que d'une violente agitation mentale, et qu'il ne lui fallait qu'un exercice modéré et de la dissipation.

Jamais Lucie ne parla de ce qui s'était passé le jour de la signature de son contrat de mariage avec Bucklaw ; il paraît même que sa mémoire n'en avait conservé aucune trace, car on la vit plusieurs fois porter la main à son cou, comme si elle eût cherché le ruban qu'on en avait détaché : et elle disait avec un accent de surprise et de mécontentement : — C'était le lien qui m'attachait à la vie?

Malgré ces symptômes affligeans, lady Ashton n'en persista pas moins dans ses projets, et ne voulut pas même en retarder l'exécution. Elle n'était pourtant pas sans quelque embarras pour sauver les apparences à l'égard de Bucklaw, car elle savait parfaitement que s'il voyait dans sa fille une répugnance prononcée pour ce mariage, il y renoncerait sans hésiter ; ce qu'elle regardait comme un affront et une honte pour elle-même, après tout ce qu'elle avait fait pour le faire réussir. Elle résolut donc que le mariage aurait lieu le jour qui avait été déterminé, si Lucie continuait à se prêter passivement à ce qu'on exigeait d'elle. Elle se flatta que le changement de séjour et une nouvelle situation dans le monde la guériraient plus promptement que les lentes mesures conseillées par les médecins.

Les vues ambitieuses de sir William pour l'agrandissement de sa famille ; le désir qu'il avait de trouver dans Bucklaw, dans ses parens et ses amis un nouvel

appui contre le parti du marquis d'Athol, le portèrent à approuver une précipitation à laquelle il n'aurait peut-être pas osé s'opposer, quand même il en aurait eu la volonté. Bucklaw et le colonel protestèrent qu'après ce qui s'était passé ce serait une honte de retarder d'une heure l'époque fixée pour le mariage, attendu qu'on pourrait attribuer ce délai à la crainte que leur auraient inspirée la visite inattendue et les menaces de Ravenswood.

Il est pourtant juste de dire ici que si Bucklaw eût été instruit de la santé, ou, pour mieux dire, de la situation d'esprit de miss Ashton, il n'aurait jamais consenti qu'on brusquât les choses de cette manière; mais à cette époque il était d'usage en Écosse que pendant les jours qui précédaient immédiatement le mariage, les futurs époux n'eussent que des entrevues très-rares et très-courtes; lady Ashton profita si bien de cette circonstance, que Bucklaw ne vit et ne soupçonna rien.

La veille du jour du mariage, Lucie eut un accès de légèreté qui fut d'assez longue durée, et elle passa une partie de la soirée à examiner avec la curiosité et le plaisir d'un enfant tout ce qui devait servir à sa parure et à celle de tous les membres de sa famille.

La matinée de ce jour mémorable fut superbe; toutes les personnes invitées à la cérémonie arrivèrent successivement; et le château, quelque spacieux qu'il fût, suffisait à peine pour les contenir. Non-seulement les parens de sir William Ashton, toute la nombreuse famille des Douglas, tous les amis et alliés de Bucklaw se réunirent pour assister à la célébration du mariage, mais encore presque toutes les familles presbytériennes de distinction, à cinquante milles à la ronde, se firent

un point d'honneur de s'y trouver, parce que c'était une occasion de jouir d'un triomphe remporté sur leur ennemi politique, le marquis d'Athol, en la personne de son jeune parent.

On servit aux conviés un déjeuner splendide, après quoi l'on songea à monter à cheval pour se rendre à l'église. La fiancée fut amenée dans le salon par sa mère et son frère Henry. Sa gaieté de la veille était alors remplacée par une sombre mélancolie ; mais un air grave et sérieux n'est pas extraordinaire dans une occasion si solennelle, et personne n'y fit attention ; d'ailleurs ses yeux brillaient du feu le plus vif, et ses joues étaient animées de couleurs qu'on ne lui avait pas vues depuis long-temps. Sa beauté, l'élégance de sa parure, l'éclat des bijoux dont elle était couverte, la firent accueillir par le murmure le plus flatteur, et les dames elles-mêmes ne purent lui refuser leurs éloges.

Pendant que la compagnie montait à cheval, sir William demanda à Henry pourquoi il avait attaché à son côté une épée d'une grandeur démesurée qui appartenait à son frère le colonel.—Pourquoi, lui dit-il, n'avez-vous pas pris celle que je vous ai fait acheter tout exprès à Édimbourg ?

— Je ne sais ce qu'elle est devenue, répondit Henry ; il m'a été impossible de la trouver.

— Vous l'aurez cachée vous-même, lui dit son père, afin d'avoir un prétexte pour porter une épée qui aurait pu servir à sir William Wallace. Mais n'importe, ayez soin de votre sœur et montez à cheval.

Henry lui obéit, et se plaça à côté de Lucie au centre de la brillante cavalcade ; il était en ce moment trop occupé de sa grande épée, de son habit brodé, de son

chapeau à plumes, et d'un beau cheval qu'il montait pour la première fois, pour faire attention à quelque autre chose; mais il se souvint ensuite, et ne l'oublia jamais, que, lorsqu'il avait pris la main de sa sœur pour l'aider à monter à cheval, il l'avait trouvée froide et humide comme le marbre qui couvre un tombeau.

Après avoir gravi des collines et traversé des vallons, la procession arriva à l'église paroissiale, qui fut bientôt remplie non-seulement par les conviés qui étaient au nombre de plus de cent, et par leurs domestiques, mais par les curieux que cette cérémonie avait attirés. Le mariage fut célébré conformément aux rits de l'Église presbytérienne, dont Bucklaw depuis peu avait jugé à propos d'adopter les dogmes.

A la porte de l'église on fit une libérale distribution de vivres aux pauvres des paroisses voisines. On avait chargé de ce soin John Mortsheugh, qui avait été récemment promu au grade important de sacristain de l'église paroissiale de Ravenswood, poste qu'il avait échangé sans regret contre celui de bedeau du cimetière désert de l'Ermitage.

Sur une pierre plate couvrant un tombeau étaient assises la vieille Ailsie Gourlay et deux de ses commères, les mêmes qui l'avaient aidée à ensevelir la pauvre Alix. Elles examinaient la part qu'elles avaient reçue dans la distribution des comestibles, et la comparaient avec envie à celles qui avaient été données à d'autres.

— Tout brave qu'est John Mortsheugh avec son habit neuf, il aurait dû avoir un peu plus d'égards pour ses vieilles commères, dit Annie Winnie: il ne m'a donné que cinq harengs au lieu de six, encore ont-ils l'air de ne pas valoir une pièce de six sous; et ce morceau de

bœuf, je réponds qu'il pèse une once de moins qu'aucun de ceux qui ont été distribués; et le vôtre est d'une meilleure apparence.

— Le mien! dit la paralytique; il y a la moitié d'os. Si les riches aiment à voir les pauvres accourir à leurs noces et à leurs funérailles, ils devraient du moins leur donner quelque chose qui en valût la peine, ce me semble.

— Croyez-vous qu'ils nous fassent des présens par amour pour nous? dit Ailsie; croyez-vous qu'ils s'inquiètent beaucoup si nous mourons de faim et de froid? Ils nous donneraient des pierres au lieu de pain si cela pouvait satisfaire de même leur vanité; ils voudraient que nous eussions de la reconnaissance pour eux, comme s'ils nous faisaient du bien par bonté d'ame!

— Et c'est bien vrai, dit Maggie.

— Mais, Ailsie, dit la boiteuse, vous qui êtes la plus âgée de nous trois, avez-vous jamais vu une plus belle noce?

— Je ne dirai pas que j'en ai jamais vu de plus belle, mais je pense que nous reverrons bientôt d'aussi belles funérailles.

— J'en serais tout aussi contente, dit Winnie; nous ne sommes pas obligées de faire les hypocrites pour souhaiter toutes sortes de prospérités à ces gens de qualité qui nous regardent comme des bêtes brutes. J'aime à mettre dans mon tablier ma part de la gratification des funérailles et à fredonner mon vieux refrain.

Mon pain est sur mon cœur,
Et mon sou dans ma tirelire.
Tu n'en es pas meilleur
Et je n'en suis pas pire!

— Et vous avez raison, dit la paralytique : que le ciel nous envoie une bonne fête de Noël et un cimetière plein.

— Mais je voudrais que vous nous disiez, mère Gourlay, dit la boiteuse tandis que toute la compagnie remontait à cheval à la porte de l'église après la cérémonie, car vous êtes la plus âgée et la plus savante de nous, quelle est, parmi tout ce beau monde, la personne à l'enterrement de laquelle vous croyez que nous viendrons bientôt.

— Voyez-vous cette jeune fille tout brillante d'or et de joyaux, qu'on aide à monter sur un cheval blanc, et qui a derrière elle un jeune homme en habit écarlate avec une épée plus grande que lui ?

— Juste ciel, c'est la mariée ! s'écria Annie Winnie, dont le cœur de marbre ne put se défendre d'un premier mouvement de compassion ; c'est la mariée elle-même ! Quoi ! si jeune, si belle, si riche !... et vous croyez que son temps est si proche ?

— Je vous dis que le linceul qui doit l'ensevelir lui monte déjà jusqu'au cou. Il n'y a plus que quelques grains de sable dans son horloge, et cela n'est pas étonnant, on l'a assez secoué pour le faire tomber plus vite. Les feuilles commencent à se faner sur les arbres, mais elle ne verra pas le vent de la Saint-Martin les éparpiller et les faire voler en tourbillon.

— Vous l'avez gardée trois mois, dit la paralytique, et vous avez reçu trois pièces d'or pour vos peines, ou je suis bien trompée.

— Oui, oui, répondit Ailsie en faisant une affreuse grimace, et sir William m'a promis ensuite une belle chemise rouge, des chaînes, un poteau et un baril de

poix, tout cela pour avoir passé quatre vingt-dix jours et autant de nuits auprès de sa grande sotte de fille. Que dites-vous d'un pareil présent? Mais il fera tout aussi bien de le garder pour sa femme.

— J'ai entendu murmurer tout bas, dit Annie Winnie, que lady Ashton n'était pas une femme à qui l'on pût se fier.

— La voyez-vous là-bas, dit Ailsie Gourlay, faire caracoler son cheval gris en sortant du cimetière? Il y a plus de diablerie dans cette femme toute seule que dans toutes les sorcières écossaises qui ont jamais passé par-dessus le Law de North-Berwick, au clair de la lune.

— Qu'est-ce que vous parlez de sorcières? sorcières vous-mêmes! s'écria Mortsheugh, qui venait de finir sa distribution. Est-ce que vous venez faire des sortilèges dans mon cimetière pour jeter un charme sur le marié et la mariée? Allez-vous-en bien vite, car si je prends une courroie, je vous ferai trouver le chemin plus promptement que vous ne le voudriez.

— Eh, mon Dieu! dit Ailsie Gourlay, comme nous sommes donc fier de notre bel habit neuf et de notre perruque bien poudrée, comme si nous n'avions jamais eu ni soif ni faim nous-même! Et nous irons sans doute racler de notre violon au château toute la nuit, avec tous les autres musiciens de vingt milles à la ronde? Mais prenez garde que votre chanterelle ne se rompe, John Mortsheugh, je ne vous dis que cela.

— Bonnes gens, s'écria Mortsheugh en s'adressant aux pauvres qui l'entouraient encore, je vous prends tous à témoin qu'elle me menace de me porter malheur. S'il arrive quelque accident cette nuit à mon vio-

lon ou à son maître, elle m'aura jeté une pierre qui lui retombera sur la tête, car je la dénoncerai au presbytère et au synode (1). Il faut qu'on sache que je suis à moitié ministre, à présent que me voilà sacristain d'une paroisse habitée.

Quoique la haine qui tenait ces vieilles séparées du reste de l'espèce humaine eût fermé leur cœur à toutes les joyeuses impressions d'une fête, il n'en était pas de même pour le reste des villageois. La splendeur des costumes, l'éclat des bijoux, le bel ordre d'une cavalcade nombreuse, et surtout l'attente des divertissemens qui se préparaient au château où tous les paysans devaient être admis, n'avaient pas manqué de produire sur le peuple leur effet ordinaire. L'air retentissait des cris de *vivent Ashton et Bucklaw !* Et des décharges continuelles de pistolets, de fusils et de carabines, pour donner aux époux ce qu'on appelait le coup de feu de la mariée, annonçaient l'enthousiasme de la foule qui entourait et qui suivait les principaux personnages. Il y avait bien çà et là un vieux paysan, une vieille femme, qui ricanaient tout bas en voyant la pompe déployée par une famille qui, disaient-ils, n'était née que d'hier; mais, tout en regrettant les nobles et antiques Ravenswood, ils n'en suivaient pas moins le cortège, attirés par la bonne chère qui se préparait au château pour les pauvres comme pour les riches, et reconnaissaient par là, malgré leurs préventions, l'influence de l'*Amphitryon où l'on dîne*.

Ce fut ainsi qu'accompagnée d'une suite nombreuse

(1) Voyez les notes de *Waverley* sur ces tribunaux ecclésiastiques, qui ont fait jadis brûler plus d'une sorcière. — ÉD.

de gens de tout âge, de tout rang et de toute condition, Lucie retourna dans la maison de son père. Bucklaw usa du privilège qu'il venait d'acquérir de se placer à la droite de sa jeune épouse; mais, peu habitué à la galanterie, il songeait à faire remarquer qu'il était bon écuyer plutôt qu'à l'entretenir et à lui faire la cour. Ils arrivèrent donc tous deux en silence au château au milieu de mille acclamations de joie.

On sait que les noces se célébraient jadis avec une publicité à laquelle se refuse la délicatesse du siècle où nous vivons. Les convives furent traités avec une profusion que nous n'entreprendrons pas de décrire; les domestiques dînèrent sur la desserte, et les restes furent distribués à la foule avec assez de tonneaux d'ale pour rendre la fête générale. Pendant que les dames se préparaient pour le bal qui devait avoir lieu dans la soirée, les convives de sir William, réunis dans la salle à manger, portaient des toasts fréquemment réitérés avec les meilleurs vins. Ils restèrent à table fort tard, et un message leur ayant appris que les dames les attendaient avec impatience, ils se levèrent enfin, se débarrassèrent de leurs épées, et se rendirent dans la salle de bal, où déjà la musique se faisait entendre. D'après l'étiquette rigoureuse, la mariée aurait dû ouvrir le bal; mais lady Ashton excusa sa fille sur sa mauvaise santé, et, offrant la main à Bucklaw, se chargea de la suppléer.

Mais, comme elle levait la tête avec grace, en attendant le coup d'archet qui devait lui donner le signal pour commencer la danse, elle fut frappée d'une telle surprise en voyant le changement qu'on avait opéré dans un des ornemens du salon, qu'elle laissa échapper l'exclamation : — Qui a osé placer ici ce portrait ?

Tous les yeux suivirent à l'instant la direction qu'avaient prise ceux de lady Ashton, et ceux qui connaissaient l'ameublement ordinaire de cet appartement reconnurent qu'on avait retiré le portrait du père de sir William de la place qu'il occupait encore le matin, et qu'on y avait substitué celui de sir Malise Ravenswood dont les sombres regards semblaient menacer d'une terrible vengeance la compagnie rassemblée.

Cet échange devait avoir été fait pendant le dîner, et l'on ne s'en était aperçu que lorsque les lustres et les candélabres eurent été allumés pour le bal. Le colonel voulait qu'on fît sur-le-champ les recherches les plus exactes pour découvrir l'auteur de ce qu'il regardait comme un affront pour sa famille et pour toute la société qui se trouvait chez son père ; mais lady Ashton, plus prudente, dit qu'on ne pouvait en soupçonner qu'une servante subalterne à demi folle, dont l'imagination susceptible avait été exaltée par les histoires qu'Ailsie avait racontées dans la cuisine sur la *dernière famille ;* car c'est ainsi qu'elle désignait toujours la famille Ravenswood. Le portrait de mauvais augure fut emporté, et lady Ashton ouvrit le bal. Sa grace et sa dignité justifiaient presque les éloges de quelques vieillards qui prétendaient qu'aucune dame de la nouvelle génération n'aurait pu lui disputer la palme de la danse.

Lorsque lady Ashton s'assit, elle vit sans surprise que sa fille avait quitté le salon, et elle la suivit elle-même, craignant que le mystérieux incident de la transposition des portraits n'eût fait une impression funeste sur elle. Elle trouva probablement que ses craintes étaient sans fondement, car elle rentra au bout d'une

heure, d'un air calme et serein; et, ayant dit à Bucklaw quelques mots à l'oreille, celui-ci ne tarda pas à s'éclipser pour aller rejoindre son épouse.

Le son joyeux des instrumens continuait à se faire entendre, et les danseurs se livraient au plaisir avec toute l'ardeur qu'inspirent la jeunesse et la gaieté, quand un cri aigu et perçant arrêta tout à coup la danse et la musique. Un silence profond régna dans l'appartement, chacun resta immobile dans la position qu'il occupait; et, le même cri s'étant répété, le colonel Ashton saisit un candélabre, croyant avoir remarqué que ces cris étaient partis de la chambre destinée aux deux époux, il en demanda la clef à son frère Henry, qui en avait la garde comme premier garçon de la noce, et s'y précipita, suivi de sir William et de lady Ashton et de deux proches parens de la famille, tandis que toute la compagnie attendait leur retour avec autant d'inquiétude que d'impatience.

Arrivé à la porte de la chambre, le colonel y frappa, appela sa sœur et Bucklaw, et ne reçut d'autre réponse qu'un faible et long gémissement. Il n'hésita plus à ouvrir la porte; mais quelque chose opposait un obstacle qui céda pourtant facilement au premier effort que fit le colonel pour la pousser. On entra dans l'appartement, et la première chose qu'on aperçut fut le corps de Bucklaw, étendu par terre derrière la porte, et nageant dans son sang. Tous poussèrent à l'instant un cri de surprise et d'horreur qui fut entendu dans le salon; et toute la compagnie, concevant de nouvelles alarmes, se précipita vers l'appartement d'où venait ce bruit.

— Elle l'a tué! dit tout bas à sa mère le colonel Ash-

ton. Cherchez-la. Et, tirant son épée, il sortit de la chambre, se mit à la porte, et jura que personne n'y entrerait que le ministre et un chirurgien qui se trouvait au château. Bucklaw respirait encore; on s'empressa de le relever; on le transporta dans un autre appartement, où ses amis le suivirent afin de connaître plus tôt ce que le chirurgien penserait de ses blessures.

Cependant sir William, lady Ashton et les deux parens qui les avaient suivis n'avaient pas trouvé Lucie dans le lit nuptial, ni dans la chambre. Comme il n'y existait d'autre porte que celle par laquelle ils étaient entrés, et qu'ils avaient trouvée fermée, ils commencèrent à craindre qu'elle ne se fût jetée par la fenêtre, quand l'un d'eux, faisant des yeux une revue plus attentive de l'appartement, découvrit quelque chose de blanc dans le coin d'une grande cheminée. C'était la malheureuse fille qui était accroupie, ou plutôt blottie, dans les cendres. Ses cheveux étaient épars, ses vêtemens déchirés et souillés de sang; ses yeux brillaient d'un éclat terne, et les convulsions de la démence agitaient ses traits. Quand elle se vit découverte, elle grinça des dents, tendit ses mains ensanglantées avec les gestes frénétiques d'un démoniaque.

On fut obligé d'appeler quelques servantes, car ce ne fut qu'en recourant à la force qu'on put la tirer de la retraite qu'elle avait choisie. Elle n'avait pas jusqu'alors prononcé une seule parole distinctement articulée, et ce ne fut que dans le moment où on la transportait hors de cette chambre qu'elle s'écria avec une espèce de joie sinistre : — Vous avez donc emmené votre beau fiancé ? — On la déposa dans un autre appartement, où

plusieurs femmes la suivirent pour veiller sur elle et lui donner les soins que sa situation exigeait.

Il serait impossible de décrire la douleur inexprimable de sa famille, l'horreur et la confusion qui régnèrent dans tout le château, les provocations entre les amis de Bucklaw et ceux de la famille Ashton, les excès de la table ayant échauffé tous les esprits.

Le chirurgien fut le seul qui put obtenir de se faire écouter des deux partis. Il déclara que la blessure de Bucklaw, quoique très-dangereuse, ne serait pas mortelle, si l'on pouvait lui procurer un repos complet. Cette déclaration réduisit au silence ses amis et ses parens, qui avaient insisté jusqu'alors pour qu'on le transportât sur-le-champ dans celui de leurs châteaux qui était le plus voisin de Ravenswood. Ils exigèrent cependant qu'attendu ce qui venait de se passer, il fût permis à quatre d'entre eux de rester dans le lieu qui avait été le théâtre de cette scène sanglante, et d'y conserver une suite nombreuse et bien armée. Sir William ayant consenti à cette demande par timidité, et le colonel parce qu'il ne put mieux faire et en rongeant son frein, tous les autres amis du marié quittèrent le château à l'instant même, malgré l'obscurité de la nuit.

Après avoir mis le premier appareil sur la blessure de Bucklaw, le chirurgien donna ses soins à miss Ashton, qu'il déclara dans le danger le plus imminent. On appela d'autres médecins qui partagèrent tous son opinion. Elle passa toute la nuit dans le délire. Le lendemain matin, elle était dans un état d'insensibilité complète, et les médecins déclarèrent qu'elle subirait dans la soirée une crise qui déciderait de son sort. La crise arriva en effet. Elle sortit de son état de léthargie avec une

apparence de calme et de tranquillité; elle souffrit qu'on la changeât de linge; mais, ayant porté la main à son cou, comme pour y chercher son fatal ruban, une foule de cruels souvenirs parurent l'accabler, souvenirs au-dessus de ses forces. D'affreuses convulsions se succédèrent les unes aux autres, et ne se terminèrent que par la mort, sans qu'elle eût pu dire un seul mot pour expliquer la scène fatale qui s'était passée.

Le juge provincial du canton arriva le lendemain de la mort de miss Ashton, pour faire une enquête sur les tristes événemens qui venaient de se passer dans le château, et il remplit ce devoir pénible avec tous les égards dus à une famille plongée dans une profonde affliction. Mais la seule chose qu'on put imaginer fut que Lucie avait frappé Bucklaw dans un accès de délire. On trouva dans sa chambre l'arme dont elle s'était servie, et qui était encore teinte de sang. C'était le poignard qu'Henry devait porter, et que probablement la fiancée avait retenu quand on lui montra la veille tous les préparatifs de la noce.

Les amis de Bucklaw comptaient bien que, lors de sa convalescence, il jetterait quelque jour sur cette sombre histoire. Dès qu'il fut en état de soutenir une conversation, ils le pressèrent de questions à ce sujet; mais il se servit du prétexte de l'état de faiblesse où il était encore pour se dispenser d'y répondre. Enfin, quand il fut de retour chez lui et qu'il put être regardé comme ayant parfaitement recouvré la santé, il réunit un jour chez lui toutes les personnes des deux sexes qui lui avaient montré plus ou moins de curiosité à ce sujet; et, après leur avoir fait ses remerciemens de l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné, et des offres de service qu'il en avait

reçues : — Je vous prie, mes chers amis, leur dit-il, de bien vous mettre dans l'esprit que je n'ai point d'histoire à raconter, point d'injures à venger, point de ressentiment à exercer. Si donc quelque dame me questionne désormais sur les événemens de cette malheureuse nuit, je garderai le silence, et je regarderai sa demande comme une preuve qu'elle désire rompre toute liaison avec moi ; et si un homme me montre la même curiosité, ce sera pour moi une invitation de me rencontrer tête-à-tête avec lui derrière les murs de la Promenade du Duc (1), au lever du soleil, le lendemain du jour où il m'en aura parlé, et j'espère qu'il agira en conséquence.

Une déclaration si décisive n'admettait pas de commentaire, et Bucklaw ne fut plus tourmenté par des questions indiscrètes. On reconnut bientôt qu'il était revenu des portes du tombeau plus sage et plus prudent qu'il ne l'avait jamais été ; car sa conduite fut aussi rangée qu'elle avait été dissipée. Il ferma sa porte à Craigengelt, en lui assurant cependant un revenu suffisant pour le mettre à l'abri du besoin, et pour le garantir des tentations ; mais le capitaine perdit tout au jeu en peu de temps, s'associa avec des contrebandiers, fut fait prisonnier avec deux de ses camarades dans une attaque à main armée contre des officiers de la douane, fut condamné comme eux à être pendu, et obtint la commutation de cette peine en celle du bannissement à perpétuité, parce qu'il avait été prouvé, par l'inspection de ses armes, qu'il n'avait pas même brûlé une

(1) Lieu des environs d'Édimbourg, où les duels avaient souvent lieu. — Éd.

amorce. Bucklaw ne tarda pas à quitter l'Écosse, passa sur le continent le reste de sa vie, et ne se permit jamais la moindre allusion aux circonstances de son fatal mariage.

Bien des lecteurs trouveront ce qui précède invraisemblable, romanesque, et le regarderont comme le fruit de l'imagination extravagante d'un auteur qui veut plaire à ceux qui aiment les scènes lugubres et terribles; mais ceux qui connaissent en détail l'histoire d'Écosse, à l'époque où nous avons placé notre histoire, reconnaîtront, malgré le soin que nous avons pris de changer les noms, et au milieu des incidens que nous y avons ajoutés, que LE FOND N'EN EST MALHEUREUSEMENT QUE TROP VRAI (1).

(1) Les deux faits qui forment le dénouement de cette histoire sont arrivés en Écosse, au commencement du dix-septième siècle.
ÉD.

CHAPITRE XXXV.

« Il faut qu'il ait le cœur ou de marbre ou d'acier,
» Celui qui, sans verser des larmes bien amères,
» Voit le destin frapper des coups aussi sévères !
» Un jeune homme accompli, plein de grace, d'honneur,
» Subir si promptement un sort si plein d'horreur ! »

Poëme cité dans le blason de NISBET.

Nous avons anticipé le cours des événemens pour parler de la guérison de Bucklaw et de ce qu'il devint ensuite, afin de pouvoir reprendre sans interruption le détail des incidens qui suivirent la mort de l'infortunée Lucie Ashton. La triste cérémonie de ses funérailles eut lieu de très-bonne heure, dans une matinée d'automne chargée de brouillards, avec aussi peu d'éclat et de pompe qu'il fut possible. Ses plus proches parens suivirent son corps dans la même église où, quelques jours auparavant, ils l'avaient accompagnée comme fiancée, ou plutôt victime déjà aussi passive que ses

froides dépouilles. Une aile de cet édifice avait été disposée par sir William pour servir de sépulture à sa famille, et sa fille fut déposée la première dans le caveau qu'il y avait fait creuser. Là, dans un cercueil qui ne portait ni le nom de la défunte ni la date de sa mort, furent descendus les restes de la jeune fille la plus aimable, la plus douce, la plus innocente, malgré l'acte cruel d'un délire occasioné par une suite de persécutions.

Tandis qu'on procédait à l'inhumation dans l'intérieur de l'église, les trois sibylles, qui, malgré l'heure peu ordinaire où se faisait l'enterrement, s'y étaient rendues, comme des vautours qui flairent un cadavre, étaient assises sur la même pierre sépulcrale qu'elles avaient occupée le jour du mariage.

—Eh bien! dit Ailsie Gourlay, ne vous avais-je pas dit que cette belle noce serait bientôt suivie de belles funérailles?

— Je n'y vois rien de si beau, répliqua Winnie d'un air mécontent; on n'a distribué ni vivres ni boisson. Une misérable pièce de deux pences d'argent (1) qu'on a donnée aux pauvres, voilà tout. Ce n'était pas la peine de venir de si loin pour si peu de chose.

— Taisez-vous, reprit Ailsie. Tout ce qu'on aurait pu me donner m'aurait fait moins de plaisir que ce moment de vengeance. Les voilà ceux qui dansaient et qui chantaient il y a quatre jours! Ils ont maintenant la tête basse, et sont aussi tristes que ceux qu'ils méprisent. Ils étaient reluisans d'or et de pierreries; les voilà noirs comme des corbeaux. Et cette miss Lucie,

(1) 8 sous de France environ. — Éd.

qui était si fière, qui faisait la grimace quand une honnête femme s'approchait d'elle; un crapaud peut s'asseoir sur sa bière aujourd'hui, et elle ne se plaindra pas s'il coasse. Lady Ashton a le cœur dévoré par les feux de l'enfer; et sir William, avec son gibet, ses fagots et ses chaînes dont il menaçait les sorcières, que pense-t-il maintenant des sortilèges de sa propre maison?

— Est-il donc vrai, demanda la paralytique, que la mariée a été tirée hors de son lit et emportée, par la cheminée, par de malins esprits, qui déchirèrent avec leurs griffes le visage du marié?

— Que vous importe, Maggie? répondit Ailsie: ce que je puis vous dire, c'est que c'est une affaire qui n'est pas dans l'ordre naturel des choses, et on le sait bien au château.

— Mais, puisque vous êtes si bien instruite, dit Winnie, dites-nous donc s'il est vrai que le portrait de sir Malise Ravenswood descendit tout seul dans le salon, et y répandit le trouble et la confusion?

— Non, non, dit Ailsie, il n'y est pas venu tout seul, et je sais parfaitement par qui il a été placé. C'était pour les avertir que leur orgueil serait bientôt puni; mais ils ne sont pas encore au bout. Ils verront encore autre chose, je le leur promets. Avez-vous vu douze personnes en deuil, avec des crêpes et des pleureuses, entrer dans l'église deux à deux?

— Je ne me suis pas amusée à les compter, dit la boiteuse.

— Mais je les ai comptées, moi, dit Ailsie d'un air de triomphe, et comme si ce spectacle avait pour elle trop d'attraits pour qu'elle en laissât échapper la moindre circonstance. Je vous dis qu'il y en avait douze; mais il

en est survenu un treizième sur qui l'on ne comptait point ; et, si les vieux proverbes sont vrais, il y en a un de la compagnie qui ne restera pas long-temps dans ce monde. Mais allons-nous-en, mes commères : s'il leur arrive malheur, on ne manquerait pas de nous en accuser ; et il en arrivera, c'est moi qui vous le prédis.

A ces mots les trois sibylles se levèrent, et croassant comme des corbeaux qui prédisent une peste, sortirent du cimetière.

Lorsque la cérémonie funèbre fut terminée, ceux qui y avaient été invités s'aperçurent en effet qu'il se trouvait parmi eux une personne de plus que lorsqu'ils étaient partis du château. Ils s'en firent la remarque à voix basse l'un à l'autre, et les soupçons tombèrent sur un homme qui était en grand deuil comme les autres, et qui, appuyé contre un pilier près de la voûte sépulcrale, paraissait plongé dans une sorte d'anéantissement. Aucun des parens de la famille Ashton ne le connaissait ; et, surpris de voir un étranger parmi eux, ils appelèrent sur lui l'attention du colonel, qui conduisait le deuil en l'absence de son père.

— Je sais qui est cet homme, leur dit-il à demi-voix, et j'ose dire que c'est son propre deuil qu'il porte lui-même en ce moment. Mais laissez-moi lui parler, et ne troublez pas la cérémonie funèbre par un esclandre inutile.

A ces mots il se sépara de ses parens, et tirant l'étranger par le manteau noir qui l'enveloppait : — Suivez-moi ! lui dit-il d'un ton vivement agité.

L'étranger tressaillit au son de sa voix, et parut sortir tout à coup d'une profonde rêverie ; il lui obéit sans trop savoir ce qu'il faisait, et ils arrivèrent tous deux

au bas des degrés par lesquels on montait à l'église, les parens étant restés groupés sous le portail, et surveillant avec inquiétude tous les mouvemens du colonel et de l'étranger, qui, à l'ombre d'un grand if placé à l'un des bouts du cimetière, paraissaient avoir une conversation animée.

Le colonel, après l'avoir conduit en silence dans cet endroit écarté, se tourna tout à coup vers lui, et lui dit d'une voix entrecoupée : — Vous êtes le Maître de Ravenswood?

Il ne reçut aucune réponse.

— Je n'en puis douter, s'écria-t-il avec fureur : je parle au meurtrier de ma sœur.

— Vous ne m'avez que trop bien nommé, répondit Edgar d'une voix sourde et tremblante.

— Si vous vous repentez de ce que vous avez fait, dit le colonel, puisse votre repentir vous servir devant Dieu! mais il ne vous servira point avec moi. Voici la mesure de mon épée, ajouta-t-il en lui donnant un morceau de papier. N'oubliez pas que je vous attends demain à la pointe du jour sur les bords de la mer, sur les sables à l'est de Wolfhope.

Le Maître de Ravenswood tenait en main le papier qu'il venait de recevoir, et paraissait irrésolu. — Ne poussez pas au dernier terme du désespoir, s'écria-t-il enfin, un malheureux qui en est déjà accablé ; jouissez d'une vie que je n'ai nulle envie de vous arracher, et laissez-moi chercher ailleurs la mort que je désire.

—Non! s'écria le colonel : c'est de ma main que vous la recevrez, ou vous achèverez la ruine de ma famille en me perçant le cœur. Si vous refusez d'accepter le cartel honorable que je vous offre, je vous suivrai par-

tout, en tous lieux je vous couvrirai d'affronts et d'insultes, jusqu'à ce que le nom de Ravenswood devienne l'emblème du déshonneur, comme il est déjà celui de la perfidie.

— Il ne sera jamais ni l'un ni l'autre, dit vivement Ravenswood. Si je suis le dernier qui le portera, je dois à mes ancêtres de ne pas souffrir qu'il s'éteigne avec ignominie. J'accepte votre défi, l'heure et le lieu du rendez-vous. Nous nous y verrons seuls, je présume?

— Seuls, reprit le colonel Ashton; et seul celui qui survivra doit en revenir.

— Alors Dieu fasse grace à l'ame de celui qui succombera, dit Ravenswood.

— Eh bien soit! répondit le colonel. Je puis encore par charité former ce vœu pour l'homme que je hais le plus au monde et avec le plus de motifs. Maintenant séparons-nous, car on viendrait nous interrompre. Les sables à l'est de Wolfhope, — au lever du soleil, — avec nos épées pour seules armes.

— Il suffit, je ne me ferai pas attendre.

Le colonel rejoignit ses parens; Ravenswood alla prendre son cheval qu'il avait attaché à un arbre près du cimetière, et chacun se retira de son côté.

Le colonel retourna au château de son père avec ses parens; mais dans la soirée il imagina un prétexte pour les quitter, et, ayant ôté son uniforme pour prendre un habit de voyage, il alla passer la nuit dans la petite auberge de Wolfhope, dont nous avons déjà parlé, afin de se trouver plus près du lieu qu'il avait fixé pour le rendez-vous du lendemain.

On ne sait ce que fit le Maître de Ravenswood pen-

dant le reste de cette malheureuse journée. Il n'arriva que fort tard dans la nuit à Wolfcrag, et fut obligé d'éveiller son fidèle serviteur Caleb Balderston, qui ne l'attendait plus. Le vieillard avait déjà entendu parler, mais d'une manière confuse et peu exacte, de la mort tragique de miss Ashton et des événemens mystérieux qui s'étaient passés au château, et il mourait d'inquiétude en songeant à l'effet qu'ils pouvaient produire sur l'esprit de son maître.

La conduite de Ravenswood n'était pas faite pour calmer ses craintes; quand le vieux sommelier lui proposa de prendre quelques rafraîchissemens, il ne lui fit d'abord aucune réponse, et un instant après il lui demanda tout à coup, d'un ton brusque, du vin, dont, contre son usage, il but plusieurs grands verres. Voyant qu'Edgar ne voulait rien manger, Caleb le supplia affectueusement de lui permettre de le conduire dans sa chambre. Ce ne fut qu'après s'être fait répéter trois ou quatre fois cette prière, que son maître lui témoigna par un signe de tête qu'il y consentait; mais quand Balderston l'eut conduit dans un appartement qui avait été meublé depuis peu, et où il avait couché les nuits précédentes, il s'arrêta à la porte.

— Non, dit-il en fronçant le sourcil, point ici; conduisez-moi dans la chambre où mon père mourut; dans la chambre où *elle* coucha la nuit qu'*elle* passa au château.

— Qui? monsieur, dit Caleb, trop effrayé de l'état où il voyait son maître pour conserver sa présence d'esprit.

— *Elle*, Lucie Ashton, vous dis-je: voulez-vous me tuer, vieillard, en me forçant à prononcer son nom?

Caleb aurait bien voulu lui faire quelques observations sur l'état de délabrement où se trouvait la chambre dans laquelle il recevait l'ordre de le conduire ; mais l'impatience et l'irritation qu'il vit dans tous les traits de son maître le déterminèrent à une obéissance passive. Il le précéda la lampe à la main, la plaça d'une main tremblante sur la table de la chambre déserte, et il s'approchait du lit pour voir s'il n'y manquait rien, quand l'ordre de se retirer lui fut intimé d'un ton qui n'admettait ni délai ni réplique.

Le vieillard, rentré dans sa chambre, ne songea pas à prendre de repos, mais se mit en prières. De temps en temps il allait à la porte de celle de son maître pour s'assurer s'il dormait, mais le bruit que faisaient ses bottes sur le plancher de l'appartement, dans lequel il marchait à grands pas, et les gémissemens profonds qu'il poussait à chaque instant, lui apprirent chaque fois qu'il était en proie au plus violent désespoir. Le vieillard crut que le jour, qu'il lui tardait de voir naître, n'arriverait jamais : mais les heures, dont le cours est toujours le même, quoiqu'elles paraissent plus rapides ou plus lentes suivant la situation d'esprit de ceux qui les comptent, ramenèrent enfin l'aurore, qui répandit une rouge lueur sur la surface de l'océan qui bordait l'horizon. On était au commencement de novembre, et le temps était beau pour la saison ; mais il faisait un vent d'est très-violent qui poussait les vagues avec force sur le sable, et qui les faisait avancer beaucoup plus loin que de coutume.

Dès la pointe du jour, Caleb retourna à la porte de la chambre de son maître, et à travers la fente il le vit mesurer la longueur de deux ou trois épées. En ayant

choisi une: — Elle est plus courte, dit-il à demi-voix; mais n'importe: laissons-lui cet avantage, il en a déjà plus d'un autre.

Caleb, d'après ces préparatifs, ne vit que trop bien ce que son maître méditait, et il savait parfaitement que toute intervention à ce sujet serait parfaitement inutile. Il n'eut que le temps de se retirer précipitamment pour ne pas être surpris, quand il vit Edgar s'avancer tout à coup vers la porte : Ravenswood l'ouvrit, descendit à l'écurie, et son fidèle domestique ne tarda pas à l'y suivre. Son air pâle et fatigué, et le désordre de ses cheveux et de ses vêtemens, étaient des preuves suffisantes qu'il avait passé toute la nuit sans prendre de repos. Il s'occupait à seller son cheval, et Caleb, d'une voix tremblante, l'ayant prié de lui en laisser le soin, il lui annonça par un signe qu'il n'avait pas besoin de ses services. Il conduisit alors son cheval dans la cour, et se préparait à y monter, quand la crainte qu'avait le vieillard de déplaire à son maître cédant à la force de l'attachement qu'il lui avait voué et qui semblait le seul lien qui l'attachât à la vie, il se précipita tout à coup à ses pieds, et embrassa ses genoux. — Mon cher maître, s'écria-t-il, M. Edgar, tuez-moi si vous le voulez, mais ne sortez pas à présent. Je connais votre projet, ne l'exécutez point. Le marquis d'Athol a fait dire hier qu'il viendrait vous voir aujourd'hui. Attendez-le, mon cher maître, écoutez ce qu'il peut avoir à vous dire.

— Vous n'avez plus de maître, Caleb, dit Ravenswood. Pourquoi vous attacher à un édifice qui s'écroule?

— Je n'ai plus de maître! répéta Caleb; j'en aurai un

tant qu'il existera un Ravenswood. Je suis votre serviteur, j'ai été celui de votre père, celui de votre aïeul, je suis né dans la famille, j'ai vécu pour elle, et je mourrai pour elle. Ne sortez-pas, M. Edgar, et tout finira heureusement!

— Heureusement! dit Ravenswood, pauvre vieillard! Ah! il n'est plus de bonheur pour moi désormais dans la vie, et ma dernière heure sera la plus heureuse.

Il dit, et s'arrachant des bras du vieux sommelier, il monta sur son cheval et le mit au galop; mais soudain, se retournant, il jeta au-devant de Caleb une bourse pleine d'or.

— Caleb, dit-il avec un affreux sourire, je vous fais mon héritier; et, tournant bride, il descendit la colline.

L'or tomba par terre, et le vieillard courut pour voir par où s'en allait son maître. Edgar prit à gauche un petit sentier dégradé qui conduisait du côté de la mer jusqu'à une espèce de crique où dans les anciens temps les barques du château étaient amarrées.

Caleb monta en toute hâte sur le rempart de l'est, qui commandait toute la vue des sables jusqu'au village de Wolfhope: il vit son maître s'éloignant, toujours dans la même direction, de toute la vitesse de son cheval, et il se souvint de la prophétie qui menaçait le dernier des Ravenswood de périr dans le flux du Kelpie, au nord de Wolfhope, entre la tour et les sables mouvans. Il le vit atteindre cet endroit fatal, et là il cessa de l'apercevoir.

Le colonel Ashton, altéré de vengeance, était déjà au rendez-vous, se promenant à grands pas et cherchant des yeux son antagoniste: le soleil était levé et montrait

son large disque au-dessus de la mer, de sorte que le colonel put facilement reconnaître le cavalier qui accourait vers lui avec une ardeur égale à la sienne. Tout à coup le cheval et celui qui le montait devinrent invisibles, comme s'ils s'étaient évanouis dans les airs.

Il passa la main sur ses yeux, comme s'il avait vu une apparition; et il s'avançait de cet endroit lorsqu'il rencontra Caleb Balderston, qui arrivait de l'autre côté. On ne put découvrir aucune trace du cheval ni du cavalier; il paraît que les vents et la haute marée, la veille, avaient étendu les limites des sables mouvans, et que le malheureux Edgar, dans sa précipitation, avait suivi la route la plus droite et la plus dangereuse. Le seul indice de son sort fut une plume noire qui surmontait son chapeau, et que la marée, qui commençait à revenir, jeta aux pieds de Caleb. Le vieillard la ramassa, la fit sécher, et la plaça sur son cœur.

On donna l'alarme aux habitans de Wolfhope, qui accoururent tous, les uns du côté de la terre, les autres par mer dans des barques; mais tous leurs soins, tous leurs efforts, toutes leurs recherches furent inutiles. Les profondeurs des sables mouvans ne lâchent jamais leur proie.

Notre histoire approche de sa conclusion. Le marquis d'Athol arriva quelques heures après ce funeste événement. Il venait dans l'intention d'emmener avec lui son jeune parent, pour chercher à le distraire des idées sombres qu'il jugeait bien que la mort de Lucie Ashton avait fait naître dans son esprit; mais il n'arriva que pour déplorer sa perte. Après avoir fait faire de nouvelles recherches, qui furent aussi infructueuses que les premières, il repartit pour Édimbourg, où le tumulte

des affaires politiques bannit bientôt de son esprit le souvenir des malheurs qui venaient d'arriver.

Il n'en fut pas de même de Caleb Balderston. Si les calculs de l'intérêt avaient été capables de le consoler, il allait se trouver dans sa vieillesse, grace à la libéralité de son maître, beaucoup plus heureux qu'il ne l'avait jamais été: mais la vie avait perdu pour lui tous ses attraits. Toutes ses idées, toutes ses sensations d'orgueil et de crainte, de plaisir et de peine, avaient une liaison intime avec la famille qui venait de s'éteindre. Il cessa de porter la tête haute; il oubliait ses occupations et ses habitudes; son seul plaisir était d'errer de chambre en chambre dans la tour de Wolfcrag, et de se rappeler les différentes scènes dont elles avaient été témoins pendant la vie de ses anciens maîtres. Il dormait sans prendre de repos, mangeait sans recouvrer ses forces, et, avec une fidélité que montre quelquefois la gent canine, mais dont on trouve peu d'exemples dans la race humaine, il languit quelque temps, et mourut avant l'expiration d'une année après les malheureux événemens que nous venons de rapporter.

La famille Ashton ne survécut pas long-temps à celle de Ravenswood. Sir William Ashton ne mourut qu'après son fils aîné, qui fut tué en duel en Flandre; et Henry, qui succéda à son titre et à ses biens, mourut sans s'être marié. Lady Ashton poussa sa carrière jusqu'à une extrême vieillesse, et survécut seule à tous les infortunés dont elle avait fait le malheur par son caractère implacable. Peut-être éprouva-t-elle quelques remords intérieurs; peut-être essaya-t-elle en secret de se réconcilier avec le ciel qu'elle avait si grièvement offensé; mais il est certain qu'elle ne montra jamais le moindre

symptôme de repentir à ceux qui l'entouraient. Elle affícha toujours à l'extérieur le même caractère fier, hautain et intraitable dont elle avait fait preuve avant ces événemens déplorables. Un superbe monument en marbre rappelle son nom et ses titres, et ses victimes n'ont reçu les honneurs ni d'un tombeau ni d'une épitaphe.

FIN DE LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR.

UNE

LÉGENDE DE MONTROSE.

(A Legend of Montrose).

INTRODUCTION.

Le sergent More M'Alpin était, pendant qu'il vécut parmi nous, un des plus honorables habitans de Gander-Cleugh. Personne, le samedi soir, ne songeait à lui disputer le grand fauteuil de cuir « au meilleur coin de la cheminée, » dans la salle commune de l'auberge des *Armes de Wallace;* et notre sacristain John Duirward n'aurait jamais souffert que quelqu'un usurpât le banc à gauche de la chaire, occupé par le sergent chaque dimanche. C'était là qu'il s'asseyait avec son uniforme bleu des invalides, brossé avec le soin le plus scrupuleux. Deux médailles de mérite à la boutonnière et la manche que ne remplissait plus son bras droit, attestaient ses pénibles et honorables services. Ses traits hâlés, ses cheveux blancs, contenus dans une queue effilée à l'ancienne mode militaire, et la tête un peu inclinée à gauche pour mieux entendre le ministre, étaient encore des indices de sa profession et de ses infirmités. Près de lui était assise sa sœur Jeannette, petite vieille fort propre, avec une coiffe à la highlandaise et un plaid de tartan, attentive à tous les regards de son frère, qui pour elle était le plus grand homme du monde, et pour qui elle cherchait dans sa bible aux

fermoirs d'argent les textes que le prédicateur citait ou expliquait.

Je crois que ce fut le respect qu'on avait généralement à Gander-Cleugh pour ce digne invalide, qui l'engagea à résider dans notre village; car telle n'avait pas été d'abord son intention.

Il s'était élevé au rang de sergent-major d'artillerie après avoir fait la guerre dans diverses parties du monde, et il passait pour un des plus braves soldats de l'artillerie écossaise. Une balle qui lui cassa le bras dans la Péninsule, lui procura enfin une honorable retraite avec une gratification des fonds patriotiques et une pension de Chelsea (1). En outre, le sergent More M'Alpin, ayant été aussi prudent que brave, le butin et ses économies l'avaient rendu possesseur d'une certaine somme aux trois pour cent consolidés.

Il se retira, avec l'intention de jouir de ses rentes, dans le vallon agreste des Highlands, où, dans sa jeunesse, il avait gardé les vaches et les chevaux, avant que, séduit par le roulement du tambour, il eût mis son chapeau sur l'oreille pour suivre sa musique pendant près de quarante ans. D'après ses souvenirs, ce lieu retiré était bien supérieur en beauté aux plus riches paysages qu'il eût vus dans ses campagnes; la Vallée Heureuse de Rasselas (1) n'aurait même pu soutenir la comparaison. Il vint, — il revit ce lieu chéri, — ce n'était qu'une stérile vallée entourée d'âpres rochers et traversée par un torrent. Bien plus! les feux de

(1) Hospice des invalides de terre. — ÉD.

(2) Voyez la description de cette vallée dans le roman de Samuel Johnson. — ÉD.

trente foyers avaient été éteints. — Il ne retrouva que quelques pierres de la cabane de ses pères. — La langue qu'il parlait dans sa jeunesse y était presque oubliée. — L'ancienne race dont il se vantait de descendre avait cherché un refuge au-delà de l'Atlantique. Un fermier du sud, trois pâtres en plaids gris, et six chiens, habitaient seuls le vallon qui jadis nourrissait dans le contentement, sinon dans l'aisance, plus de deux cents habitans.

Le sergent More M'Alpin trouva néanmoins dans la maison du nouveau tenancier une source inattendue de plaisir et un objet capable d'occuper ses affections sociales. Sa sœur Jeannette heureusement était si persuadée que son frère reviendrait un jour, que, refusant d'accompagner sa famille dans son exil, elle avait consenti, non sans soupirer de sa dégradation, à prendre du service chez l'intrus des basses-terres, qui, quoiqu'un Saxon, disait-elle, était un assez bon maître. Cette rencontre inattendue avec sa sœur fut une consolation pour More M'Alpin, quoiqu'il ne pût retenir ses larmes en entendant raconter par la dernière habitante de la vallée l'histoire de l'expatriation de toute sa famille.

Jeannette raconta en détail les vaines offres que ces malheureux émigrans avaient faites de payer l'avance d'une rente, avance qui les aurait réduits à la misère, mais ils auraient tout bravé pour vivre et mourir sur leur sol natal. Elle n'oublia pas les présages qui avaient précédé le départ de la race celtique et l'arrivée des étrangers. Pendant deux années antérieures à l'émigration, quand le vent de la nuit mugissait dans le défilé de Ballachra, c'était sur l'air de *Ha til mi tulidh* (*Nous ne*

reviendrons plus), chant d'adieu des Highlanders qui s'exilent de leur patrie. Les cris sinistres des pâtres étrangers et les aboiemens de leurs chiens avaient souvent retenti dans les brouillards de la montagne avant leur arrivée. Un barde, le dernier de sa race, avait consacré à l'expulsion des habitans du vallon un chant qui arracha des larmes aux vieux yeux de l'invalide, et dont la première stance peut être rendue ainsi :

Malheur, malheur à toi, fils des riches Saxons,
Pourquoi quitterais-tu tes fertiles frontières ?
Pourquoi venir troubler l'habitant de nos monts,
Et désoler ces lieux calmes et solitaires ?

Ce qui ajoutait au chagrin de More M'Alpin, c'était que le Chef qui avait effectué ce changement était, selon la tradition et l'opinion générale, le représentant des chefs et des ancêtres de la famille bannie; et un des plus grands sujets d'orgueil du sergent avait été jusqu'alors d'établir par les calculs généalogiques jusqu'à quel degré il était allié à ce personnage.

—Je ne puis le maudire, dit-il en se promenant à grands pas dans la chambre quand Jeannette eut fini son récit. — Je ne le maudirai pas, il est le descendant et le représentant de mes pères; mais jamais homme mortel ne m'entendra prononcer son nom.

Il tint parole, car jusqu'à sa mort il s'abstint de nommer ce Chef au cœur dur et égoïste.

Après avoir consacré un jour à de tristes souvenirs, le courage mâle qui avait accompagné le sergent dans sa longue carrière de dangers fortifia son cœur contre ses cruels regrets. — J'irai, dit-il, au Canada rejoindre ma famille, qui a donné à une vallée transatlantique le nom

de la vallée de ses pères. Jeannette retroussera ses jupons comme la femme d'un soldat. — Au diable la distance! C'est le saut d'une puce, comparée aux voyages et aux marches que j'ai faits pour de moindres intérêts.

Dans ce dessein il quitta les Highlands, et vint avec sa sœur jusqu'à Gander-Cleugh pour se rendre à Glascow, où il voulait s'embarquer. Mais l'hiver était survenu; et réfléchissant qu'il ferait mieux d'attendre que la belle saison eût ouvert le Saint-Laurent, il s'établit parmi nous pendant le peu de mois qu'il comptait séjourner dans la Grande-Bretagne. Comme je l'ai déjà dit, le respectable vieillard fut comblé d'égards et de témoignages de déférence par les personnes de tous les rangs, et quand le printemps revint il fut si content de ses quartiers d'hiver, qu'il changea d'avis sur son voyage. Jeannette avait peur de la mer; le sergent lui-même ressentit les infirmités de la vieillesse et les suites de ses longs services, beaucoup plus qu'il ne s'y était attendu; enfin il avoua au ministre et à mon digne chef M. Cleishbotham, qu'il valait mieux rester avec des amis connus, que d'aller plus loin pour s'y trouver moins bien peut-être.

Il élut donc son domicile à Gander-Cleugh, à la grande satisfaction de tout ce village, où sa science militaire et ses commentaires savans sur les gazettes et les bulletins le rendirent un véritable oracle explicatif de toutes les guerres passées, présentes et à venir.

Il est vrai que le sergent avait ses inconséquences. C'était un jacobite déclaré, opinion de son père et de ses quatre oncles, en 1745; mais il n'en était pas moins un ferme adhérent du roi Georges, au service duquel il avait perdu trois frères et fait sa petite fortune; de

sorte que vous risquiez également de lui déplaire en appelant le prince Charles le Prétendant, ou en disant quelque chose qui pût blesser la dignité du roi Georges. En outre il est inutile de nier que, lorsque le jour de toucher ses dividendes arrivait, le sergent était assez enclin à rester à l'auberge de Wallace plus avant dans la soirée qu'il ne convenait à sa tempérance ou même à ses intérêts pécuniaires; car, dans ces occasions, ses compagnons de table flattaient quelquefois ses opinions en chantant des refrains jacobites, ou en buvant à la ruine de Buonaparte et à la santé du duc de Wellington; si bien que M'Alpin n'était pas seulement flatté de solder tout le compte, mais se laissait aller jusqu'à prêter de petites sommes à ses amis intéressés. Après ces frasques, comme il les appelait, il manquait rarement de remercier Dieu et le duc d'York (1), qui avaient empêché qu'un vieux soldat se ruinât par sa folie aussi facilement que cela lui serait arrivé dans son jeune temps.

Ce n'était pas dans ces occasions-là que je me mêlais à la société du sergent More M'Alpin; mais souvent, quand j'en avais le loisir, j'aimais à aller lui tenir compagnie dans sa parade du matin et du soir : c'était ainsi qu'il appelait sa promenade, à laquelle il était aussi exact chaque fois qu'il faisait beau temps, que s'il eût obéi à l'appel du tambour et des trompettes.

Sa promenade du matin avait lieu sous les ormes du cimetière; car la mort, disait-il, avait été sa voisine

(1) Plus estimé comme ministre de la guerre que comme capitaine, prince et homme, le duc d'York a fait plusieurs règlemens de discipline dont la sagesse est rarement contestée. — Éd.

pendant un si grand nombre d'années, qu'il n'avait aucun motif d'abandonner une vieille connaissance.

Son rendez-vous du soir était une petite esplanade sur le bord de la rivière, où l'on le voyait souvent, les lunettes sur le nez, lisant les papiers publics à un cercle de politiques de village, expliquant les termes militaires, et venant au secours de l'intelligence de ses auditeurs par des figures tracées sur le sable avec sa canne. Dans d'autres occasions, il était entouré d'un bataillon d'écoliers qu'il dressait quelquefois à la manœuvre, et qu'il instruisait quelquefois, ce qui plaisait moins aux parens, dans l'art des feux d'artifice; car, lors des réjouissances publiques, le sergent était le pyrotechniste du village de Gander-Cleugh (c'est, je crois, le terme de l'Encyclopédie (1).

C'était le matin que je me promenais le plus fréquemment avec l'invalide: encore aujourd'hui je puis à peine regarder le sentier ombragé par les ormeaux, sans penser que je le vois s'avancer vers moi d'un pas mesuré avec sa canne, et prêt à me rendre le salut militaire. — Mais il est mort, et repose avec sa fidèle Jeannette, sous le troisième arbre, à l'extrémité occidentale du cimetière.

Le plaisir que je goûtais dans la conversation du sergent M'Alpin ne tenait pas seulement aux nombreuses aventures de sa vie errante, mais encore au souvenir qu'il avait conservé de plusieurs traditions des Highlands, telles que sa jeunesse les avait apprises de ses parens, et dont il croyait qu'on ne pouvait sans hérésie contester l'authenticité.

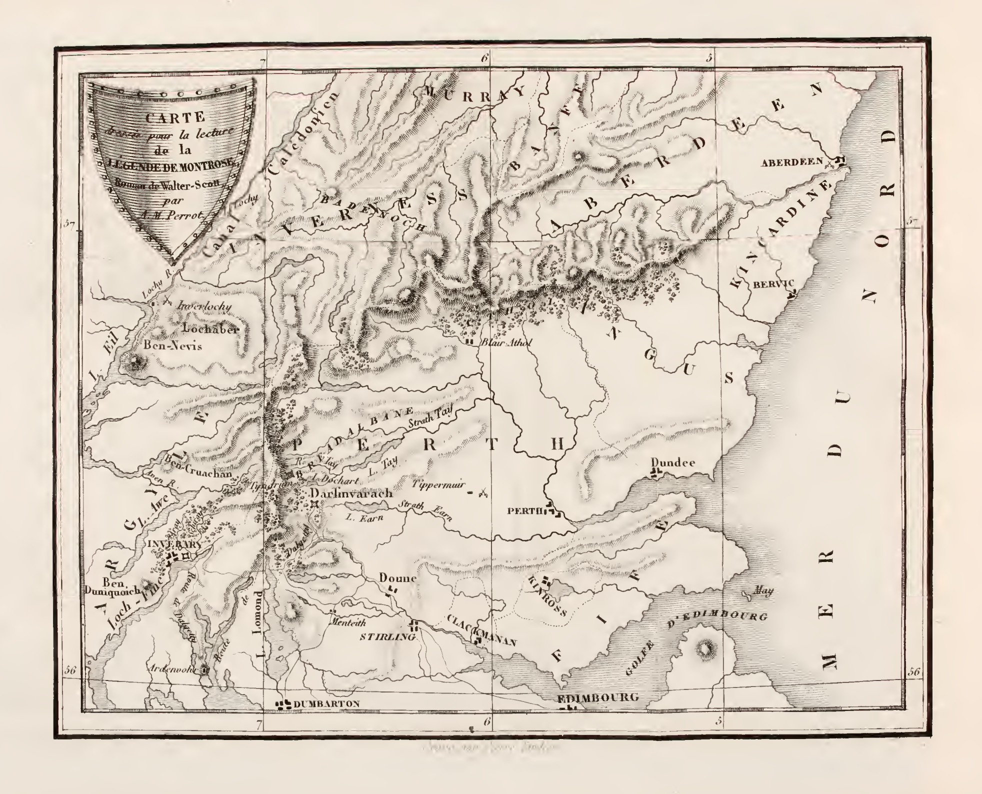
(1) Pour *artificier*. — Éd.



Plusieurs de ces traditions avaient rapport aux guerres de Montrose, dans lesquelles quelques-uns des ancêtres du sergent s'étaient distingués. Quoique dans les commotions civiles les Highlanders aient acquis leur plus grande gloire, puisque ce fut la première fois qu'ils se montrèrent supérieurs ou du moins égaux en bataille rangée à leurs voisins des terres basses, cette époque a été moins célébrée parmi eux qu'on aurait pu s'y attendre en considérant l'abondance de traditions qu'ils ont conservées sur des sujets moins intéressans. Ce fut donc avec le plus grand plaisir que j'empruntai à mon ami l'invalide quelques particularités curieuses sur ce temps-là. On y trouvera le mélange de ce goût pour le merveilleux, qui appartient au temps et au narrateur, mais que je permets au lecteur de ne pas accueillir en toute confiance, pourvu qu'il veuille bien croire du moins les événemens naturels de mon histoire, fondés sur la vérité, comme dans ceux que j'ai eu l'honneur de soumettre à sa critique (1).

(1) Certes, les critiques qui ont condamné en masse comme insignifiantes les introductions des *Contes de mon hôte*, auraient pu faire une exception en faveur de la première (celle des *Puritains*) et cette dernière, tableau charmant qui pourrait offrir une série de scènes naturelles à un Charlet écossais. — Éd.





CARTE
dressée pour la lecture
de la
LÉGENDE DE MONTROSE,
Roman de Walter-Scott
par
A.M. Perrot.
7
6
5
57
56
MURRAY
BANFF
ABERDEEN
ABERDEEN
KINCARDINE
BERVIC
INVERNESS
BADENOCH
Canal Caledonien
Lochy
Lochy R.
Inverlochy
Lochaber
Ben-Nevis
L. Eil
ATHOL
Blair Athol
ANGUS
PERTH
BREADALBANE
Strath Tay
R. Tay
L. Tay
L. Dochart
Tyndrum
Darlinvarach
Tippermuir
L. Earn
Strath Earn
Dundee
PERTH
ARGYLE
Ben-Cruachan
L. Awe
INVERARY
Ben Duniquoich
Loch-Fine
Route de Dalgetty
Ardenvohr
L. Lomond
Doune
Menteith
STIRLING
CLACKMANAN
KINROSS
FIFE
May
GOLFE D'EDIMBOURG
EDIMBOURG
DUMBARTON
MER DU NORD

UNE

LÉGENDE DE MONTROSE.

(A Legend of Montrose).

CHAPITRE PREMIER.

« Gens que l'on voit appuyer leur croyance
» Des textes saints, du sabre et du canon,
» D'un cas douteux, en toute confiance,
» Par ce moyen trancher la question. »

BUTLER.

C'EST à l'époque de la célèbre et sanglante guerre civile qui agita la Grande-Bretagne pendant le commencement du dix-septième siècle que commence notre histoire. L'Écosse n'avait pas encore souffert de ces troubles, quoique ses habitans fussent divisés par les

opinions politiques, et qu'un grand nombre d'entre eux, lassés du contrôle des Etats du parlement, et désapprouvant la démarche hardie que ce corps avait faite en envoyant une armée considérable au secours du parlement d'Angleterre, fussent déterminés à saisir la première occasion de se déclarer pour le roi, et de faire une diversion qui forcerait au moins de rappeler le général Leslie et son armée, si elle ne réussissait pas à rétablir complètement en Écosse l'autorité royale (1). Ce plan avait été principalement adopté par la noblesse du nord, qui s'était opiniâtrément refusée à entrer dans la ligue solennelle du *Covenant*, et par la plupart des chefs des clans Highlandais convaincus que le maintien de leur puissance dépendait de celui de l'autorité royale; d'ailleurs ces clans, qui avaient une aversion décidée pour les formes de la religion presbytérienne, étaient dans cet état à demi sauvage de société où la guerre est toujours la bienvenue plutôt que la paix.

De ces diverses causes on s'attendait généralement à voir résulter de grandes commotions; et les déprédations que les montagnards écossais avaient commises de tout temps dans les Lowlands commençaient à prendre une forme plus avouée et plus régulière, et semblaient faire partie d'un système militaire général.

Ceux qui étaient à la tête des affaires ne fermaient pas les yeux sur les dangers que la situation des esprits

(1) Le parlement d'Écosse, en 1640, se montra non moins *révolutionnaire* que celui d'Angleterre, et profita des troubles du royaume voisin pour viser à l'indépendance et à l'omnipotence. L'auteur fait ici allusion au *comité des États* (*committee of Estates*) auquel le parlement écossais délégua le pouvoir exécutif en 1640. Voyez l'*Histoire d'Écosse* de Laing. — Éd.

annonçait, et ils faisaient, non sans inquiétude, les préparatifs nécessaires pour y résister. Ils voyaient pourtant avec satisfaction qu'il ne s'était encore déclaré aucun Chef porteur d'un nom assez imposant pour attirer sous ses bannières une armée de royalistes, ou même pour réunir en un seul corps ces bandes éparses à qui l'amour du pillage, autant que l'opinion politique, inspirait des mesures hostiles. On espérait encore qu'en plaçant dans les basses terres un nombre de troupes suffisant pour garder les débouchés des montagnes, on contiendrait les chefs des montagnards; tandis que les forces des divers barons du nord qui s'étaient déclarés pour le Covenant, tels que le comte Mareschal et les grandes familles des Forbes, des Leslie, des Irvine et des Grant, pourraient balancer et tenir en bride non-seulement les Ogilvie et autres *Cavaliers* d'Angus et de Kincardine, mais encore la puissante famille des Gordons, dont l'autorité était aussi étendue que leur haine contre les presbytériens était violente.

Dans les Highlands de l'ouest, le parti dominant, c'est-à-dire celui des presbytériens, comptait beaucoup d'ennemis; mais on regardait les mécontens comme réprimés, et leurs chefs turbulens comme intimidés par l'influence supérieure du marquis d'Argyle, à qui la convention des Etats (1) accordait la plus entière confiance, et dont l'autorité, déjà exorbitante, avait reçu de nouveaux accroissemens par les concessions arrachées au roi en sa faveur lors de la dernière pacification. On n'ignorait pas que le marquis d'Argyle était plus recommandable par ses talens politiques que par son

(1) Le parlement transformé en convention nationale. — Éd.

courage personnel, et qu'il était plus propre à conduire une intrigue parmi des courtisans qu'à maintenir l'ordre parmi des montagnards animés de dispositions hostiles; mais la force de son clan et l'esprit belliqueux des principaux seigneurs qui lui étaient subordonnés paraissaient compenser suffisamment ce qui pouvait manquer au Chef lui-même. Les Campbells avaient d'ailleurs tellement humilié déjà la plupart des clans de leur voisinage, qu'on supposait que ceux-ci réfléchiraient longtemps avant de s'exposer au ressentiment d'ennemis si redoutables.

La convention des États d'Écosse, voyant ainsi son autorité bien établie sur l'ouest et le sud de ce royaume, qui en forment incontestablement la plus riche partie, étant maître absolu dans le comté de Fife, et ayant des amis puissans et nombreux même au nord du Forth et du Tay, ne regardait pas le péril comme assez urgent pour changer la marche que sa politique s'était tracée. La convention ne songea donc pas à rappeler l'armée auxiliaire de vingt mille hommes qu'elle avait envoyée à ses frères du parlement d'Angleterre, dont le parti, devenu plus formidable par cet accroissement de forces, avait réduit les royalistes à la défensive dans un moment où ils croyaient pouvoir compter sur un triomphe assuré.

Les causes qui avaient décidé, à cette époque, la convention d'Écosse à prendre un intérêt si actif et si immédiat aux guerres civiles d'Angleterre sont détaillées dans nos historiens; mais il est bon de les rappeler ici en peu de mots. Il n'existait aucun motif de plainte contre le roi. Loin de commettre quelque agression contre ses sujets d'Écosse, il avait fidèlement exécuté

toutes les conditions de la paix qui avait été faite entre eux et lui; mais le parti dominant n'ignorait pas que c'était la force des armes et l'influence du parlement d'Angleterre qui avaient arraché au roi Charles la signature de cette paix. Il est vrai que depuis, ce monarque avait visité la capitale de son ancien royaume; il avait consenti à l'organisation de l'Église presbytérienne; il avait distribué des honneurs et des récompenses aux chefs qui s'étaient montrés le plus contraires à ses intérêts: mais on lui soupçonnait l'intention de retirer des faveurs qu'il n'avait accordées que malgré lui, dès que l'occasion s'en présenterait. On voyait avec inquiétude la puissance du parlement d'Angleterre s'affaiblir, et l'on prévoyait que si Charles triomphait par la force des armes des insurgens anglais, il ne perdrait pas de temps pour faire tomber sur l'Écosse le châtiment qu'il pouvait regarder comme mérité par ceux qui avaient donné l'exemple de prendre les armes contre lui.

Telles étaient les raisons politiques qui avaient déterminé l'envoi d'une armée auxiliaire en Angleterre, et on les avouait dans le manifeste qui expliquait les motifs d'après lesquels on avait donné au parlement de ce royaume un secours si important. Le parlement d'Angleterre, y disait-on, avait déjà rendu des services à l'Écosse, et pouvait lui en rendre encore, au lieu que le roi, quoiqu'il y eût établi la religion comme on le désirait, n'avait jamais agi de manière à faire croire à la sincérité de ses déclarations, ses promesses et sa conduite ne s'étant jamais trouvées d'accord ensemble. — Notre conscience, finissait-on par dire, et Dieu, qui est au-dessus de notre conscience, nous forcent à déclarer que notre seul but est la gloire de la religion, la

paix des deux royaumes et l'honneur du roi, en cherchant par des voies légales à abattre la puissance, et à assurer la punition de ceux qui sont les perturbateurs d'Israël, les tisons de l'enfer, les Coré, les Balaam, les Doeg, les Rabshaweks, les Amans, les Sobres, les Semballates de notre siècle. Cet acte de justice une fois accompli, nous sommes satisfaits. Ce n'est qu'après avoir vu échouer tous les autres moyens auxquels nous avions pu songer, que nous nous sommes déterminés à envoyer une armée en Angleterre, mesure qui nous a paru devoir produire les heureux effets que notre piété s'en promet : mais il ne nous en restait point d'autre; c'était l'unique et le dernier remède à tous les maux, *ultimum et unicum remedium*.

Nous laissons aux casuistes le soin de décider si une partie contractante est excusable de rompre un traité solennel, sous prétexte qu'elle soupçonne que l'autre a le projet d'y contrevenir un jour si telle ou telle circonstance se présente, et nous allons parler de deux autres circonstances qui eurent au moins autant de poids sur l'esprit du gouvernement d'Écosse et du peuple que tous les doutes qu'on pouvait concevoir sur la sincérité du roi.

La première était l'état et la composition de l'armée écossaise, commandée par des nobles pauvres et mécontens, sous lesquels servaient des officiers, la plupart soldats de fortune, qui avaient fait les guerres d'Allemagne, y avaient perdu toute idée de principes politiques, et ne connaissaient même plus de patrie. Leur profession de foi mercenaire portait que le premier devoir du soldat était la fidélité au prince ou au gouvernement qui le prenait à sa solde, sans s'inquiéter de la

justice de la cause pour laquelle il portait les armes, et sans songer aux relations qu'il pouvait avoir avec le parti qui lui était opposé. C'est des hommes de cette trempe que Grotius dit avec sévérité : — *Nullum vitæ genus est improbius quàm eorum qui, sine causæ respectu, mercede conducti, militant* (1). Ces guerriers mercenaires et les nobles indigens qui partageaient avec eux le commandement, et qui prenaient sans peine les mêmes opinions, n'avaient pas oublié les succès qu'ils avaient obtenus en Angleterre dans la courte invasion de 1641, et c'était une raison bien suffisante pour eux pour qu'ils désirassent d'y tenter une seconde fois la fortune. La paie avantageuse qu'ils avaient reçue en Angleterre, la licence dans laquelle ils avaient vécu, avaient fait une impression durable sur l'esprit de ces aventuriers, et l'espoir de retrouver les mêmes avantages ne leur permettait d'écouter aucun des argumens qu'auraient pu leur opposer la politique, la morale et l'humanité.

Mais si l'appât des richesses de l'Angleterre était pour la soldatesque une tentation attrayante, une autre cause ne contribuait pas moins à enflammer l'esprit de la nation en général. On avait tant discouru et tant écrit de part et d'autre sur les formes extérieures du gouvernement et de l'église, que cette matière était devenue, aux yeux de la multitude, beaucoup plus importante que la doctrine de l'évangile que professaient les deux partis. Les épiscopaux et les presbytériens les plus violens s'étaient rendus aussi ridicules dans leurs préten

(1) Nul genre de vie plus coupable que celui de ces hommes qui combattent sans embrasser une cause, et conduits par l'appât d'un salaire. — Tr.

tions que les papistes, et ils admettaient à peine la possibilité du salut pour ceux qui ne partageaient pas leurs opinions religieuses. En vain l'on objectait à ces fanatiques que si le divin auteur de notre religion avait voulu qu'une forme particulière dans le gouvernement de l'Église fût indispensable au salut, il nous l'aurait révélé avec la même précision que le culte de l'ancien testament; les deux partis n'en continuaient pas moins à se quereller avec la même fureur que si un précepte formel du ciel leur eût imposé la loi de l'intolérance.

Laud, dans les jours de sa domination, avait allumé l'incendie en voulant forcer les Écossais à adopter des cérémonies d'église contraires à leurs habitudes et à leurs opinions. Le succès avec lequel on lui avait résisté, et le triomphe de l'Église presbytérienne, avaient contribué à rendre chères au peuple les formes de ce culte, et cette cause était devenue nationale. La ligue solennelle du Covenant s'étant répandue avec rapidité sur toute la surface du royaume, les uns y étaient entrés par zèle, les autres comme forcés à la pointe de l'épée. Son principal objet était d'établir la doctrine et la discipline de l'Église presbytérienne, et d'anéantir ce que ce parti appelait l'erreur et l'hérésie. Ayant réussi à allumer dans leur pays ce qu'ils nommaient le candélabre d'or, les Écossais, dans leur zèle ardent et furieux, voulaient en propager la lumière jusqu'en Angleterre. Or, ils croyaient que le meilleur moyen pour y réussir était de fournir au parlement de ce pays une armée écossaise. Les presbytériens formaient un parti nombreux et puissant dans le parlement d'Angleterre; ils dirigeaient alors l'opposition qui s'était déclarée contre le roi, tandis que les Indépendans et les autres

sectaires, qui s'emparèrent ensuite de l'autorité du glaive sous Cromwell, et qui renversèrent l'Église presbytérienne en Écosse et en Angleterre, étaient encore forcés de se couvrir des couleurs du parti dominant, dont l'opulence et le crédit les éclipsaient. La perspective de pouvoir établir dans ces deux royaumes une uniformité de culte et de discipline paraissait donc aux Écossais aussi probable qu'ils pouvaient le désirer.

Le célèbre Henri Vane, l'un des commissaires qui avaient négocié la paix entre l'Écosse et l'Angleterre, vit combien cet appât aurait de force sur les esprits des Écossais; et, quoiqu'il fût lui-même un Indépendant exagéré, il trouva le moyen de satisfaire et de tromper en même temps le zèle ardent des presbytériens, en qualifiant l'obligation de réformer l'Église d'Angleterre, de — changement qui devait s'exécuter suivant la parole de Dieu et la pratique des Églises réformées. — Trompés par la fougue même de leurs désirs, n'ayant aucun doute que l'établissement de leur culte ne fût de droit divin, et ne croyant pas que d'autres pussent en douter, la convention des États et l'Église d'Écosse s'imaginèrent que de telles expressions ne pouvaient s'appliquer qu'au presbytérianisme, et ils ne furent détrompés que lorsque les autres sectaires, n'ayant plus besoin de leur secours, leur apprirent que ces paroles pouvaient aussi bien s'entendre de toute autre forme de culte que ceux qui étaient alors à la tête des affaires pouvaient regarder comme conforme *à la parole de Dieu et à la pratique des Églises réformées*. Leur projet était de resserrer l'autorité royale dans des bornes plus étroites, mais non de l'anéantir; et ils ne furent pas moins sur-

pris quand ils reconnurent que le dessein des sectaires anglais était de détruire entièrement la constitution monarchique de la Grande-Bretagne. Mais il était trop tard pour qu'ils réparassent le mal qu'ils avaient fait. Ils avaient agi à cet égard comme ces médecins imprudens qui, à force de remèdes, réduisent leur malade à un tel point d'épuisement, qu'ils ne trouvent plus ensuite de cordial assez efficace pour lui rendre des forces.

Mais ces événemens étaient encore cachés dans le sein de l'avenir. Le parlement écossais croyait, à l'époque dont nous parlons, que ses liaisons avec celui d'Angleterre étaient fondées sur la justice, sur la prudence et sur la religion, et l'armée écossaise en Angleterre exécuta tout ce qu'on en attendait. Ayant effectué sa jonction avec celles de Fairfax et de Manchester, elle mit les forces parlementaires en état d'assiéger la ville d'York, et de livrer la bataille sanglante de Long-Marston-Moor, où la victoire fut si vivement disputée, et qui se termina par la défaite du prince Rupert et du marquis de Newcastle. Ce triomphe fut pourtant moins glorieux pour les auxiliaires écossais que leurs compatriotes l'auraient désiré. David Leslie, à la tête de leur cavalerie, combattit vaillamment, et partagea l'honneur de cette journée avec la brigade des Indépendans de Cromwell; mais le vieux comte de Leven, général de la ligue du Covenant, fut repoussé bien loin du champ de bataille par la charge impétueuse du prince Rupert, et il en était déjà à trente milles, et en pleine fuite vers l'Écosse, quand il apprit que l'armée dont il faisait partie avait remporté une victoire complète.

L'absence des troupes occupées à cette croisade pour l'établissement du presbytérianisme en Angleterre avait

considérablement diminué le pouvoir de la convention d'Écosse, et occasioné parmi les royalistes l'agitation dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre.

CHAPITRE II.

« Quel fut donc le berceau dont se servit sa mère ?
» Ce fut, assure-t-on, un corselet rouilleux,
» Dont jadis aux combats s'était couvert le père.
» Endormi chaque jour par ce son belliqueux,
» L'enfant rêvait déjà des exploits de la guerre,
» Lorsqu'il marchait encor tenu par la lisière. »

Satires de Hall.

Ce fut vers la fin d'une soirée d'été, à l'époque dont nous venons de parler, qu'un jeune homme de noble naissance, bien monté, bien armé, suivi de deux domestiques, dont l'un conduisait en laisse un cheval de bagage, gravissait lentement un de ces défilés escarpés des Highlands qui conduisent aux Howlands du Perthshire. Depuis quelque temps il avait côtoyé les bords d'un lac dont l'eau profonde réfléchissait les rouges rayons du soleil couchant. Le sentier inégal qu'il suivait, non sans peine, était en certains endroits ombragé par des bouleaux et des chênes séculaires, et dans d'autres dominé par d'énormes fragmens de rochers. Plus loin, la colline qui formait le bord septentrional de

cette belle nappe d'eau s'élevait en rampe moins rapide, et elle était couverte de bruyères dont les fleurs brillaient d'un pourpre étincelant. Aujourd'hui ce paysage romantique n'offrirait que des charmes au voyageur ; mais celui qui voyage dans les temps de troubles et de dangers n'accorde que bien peu d'attention au site le plus pittoresque.

Le cavalier, autant que le sentier le permettait, se tenait à côté d'un de ses domestiques, et semblait s'entretenir familièrement avec lui, sans doute parce que les distinctions de rang s'oublient aisément parmi les hommes qui partagent les mêmes périls. Les dispositions des principaux chefs qui habitaient ce pays sauvage, et la probabilité qu'ils prendraient part aux convulsions politiques auxquelles on s'attendait, était le sujet de la conversation.

Ils étaient encore sur le bord du lac, et le jeune homme montrait à ses domestiques l'endroit où la route qu'il comptait suivre tournait vers le nord en quittant les rives du lac, et montait à droite par une ravine, quand ils aperçurent un cavalier qui suivait aussi les rives du lac, mais en sens contraire, et qui s'avançait vers eux. Les rayons du soleil, frappant sur son casque et sur son armure, faisaient voir qu'il était armé de pied en cap, et nos voyageurs avaient intérêt à ne pas le laisser passer sans le questionner (1).

— Il faut que nous sachions qui est cet homme, et où il va, dit le jeune seigneur; et, pressant le pas de son cheval, il marcha aussi vite que le permettait le chemin qu'il suivait. Ses deux domestiques en firent autant; et

(1) Sujet de la vignette du titre de ce volume.

ils s'avancèrent ainsi jusqu'à l'endroit où le sentier régnant le long du lac était coupé par celui qu'ils devaient prendre ensuite, empêchant par là que l'étranger pût les éviter en prenant cette dernière route.

L'inconnu avait doublé le pas quand il avait aperçu les trois cavaliers. Mais quand, après les avoir vus s'avancer rapidement, il les vit faire halte et former un front qui occupait tout le sentier, il retint son cheval d'un air qui annonçait non pas de la crainte, mais de la circonspection, ce qui donna aux deux partis le temps de s'examiner. Son cheval paraissait très-propre au service militaire, et le poids qu'il portait ne semblait pas le fatiguer; le cavalier lui-même se tenait en selle de manière à prouver que ce siège lui était familier; il avait sur la tête un casque étincelant, surmonté d'un panache de plumes, et il était couvert d'une cuirasse assez épaisse par devant pour être à l'épreuve de la balle, et moins solide par derrière. Il portait cette arme défensive au-dessus d'une jaquette de buffle, avec des gantelets qui lui montaient jusqu'au coude, et qui, comme le reste de son armure, étaient d'acier brillant et poli. Au-devant de sa selle étaient suspendus des pistolets d'un taille peu ordinaire, ayant près de deux pieds de longueur, et dont le calibre était calculé pour des balles de vingt à la livre. Un ceinturon de buffle avec une large boucle d'argent soutenait à son côté gauche une large épée garnie d'une forte garde, et dont la lame à deux tranchans était propre à frapper d'estoc et de taille (1); à sa droite pendait une dague d'environ

(1) *Broadsword*. C'est à peu près la claymore des Highlands. Éd.

dix-huit pouces. Un baudrier passant sur une épaule fixait un mousquet sur son dos, et était croisé par une bandoulière à laquelle était suspendue une giberne contenant ses munitions. Enfin ses cuisses étaient couvertes de lames d'acier nommées cuissarts, qui joignaient le haut de ses grosses bottes, ce qui complétait à cette époque l'équipage d'un guerrier bien armé.

L'air du cavalier lui-même était parfaitement assorti à tout cet attirail militaire. Il était de grande taille, et d'une force suffisante pour porter avec aisance le poids de toutes ses armes défensives et offensives ; il paraissait avoir quarante et quelques années, tout son extérieur annonçait un vétéran qui avait fait plus d'une campagne, et en avait rapporté pour gage plus d'une cicatrice. A la distance d'environ soixante pas il s'arrêta, se leva sur ses étriers comme pour reconnaître quels étaient ceux qui semblaient vouloir lui disputer le passage, et plaça son mousquet sous son bras droit pour être prêt à s'en servir si l'occasion l'exigeait. Sauf le nombre, il avait tous les avantages sur ceux qui venaient à lui.

Le chef de cette petite troupe était à la vérité bien monté. Il portait un justaucorps de buffle richement brodé, qui était alors le petit uniforme militaire; mais ses domestiques n'étaient vêtus que d'une espèce de gros feutre, qui n'aurait opposé qu'une bien faible résistance au tranchant d'une épée maniée par un homme vigoureux, et ils n'avaient d'autres armes que des épées et des pistolets, sans lesquels, dans ces temps de troubles, on se hasardait rarement à se mettre en route.

Quand ils se furent examinés environ une minute, celui de nos personnages que nous avons présenté le premier à nos lecteurs adressa à l'étranger la question

qui était alors dans toutes les bouches en pareille circonstance : — Pour qui êtes-vous?

— Dites-moi d'abord pour qui vous êtes, répondit le militaire : c'est au parti le plus fort à parler le premier.

— Nous sommes pour Dieu et pour le roi Charles. Maintenant que vous savez de quel parti nous sommes, dites-nous quel est le vôtre.

— Je combats pour Dieu et pour mon étendard.

— Et quel est votre étendard? celui du roi ou celui du parlement? Êtes-vous Cavalier ou Tête-Ronde? pour le roi, ou pour la convention?

— Par ma foi, monsieur, je ne voudrais pas vous faire un mensonge, car c'est une chose qui ne convient guère à un soldat ; mais, pour répondre à votre question avec vérité, il faudrait que je susse moi-même auquel des partis qui règnent en ce royaume je finirai par appartenir, et c'est sur quoi je n'ai pas encore pris une résolution définitive.

— J'aurais cru, dit le jeune homme, que, quand il s'agit de religion et de loyauté, il ne fallait pas longtemps à un gentilhomme ou à un homme d'honneur pour choisir un parti.

— Par ma foi, monsieur, si vous parlez ainsi pour élever des doutes sur ma naissance et sur mon honneur, je suis prêt à vous en donner des preuves en combattant moi seul contre vous trois : mais si ce n'est qu'une forme de raisonnement de logique, science que j'ai étudiée dans ma jeunesse au collège Mareschal à Aberdeen, je puis vous prouver *logicè* que ma détermination de différer pendant un certain temps à m'enrôler dans l'un ou l'autre de ces deux partis est fondée sur des principes qui conviennent non-seulement à un gentil-

homme et à un homme d'honneur, mais à un homme qui a du bon sens et de la prudence, qui a étudié les belles-lettres dans sa première jeunesse, et qui ensuite a fait la guerre sous les drapeaux du lion du Nord, de l'invincible Gustave, et d'autres illustres guerriers luthériens et calvinistes, papistes et arminiens.

Après avoir dit deux mots à l'un des deux hommes de sa suite : — Je serais charmé, monsieur, lui dit le jeune homme, d'avoir avec vous une plus longue conversation sur un sujet si intéressant, et je me féliciterais si je pouvais vous déterminer à embrasser la cause que j'ai moi-même épousée. Je vais ce soir chez un ami qui ne demeure qu'à trois milles d'ici; si vous voulez m'y accompagner, vous trouverez un bon gîte pour cette nuit, et vous serez parfaitement libre de continuer votre route, si vous ne vous trouvez pas disposé à vous joindre à nous.

— Et de qui recevrai-je parole à cet égard? demanda le cavalier prudent. Un homme doit connaître quelle est sa garantie, sans quoi il peut tomber dans une embuscade.

— Je suis le comte de Menteith, répondit le jeune homme; et j'espère que ma parole d'honneur vous paraîtra une sûreté suffisante.

— Sans contredit, répliqua le cavalier. Ce nom ne m'est pas inconnu, et celui qui le porte ne peut manquer à sa promesse. En même temps il rejeta son mousquet en arrière, rendit le salut militaire au jeune comte, et continuant à parler en avançant vers lui : — Je me flatte aussi, ajouta-t-il, que l'assurance que je vous donne que je serai pour Votre Seigneurie un *buen camarado*, en paix ou en guerre, tant que je serai avec elle,

ne vous paraîtra pas à mépriser dans ces temps de troubles, où l'on dit avec raison que la tête d'un homme est plus en sûreté sous un casque d'airain que dans un palais de marbre.

— Je vous assure, monsieur, dit lord Menteith, qu'à en juger d'après les apparences je fais le plus grand cas de votre escorte; mais je me flatte que nous n'aurons pas besoin de donner des preuves de valeur, car je vous conduis à de bons quartiers, chez des amis.

— De bons quartiers, milord, sont toujours agréables, et l'on ne doit leur préférer qu'une bonne paye ou un bon butin, pour ne pas parler de l'honneur d'un soldat et des devoirs du service. Et pour vous dire la vérité, milord, votre offre obligeante vient d'autant plus à propos que je ne savais pas trop où je pourrais trouver un logement cette nuit, tant pour moi que pour mon pauvre compagnon, ajouta-t-il en caressant le cou de son cheval.

— Puis-je vous demander à présent, dit lord Menteith, à qui j'ai l'avantage de servir de quartier-maître?

— Cela est juste, milord, très-juste. Je me nomme Dalgetty, — Dugald Dalgetty, le ritmeister Dugald Dalgetty de Drumthwacket, à votre service et à vos ordres. C'est un nom que vous pouvez avoir trouvé plus d'une fois dans le journal Gallo-Belge, dans la *Gazette de Suède*, et dans le *Mercure de Leipsick.* Mon père, milord, ayant, je ne sais trop comment, réduit à rien un assez beau patrimoine, je n'eus pas de meilleur parti à prendre, à l'âge de dix-huit ans, que de porter dans les guerres d'Allemagne la science que j'avais acquise au collège Mareschal à Aberdeen, ma noblesse et le nom de Drumthwacket, avec deux bras vigoureux et deux

jambes non moins bonnes, pour tâcher d'y faire mon chemin comme soldat de fortune : et le fait est, milord, que mes bras et mes jambes m'ont été plus utiles que ma noblesse et ma science. Je m'y suis trouvé portant la pique comme soldat sous le vieux sir Ludovick Leslie, et j'y ai si bien appris les règles du service, milord, qu'il ne me serait pas facile de les oublier. Croiriez-vous qu'il me fit monter une fois la garde devant la porte du palais huit heures consécutives, depuis midi jusqu'à huit heures du soir, armé de pied en cap, couvert de fer des pieds à la tête, par la gelée la plus forte, quand la glace était dure comme de l'airain, et tout cela pour m'être arrêté un instant et avoir dit un mot à mon hôtesse, au lieu d'aller répondre à l'appel.

— Mais si vous avez été exposé au froid ce jour-là, vous avez sans doute vu aussi de chaudes journées?

— Sans contredit, milord. Ce n'est pas à moi qu'il convient d'en parler; mais celui qui a vu les journées de Leipsick et de Lutzen, peut se vanter d'avoir vu des batailles rangées; et celui qui a été témoin de la prise de Francfort, de celle de Spanheim, de Nuremberg et de tant d'autres places, doit se connaître un peu en sièges et en assauts.

— Mais votre mérite et votre expérience, monsieur, ont sûrement obtenu la promotion qui leur était due?

— Lentement, milord, diablement lentement; mais comme nos compatriotes, les pères de la guerre, qui avaient levé ces braves régimens écossais devenus la terreur de l'Allemagne, tombaient les jours de bataille comme les mouches à la fin de l'automne, nous autres, qui étions comme leurs enfans, nous recueillîmes leur héritage. Je fus six ans premier soldat de ma compa-

gnie, milord; trois ans speisade; enfin je fus nommé fahn-dragger, c'est-à-dire porte-enseigne, dans le régiment des chevaux noirs de la garde du roi, et je m'élevai ensuite aux grades de lieutenant et de ritmeister sous cet invincible monarque, le boulevard de la foi protestante, le lion du Nord, la terreur de l'Autriche, Gustave-le-Victorieux.

— Si je vous comprends bien, capitaine... car je crois que ce titre correspond à celui de ritmeister...

— Précisément, répondit Dalgetty : c'est exactement le même grade, ritmeister signifiant littéralement chef de file.

— Je voulais vous faire observer, reprit le comte, que, si je vous comprends bien, il me semble que vous avez quitté le service de ce prince?

— Après sa mort, milord, après sa mort, et lorsque aucun lien ne m'y retenait plus. Il y avait dans son service des choses qu'un homme d'honneur a peine à digérer : quand ce n'eût été que la paye, qui n'était pas très-libérale, car celle d'un ritmeister n'était que d'environ soixante dollars par mois. Et cependant jamais l'invincible Gustave n'en paya plus du tiers, qu'on nous distribuait tous les mois par forme de prêt, quoique, à bien considérer les choses, ce fût un emprunt que ce grand monarque faisait des deux tiers, qui restaient dus à ses soldats. J'ai vu quelques régimens de la Hollande et du Holstein se révolter sur le champ de bataille, et crier : *Gelt! Gelt!* ce qui marquait leur désir de recevoir leur paye avant de s'exposer aux coups comme nos braves Écossais, qui, comme vous le savez, milord, ont toujours préféré l'honneur à un gain sordide.

— Mais cet arriéré n'a-t-il pas été payé au soldat à une époque plus éloignée?

— Je puis dire, sur ma conscience, milord, que dans aucun temps, et de quelque manière qu'on pût s'y prendre, il fut impossible d'en recouvrer un seul kreutzer. Jamais je ne possédai vingt dollars pendant tout le temps que je servis sous l'invincible Gustave, si ce n'est après quelque victoire, lors du sac d'une ville, ou en faisant une sommation à quelque bourg ou à quelque village, occasions dans lesquelles un officier qui connaît les usages de la guerre manque rarement de faire quelque petit profit.

— Je commence à ne plus être étonné que vous ayez fini par quitter le service suédois; je le suis seulement que vous y soyez resté si long-temps.

— Ce qui m'y détermina, milord, ce fut que ce grand capitaine, cet illustre monarque, cet Achille des temps modernes, avait une manière de gagner des batailles, de prendre des villes, de battre le pays et de lever des contributions, qui donnait à son service des attraits irrésistibles pour tous les officiers entreprenans qui suivent la noble profession des armes. Tel que vous me voyez ici, j'ai commandé la ville de Dunklespiel, sur le Bas-Rhin, occupant le palais du landgrave, buvant ses meilleurs vins avec mes camarades, faisant des réquisitions, imposant des contributions, et ne manquant pas, en préparant ainsi le dîner de mon maître, de tremper mes doigts dans la sauce, comme doit le faire un bon cuisinier. Mais toute cette prospérité ne tarda pas à déchoir quand ce grand roi eut péri, frappé de trois balles, sur le champ de bataille de Lutzen; de sorte que, voyant que la fortune avait changé de côté, que

notre paye continuait à ne consister qu'en prêts ou emprunts, comme je viens de vous le dire, et qu'on ne trouvait plus ni réquisitions ni contributions, je rendis ma commission, et j'entrai au service de l'Autriche, sous Wallenstein, dans le régiment irlandais de Walter Butler.

— Et puis-je vous demander, dit lord Meinteith, qui semblait prendre intérêt au récit des aventures de ce soldat de fortune, si vous eûtes à vous applaudir de ce changement de maître?

— Pas trop, répondit le capitaine; je ne puis pas dire que l'empereur payât beaucoup mieux que le grand Gustave. Pour de bons coups, nous n'en manquions pas: j'étais souvent obligé de me battre la tête contre mes anciennes connaissances, les plumes suédoises, par quoi vous devez entendre des pieux à double pointe, garnis de fer à chaque bout, et plantés devant les piquiers pour empêcher la charge de la cavalerie; lesquelles plumes suédoises, quoiqu'elles produisent un effet agréable à l'œil, ressemblant aux petits arbrisseaux d'une forêt, tandis que les piques redoutables, rangées en bataille par derrière, en semblent les pins et les chênes, ne sont pourtant pas si douces à caresser que le plumage d'un oison. Quoi qu'il en soit, en dépit des coups à recevoir et de la paye à attendre, un officier peut se trouver passablement à son aise au service impérial, parce qu'on n'y regarde pas d'aussi près qu'en Suède pour mille petits détails minutieux; de sorte que, pourvu qu'il fasse son devoir sur le champ de bataille, du diable si Wallenstein, Pappenheim ou le vieux Tilly écoutent le bourgeois ou le paysan qui se plaignent d'avoir été tondus de trop près. Ainsi un cavalier expé-

rimenté qui sait comment il faut s'y prendre, comme dit le proverbe écossais, — pour lier la tête de la truie à la queue du marcassin, — peut se faire tenir compte par le pays de la solde qu'il ne reçoit pas de l'empereur.

— Ce qu'il ne manquait sans doute pas de faire, sans oublier les intérêts?

— Bien certainement, milord, répondit gravement Dalgetty. Il serait aussi honteux pour un officier de ne pas savoir se faire rendre justice, que de se voir demander raison des moindres bagatelles.

— Et je vous prie, monsieur, quel motif vous détermina à quitter un service si profitable?

— Je vais vous le dire. Le major de notre régiment était un officier irlandais nommé O'Quilligan. Un soir j'eus une querelle avec lui relativement au mérite et à la prééminence de nos nations respectives; le lendemain il lui plut de me donner l'ordre la pointe de sa canne en l'air, au lieu de la tenir baissée, comme c'est l'usage de tout officier commandant qui sait vivre, quand il s'adresse à son égal en rang, quoiqu'il puisse être son inférieur en grade militaire. Il en résulta un duel dans lequel nous fûmes blessés tous deux. Waller Butler, notre *oberst*, ou colonel, en fut informé; il nous punit, mais il ne nous infligea pas le même châtiment; et il me réserva la peine la plus sévère, parce que le major était son concitoyen. Je ne pus digérer une telle partialité, je donnai ma démission, et j'entrai au service de l'Espagne.

— J'espère que vous n'eûtes qu'à vous applaudir de ce changement, dit lord Menteith.

— De bonne foi, je n'eus guère à m'en plaindre. La paye était assez régulière, les fonds en étant faits par de

riches Flamands et Wallons des Pays-Bas. Nos quartiers d'hiver étaient excellens : le pain de froment de la Flandre valait beaucoup mieux que le pain de seigle de Suède, et le vin du Rhin coulait avec plus d'abondance dans notre camp que la bière de Rostock dans celui de Gustave. Du reste nous n'avions pas de service à faire, et nous pouvions même nous dispenser du peu qu'on exigeait de nous. C'était une excellente retraite pour un cavalier un peu fatigué de la vie active des camps, qui avait acheté au prix de son sang autant d'honneur qu'il en pouvait désirer, et qui voulait vivre à l'aise et faire bonne chère ?

— Et puis-je vous demander, capitaine, pourquoi, vous trouvant, comme je le suppose, dans une pareille situation, vous quittâtes aussi le service de l'Espagne ?

— Il faut faire attention, milord, que l'Espagnol est toujours bouffi d'importance, gonflé de son prétendu mérite, et qu'il n'accorde pas une attention convenable aux officiers étrangers qui veulent bien servir sous ses drapeaux. Vous conviendrez qu'il est bien dur pour un honorable *soldado* d'être toujours mis de côté, et de se voir marcher sur le corps par tous les fiers *señors* du régiment, qui, s'il s'était agi de monter à l'assaut ou de descendre dans une tranchée, auraient bien volontiers cédé leur place à un cavalier écossais. D'ailleurs, milord, je n'étais pas sans quelques scrupules de conscience du côté de la religion.

— Je n'aurais pas cru, capitaine, qu'un vieux soldat qui avait si souvent changé de service pût être si scrupuleux à cet égard.

— Ce n'est pas que je le sois, milord, s'écria le capitaine ; je pense que c'est à l'aumônier du régiment à

s'occuper de ces sortes d'affaires ; c'est son devoir d'y songer pour moi comme pour tout brave cavalier, et il ne fait en cela, à mon avis, que gagner sa paye et ses honoraires. Mais ceci était un cas particulier, ce que je puis appeler, milord, *casus improvisus*, et je n'avais pas un chapelain de ma religion dont je pusse prendre les avis. On voulait bien fermer les yeux sur ce que j'étais protestant, parce que j'étais toujours prêt à agir, et que j'avais plus d'expérience que tous les *Dons* du régiment mis ensemble; mais quand j'étais en garnison on prétendait me faire aller à la messe avec mes camarades : or, milord, comme franc Écossais, comme élevé au collège Mareschal à Aberdeen, j'étais tenu de regarder la messe comme un acte d'hérésie, de papisme, d'idolâtrie, que je ne devais pas sanctionner par ma présence. Il est vrai que je consultai sur cette question un de mes dignes concitoyens, un père *Fatsides* du couvent écossais de Wurtzbourg.

— Et vous obtîntes sans doute de ce révérend religieux une décision qui fixa vos doutes?

— Sa décision fut aussi claire qu'elle pouvait l'être, si l'on considère que nous avions bu six flacons de vin du Rhin et une bouteille de kirschwaser. Le père Fatsides me signifia que, s'agissant d'un hérétique comme moi, il importait peu, autant qu'il en pouvait juger, que j'allasse à la messe ou non, attendu que je n'en irais pas moins à tous les diables, vu mon impénitence finale et mon obstination dans une hérésie damnable. Cette réponse me découragea, et je m'adressai à un ministre hollandais de l'Église réformée, qui me dit qu'il pensait que je pouvais légalement aller à la messe, puisque le prophète avait permis à Naaman, homme

d'honneur et officier distingué au service du roi de Syrie, de suivre son maître dans le temple de Rimmon, faux dieu ou idole, et d'incliner la tète tandis que le roi s'appuyait sur son bras. Mais cette décision ne me satisfit pas encore, parce que je trouvais une grande différence entre un roi de Syrie qui avait été sacré, et un colonel espagnol que j'aurais fait voler en l'air comme une plume en soufflant sur lui, et aussi parce que ce qu'on exigeait de moi ne m'était prescrit par aucune des règles du service militaire. D'ailleurs aucune considération secondaire ne pouvait m'arrêter, et la paye que je recevais n'était pas assez forte pour apaiser les murmures de ma conscience.

— Et que devîntes-vous alors?

—J'essayai du service de Prusse et de celui de Russie; mais ni l'un ni l'autre ne m'ayant convenu, j'y restai très-peu de temps, et j'entrai à celui de leurs hautes puissances les états de Hollande.

— Et ce dernier service vous convint-il mieux?

— Oh! milord, s'écria le capitaine avec enthousiasme, on ne voit là ni prêts, ni emprunts, ni arriéré; tout est payé comptant, et balancé comme le compte d'un banquier; les quartiers d'hiver y sont bons, les vivres d'excellente qualité: mais, milord, c'est un peuple pointilleux, scrupuleux, et qui ne passe pas la moindre peccadille; de manière que si l'on fait quelque plainte contre un soldat, si un paysan a la tête cassée, si les pots d'un cabaretier sont brisés, si une coquine parle assez haut pour qu'on l'entende, on vous conduit un homme d'honneur non pas devant une cour martiale, seul tribunal compétent pour prononcer sur sa conduite, mais devant un misérable bourguemestre,

un vil marchand qui le menacera de la prison et de la corde, comme si c'était un de ses peu énergiques concitoyens. Ainsi, ne pouvant me résoudre à vivre plus longtemps parmi ces ingrats plébéiens qui, quoique incapables de se défendre eux-mêmes, ne veulent accorder au noble officier étranger qui entre à leur service rien au-delà de sa paye, ce qui, pour un homme d'honneur, ne peut entrer en comparaison avec une licence libérale honorablement soutenue, je fis mes adieux aux *Mynheers.* Ayant appris alors, à ma grande satisfaction, qu'il y aurait probablement quelque chose à faire cet été dans ce pays, dans ma chère patrie, j'y suis venu, comme on dit, comme un mendiant à une noce, afin de faire profiter mes concitoyens de l'expérience que j'ai acquise dans les pays étrangers. Tel est, milord, l'abrégé de mon histoire; car, vous parler de mes faits d'armes sur le champ de bataille, dans les assauts et lors des prises de villes et de citadelles, cela nous mènerait trop loin, et ce récit, d'ailleurs, serait mieux placé dans une autre bouche que la mienne.

CHAPITRE III.

« C'est à l'homme d'état à se creuser la tête
» Pour pouvoir distinguer l'injuste de l'honnête.
» Je ne sais discuter que le sabre à la main,
» Et ne veux m'en servir que pour gagner mon pain.
» Pourquoi tant raisonner? Je suis, comme les Suisses,
» Pour quiconque voudra mieux payer mes services. »

Donne.

Le chemin devint alors si étroit et si tortueux que l'impossibilité d'y marcher deux de front interrompit la conversation de nos voyageurs. Lord Menteith, ayant arrêté son cheval, parla un moment à ses domestiques, tandis que le capitaine, formant alors l'avant-garde, continuait à s'avancer. Après avoir suivi pendant un quart de mille un sentier raboteux et escarpé, ils se trouvèrent dans une belle vallée traversée par un ruisseau qu'on voyait descendre d'une montagne peu éloignée, et s'étant réunis sur ses rives, ils purent reprendre leur entretien.

— J'aurais cru, dit lord Menteith à Dalgetty, qu'un officier comme vous, qui a si long-temps et si honorablement servi le vaillant roi de Suède, et qui a conçu un si juste mépris pour ces vils trafiquans de Hollande, n'aurait point hésité à donner la préférence à la cause du roi Charles sur celle de ces misérables Têtes-Rondes, de ces fanatiques révoltés contre son autorité légitime.

— Vous avez raison, milord, répondit le capitaine, et *cæteris paribus*, je serais assez porté à voir les choses sous le même point de vue. Mais, milord, il y a un proverbe écossais qui dit que — de belles paroles ne mettent pas de beurre sous les navets. — J'en ai appris assez, depuis que je suis arrivé dans ce pays, pour m'être convaincu que, dans ce moment de divisions intestines, un homme d'honneur peut embrasser le parti qui lui convient le mieux sans avoir de reproches à se faire. Votre mot d'ordre est loyauté, milord; liberté est celui des autres. Vive le roi! crie le Cavalier; vive le parlement! crie la Tête-Tonde; Montrose pour toujours! crie Donald (1) en agitant sa toque; Argyle et Leven! crie un Saunders (2) du sud se pavanant avec son chapeau à plumes; soutenez les prélats! dit un prêtre avec sa robe et son rochet; combattez pour l'Église! dit un ministre à rabat de Genève: tout cela est fort bon, excellent: quelle est la meilleure des deux causes? Je n'en sais rien; mais ce dont je suis bien certain, c'est que j'ai versé mon sang bien des fois pour des causes dix fois pires que la plus mauvaise des deux.

(1) Un Écossais des montagnes. — Éd.

(2) Nom général des Lowlanders. — Éd.

—Mais, puisque les prétentions des deux partis vous paraissent si égales, capitaine Dalgetty, vous plairait-il de m'informer des motifs qui pourront influer sur votre détermination ?

— Deux considérations toutes simples, milord. D'abord, de quel côté pourrai-je obtenir le grade le plus honorable ; ensuite, ce qui en est un corollaire évident, quel parti récompensera mes services le plus libéralement ? Et pour vous parler franchement, milord, mon opinion sur ces deux points penche en ce moment du côté du parlement.

— Pourriez-vous me faire connaître sur quoi est fondée votre opinion ? Peut-être pourrai-je la combattre par d'autres raisons non moins puissantes.

— Vous verrez que je ne suis pas sourd à de bonnes raisons, milord, quand elles s'adressent à mon honneur et à mon intérêt. Voici donc, milord, une espèce d'armée des Highlands, assemblée ou prête à s'assembler dans ce pays sauvage. Vous savez quel est le caractère des Highlanders : je ne leur refuse ni la force du corps ni le courage de l'ame ; je conviens qu'ils se battent assez bien à leur manière, qui est aussi différente des usages et de la discipline de la guerre que l'était jadis celle des Scythes, et que l'est encore aujourd'hui celle des sauvages du nord de l'Amérique. Ils n'ont pas même un fifre, pas un tambour pour battre le réveil, l'alarme, la générale, la charge ou la retraite ; et les airs barbares de leurs maudites cornemuses, qu'ils prétendent comprendre, sont inintelligibles pour les oreilles d'un cavalier habitué à faire la guerre parmi des nations civilisées. Ainsi donc, si j'entreprenais de discipliner cette armée de soldats sans culottes, il me serait

impossible de m'en faire entendre; et, quand ils m'entendraient, comment pourrais-je me faire obéir par une bande de demi-sauvages, habitués par instinct au respect et à la soumission pour leurs propres Lairds, ou Chefs, mais qui n'accorderaient ni l'un ni l'autre à l'officier commissionné (1) qui les commanderait? Si je leur apprenais à se ranger en bataille en extrayant la racine carrée, c'est-à-dire en formant votre bataillon carré d'un nombre d'hommes égal de front et de profondeur, correspondant à la racine carrée du nombre total de vos soldats, qu'obtiendrais-je d'eux pour leur communiquer ce précieux secret de tactique militaire? Peut-être un coup de poignard dans mon sein, pour avoir placé au front ou à l'arrière-garde quelque Mac-Alister More, quelque Mac-Shemei, ou Mac-Caperfae à qui il plairait d'être au premier rang. — « Jetez des perles aux pourceaux, dit l'Écriture, ils se retourneront contre vous, et vous déchireront. » —

— Je crois, Anderson, dit lord Menteith à un de ses domestiques qui le suivait de très-près, que vous pouvez mieux que personne assurer le capitaine que nous aurons besoin d'officiers expérimentés pour des troupes qui seront plus disposées à profiter de leurs instructions qu'il ne paraît le croire.

— Avec la permission de Votre Honneur, dit Anderson en ôtant avec respect son chapeau, je ferai observer que, lorsque nous aurons été rejoints par l'infanterie irlandaise que nous attendons, et qui doit déjà être débarquée depuis plusieurs jours, il nous faudra d'habiles officiers pour discipliner nos recrues.

(1) Commission, brevet. — Éd.

— Et j'aimerais assez, dit Dalgetty, j'aimerais infiniment à être employé à ce service. Les Irlandais sont de braves gens, très-braves, dis-je. Je ne demande pas de meilleurs soldats dans une armée. Lors de la prise de Francfort-sur-l'Oder, je me souviens d'avoir vu une brigade irlandaise charger à l'épée et à la pique jusqu'à ce qu'elle eût fait lâcher pied aux brigades suédoises bleues et jaunes, dont on faisait autant de cas que d'aucune de celles qui avaient combattu sous l'immortel Gustave. Et, quoique le brave Hepburn, le vaillant Lumsdale, l'intrépide Montrose, avec d'autres cavaliers et moi, nous nous fussions fait jour ailleurs à la pointe de la pique, si nous avions trouvé la même résistance, nous nous en serions retournés avec beaucoup de perte et peu de profit. Tous ces braves Irlandais furent passés au fil de l'épée, comme c'est l'usage en pareil cas; mais ils ne s'en sont pas moins couverts d'une gloire immortelle. Aussi j'ai toujours aimé et honoré les soldats de cette nation, après ceux de la mienne, bien entendu.

— Je crois, dit Menteith, que je puis vous promettre un grade dans un des corps irlandais, si vous êtes disposé à embrasser la cause royale.

— Fort bien; mais il reste ma seconde et ma plus grande difficulté: car, quoique je regarde comme une bassesse indigne d'un soldat de n'avoir en vue et à la bouche que de l'argent et toujours de l'argent, comme ces vils coquins les lansquenets d'Allemagne dont je vous ai déjà parlé; quoique je sois prêt à soutenir, l'épée à la main, que l'honneur doit passer avec la paye, cependant, *è contrario*, la paye d'un soldat étant l'équivalent des services qu'il s'engage à rendre, un homme

sage et prudent doit réfléchir sur la récompense qu'il a droit d'attendre pour ses services, et savoir sur quels fonds il en sera payé. Or, d'après tout ce que j'ai vu et entendu, il me paraît que le parlement tient les cordons de la bourse. Nous pouvons maintenir les montagnards en belle humeur en leur permettant de voler les bestiaux suivant leur coutume; et quant aux Irlandais, vous et vos nobles associés, milord, vous pouvez, suivant l'usage de pareilles guerres, les payer aussi peu que vous le voudrez, quand vous le voudrez; mais ce n'est pas ainsi qu'on peut traiter avec un cavalier comme moi, qui doit entretenir ses chevaux, ses domestiques, ses armes, son équipage, et qui ne peut ni ne veut, dans aucun cas, faire la guerre à ses dépens.

Anderson, le domestique qui avait déjà parlé, s'approchant alors et s'adressant à son maître, lui dit d'un air de respect : — Je crois, milord, qu'avec la permission de Votre Seigneurie je puis répondre à la seconde objection du capitaine. Il désire savoir quels sont nos moyens pour solder nos troupes? Il me semble que nous n'avons pas moins de ressources que l'armée du Covenant : elle taxe le pays à son gré; elle pille les biens des amis du roi. Mais, si nous étions une fois dans les basses terres, à la tête de nos montagnards et de nos Irlandais, et le sabre à la main, nous trouverions plus d'un traître dont les richesses mal acquises rempliraient nos coffres et satisferaient nos soldats. D'ailleurs, les confiscations pleuvront comme la grêle; et, en faisant des donations sur les biens de ses ennemis aux braves officiers qui auront joint ses étendards, le roi récompensera ceux-ci et punira en même temps les autres. En un mot, celui qui embrassera le parti des

Têtes-Rondes pourra toucher peut-être une misérable paye; mais celui qui servira sous nos drapeaux courra la chance de devenir chevalier, lord, comte, si la fortune le favorise.

— Avez-vous jamais servi, camarade? lui demanda le capitaine.

— Un peu, monsieur, dans nos troubles intérieurs.

— Mais jamais en Allemagne, jamais dans les Pays-Bas?

— Oh non, monsieur! répondit Anderson.

— Je vous proteste, milord, dit Dalgetty à lord Menteith, que votre domestique a des idées justes, raisonnables et naturelles sur le service militaire. Peut-être s'y trouve-t-il un peu de légèreté; il me rappelle l'homme qui veut vendre la peau de l'ours avant de se mettre en chasse. Au surplus, je réfléchirai sur cette affaire.

— Faites-le, capitaine, dit lord Menteith; vous aurez toute la nuit pour y réfléchir, car nous voilà près de la demeure de mon ami, où je me flatte que vous serez reçu suivant toutes les lois de l'hospitalité.

— Et c'est ce dont je ne serai nullement fâché, répondit le capitaine; car depuis la pointe du jour je n'ai pris d'autre nourriture qu'un morceau de pain d'avoine que j'ai partagé avec mon cheval, de sorte que j'ai été obligé de resserrer mon ceinturon, par exténuation, de crainte qu'il ne tombât par suite du poids qu'il supporte, et de la faim qui m'a creusé les entrailles.

CHAPITRE IV.

« Un jour, n'importe quand, quelques bons compagnons
» Prirent leur rendez vous dans un de nos vallons;
» Jamais on n'avait vu, descendant des montagnes,
» De plus fiers maraudeurs inonder nos campagnes;
» Ils étaient tous couverts du tartan montagnard,
» Ils avaient la claymore avec un long poignard;
» Le jupon court, la targe et la toque écossaise. »

MESTON.

Nos voyageurs étaient alors au pied d'une montagne couverte d'une forêt d'antiques pins d'Écosse, dont les cimes étendant leurs rameaux stériles du côté du couchant, étaient encore frappées des derniers rayons du soleil. Au centre de ce bois s'élevaient les tours, ou plutôt les cheminées, de la maison ou château, comme on l'appelait, qui était le terme du voyage.

Suivant l'usage du temps, quelques bâtimens étroits, se croisant et se coupant les uns les autres, formaient le principal corps de logis. On y avait ajouté, dans les

angles, de petites tours qui ressemblaient beaucoup à des poivrières (1), et qui avaient valu à Darlinvarach le titre honorable de château. Il y avait encore les bâtimens destinés aux offices, et le tout était entouré d'un mur de terre très-peu élevé.

A mesure qu'ils approchaient, nos voyageurs reconnaissaient divers travaux qu'on avait faits récemment pour ajouter à la force de la place, précaution probablement prise à cause du peu de sécurité qui régnait dans ces temps de troubles. On avait percé dans le mur de clôture et dans différentes parties des bâtimens des meurtrières pour le service de la mousqueterie. Toutes les fenêtres étaient garnies de gros barreaux de fer croisés comme les grilles d'une prison. La porte de la cour était fermée ; et ce ne fut qu'après qu'on eût fait décliner le nom des hôtes qui arrivaient qu'un des deux battans fut ouvert avec précaution par deux robustes Highlanders armés de toutes pièces, qui, comme Bitias et Pandarus dans l'Énéide, semblaient prêts à défendre l'entrée contre tout ennemi qui tenterait d'y pénétrer.

En entrant dans la cour, ils y remarquèrent encore d'autres préparatifs de défense ; des échafauds avaient été établis le long des murailles pour faciliter l'usage des armes à feu ; et un de ces petits canons nommés fauconneaux avait été placé sur la plate-forme de chacune des tourelles.

(1) Cette comparaison, que nous avons déjà vue employée dans *Waverley*, mérite une explication ; car les poivrières ne sont pas dans tous les pays, comme en Angleterre, de petites bouteilles de forme ronde et oblongue, avec un couvercle en argent percé de petits trous par où le poivre s'échappe grain à grain. — Éd.

Des domestiques, portant le costume, les uns des Highlands, les autres des Lowlands, sortirent à l'instant de la maison, et s'avancèrent vers les étrangers, soit pour prendre leurs chevaux et les mener à l'écurie, soit pour conduire les nouveaux venus en présence de leur maître. Mais le capitaine Dalgetty refusa de confier à qui que ce fût le soin de son cheval.

—C'est ma coutume, mes amis, de prendre soin moi-même de Gustave (car c'est le nom que je lui ai donné d'après mon invincible maître). Nous sommes de vieux amis, des compagnons de voyage; et, comme j'ai besoin du service de ses jambes, il est juste que je lui prête celui de mes bras quand il lui est nécessaire.— Et sans autre apologie il prit avec son coursier le chemin de l'écurie.

Ni lord Menteith ni ses deux hommes de sa suite n'eurent les mêmes égards pour leurs montures, et, les abandonnant aux domestiques, ils entrèrent dans la maison. Sous la voûte d'un grand vestibule obscur était un énorme tonneau de two-penny-ale (1), devant lequel étaient placés deux ou trois quaighs ou gobelets de bois, au service, à ce qu'il paraissait, de quiconque voudrait en faire usage. Lord Menteith en prit un, tourna le robinet, emplit sa tasse, la vida sans cérémonie, et la passa ensuite à Anderson, qui suivit l'exemple de son maître, mais qui commença d'abord par rincer sa coupe avec quelques gouttes de bière qu'il jeta ensuite.

— Que diable a-t-elle donc (2)? s'écria Donald, vieux

(1) *Two-penny-ale*, petite bière. — Éd.

(2) *Elle* pour *il*, locution familière des Highlanders, que nous avons plus d'une fois remarquée dans *Rob-Roy*. — Éd.

montagnard qui était depuis bien long-temps au service de la famille; est-ce qu'elle ne peut pas boire après son maître sans rincer sa tasse et sans perdre ainsi notre bière? Qu'elle s'en aille au diable!

—J'ai été élevé en France, répondit Anderson, et dans ce pays personne ne boit dans la même coupe après un autre, si ce n'est après une jeune dame.

—Au diable cette délicatesse! répliqua Donald : si la bière est bonne, qu'importe que la barbe d'un autre ait trempé dans le quaigh avant la vôtre.

Le compagnon d'Anderson but sans observer le cérémonial qui avait donné lieu à la boutade de Donald, et tous deux suivirent leur maître dans une grande salle voûtée qui servait en même temps de salle à manger et de salon de compagnie dans une maison des Highlands. Cette pièce était éclairée par un grand feu de bois qui brûlait dans une énorme cheminée au bout de l'appartement, et utile même au cœur de l'été, attendu l'humidité qui y régnait. Vingt ou trente boucliers, autant de claymores, des couteaux de chasse, des fusils, des piques, des haches de Lochaber, des arcs, des casques, des cottes d'armes et des armures de toute espèce garnissaient les murailles auxquelles elles étaient suspendues confusément, et auraient fourni de l'amusement pour un mois aux membres d'une société moderne d'antiquaires. Mais à l'époque dont nous parlons les yeux étaient trop familiarisés avec ces objets pour qu'on y fît beaucoup d'attention.

Sur une grande table de bois de chêne, grossièrement façonnée, le vieux Donald, après avoir placé, du côté de la cheminée, du lait, du beurre, du fromage de lait de chèvre, un pot de bière et un flacon d'usquebaugh,

invita lord Menteith à se rafraîchir en attendant le dîner. Un autre domestique faisait les mêmes préparatifs à l'autre bout de la table pour les deux serviteurs du jeune comte; car à cette époque les domestiques mangeaient à la table de leurs maîtres, quel que pût être le rang de ceux-ci, et la distinction entre eux paraissait suffisamment marquée par le côté de la table qu'ils occupaient. Pendant ce temps lord Menteith s'était approché du feu, et s'était placé sous le manteau de la cheminée, tandis que ses deux domestiques étaient à une distance respectueuse.

—Anderson, dit le comte, que pensez-vous de notre compagnon de voyage?

—Je crois que c'est un homme qui ne manque ni d'expérience ni de bravoure. Je voudrais que nous eussions une vingtaine d'officiers semblables pour les mettre à la tête de nos Hibernois (1).

—Je ne pense pas tout-à-fait comme vous, Anderson; je regarde ce drôle comme une de ces sangsues qui, s'étant gorgées de sang en pays étranger, viennent maintenant pour s'engraisser de celui de leurs concitoyens. Ces soldats mercenaires sont une honte pour la profession des armes. C'est grace à eux que le nom écossais est déshonoré dans toute l'Europe, qu'on nous considère comme des gens qui n'ont ni honneur ni principes, qui ne songent qu'à la paye qu'ils reçoivent, qui sont toujours prêts à changer de parti suivant que leur intérêt l'exige, et dont la soif pour le pillage est insatiable. C'est à cet esprit que nous devons en partie

(1) Pour *Teagues*, sobriquet donné aux Irlandais. On appelle aussi l'Irlande Teagueland. — Éd.

ces dissensions intestines qui nous font tourner nos armes contre notre propre sein. Je ne sais si, en écoutant l'histoire de ce gladiateur dont le bras est à vendre, je n'avais pas autant de peine à réprimer le mépris qu'il m'inspirait qu'à ne pas rire de son impudence.

—Vous m'excuserez, milord, répondit Anderson, si, dans les circonstances présentes, je vous recommande de cacher au moins une partie de cette généreuse indignation. Nous ne pouvons malheureusement venir à bout de notre glorieuse entreprise sans prendre des coopérateurs qui agissent d'après des motifs moins relevés que les nôtres. Nous avons besoin du secours de gens semblables à notre ami le *soldado;* et, pour parler le jargon biblique du parlement anglais, les fils de Zerniah sont trop nombreux pour nous.

— Je continuerai donc à dissimuler autant qu'il me sera possible, et cependant je voudrais du fond du cœur qu'il fût à tous les diables.

—N'oubliez pourtant pas, milord, que pour guérir la blessure faite par un scorpion il faut en écraser un autre sur la plaie..... Mais chut! on pourrait nous entendre.

On vit alors entrer dans la salle un Highlander armé de toutes pièces, que son air de fierté et la plume qui décorait sa toque annonçaient pour être d'un rang supérieur. Il s'avança lentement vers la table.

— Comment vous portez-vous, Allan? lui demanda lord Menteith.

Allan ne lui fit aucune réponse.

— Il ne faut pas lui parler à présent, dit le vieux Donald à demi-voix.

Le Highlander s'approcha du feu, se laissa tomber

sur un banc, fixa les yeux sur le foyer, et parut enseveli dans de profondes réflexions. Ses yeux noirs, ses traits sauvages, son air d'enthousiasme, annonçaient un homme qui, profondément occupé de l'objet de ses méditations, n'accordait que peu d'attention aux objets extérieurs. Son air austère et sombre, qui était peut-être le résultat d'une vie solitaire et ascétique, aurait pu, dans un habitant des Lowlands, être attribué au fanatisme religieux; mais les montagnards écossais à cette époque étaient rarement attaqués de cette maladie de l'ame, si commune alors dans toute la Grande-Bretagne. Ils avaient pourtant des superstitions qui leur étaient particulières, et qui, couvrant souvent leur esprit d'un épais brouillard, produisaient sur eux le même effet que le puritanisme sur leurs voisins.

— Il ne faut pas, répéta Donald à lord Menteith à voix basse, que Votre Honneur parle en ce moment à Allan; le nuage est sur son esprit.

Le comte lui fit un signe de tête annonçant qu'il le comprenait, et ne fit plus attention au montagnard.

Tout à coup celui-ci se leva; et se tournant vers Donald : — N'ai-je pas dit qu'il viendrait quatre personnes? Pourquoi n'en vois-je que trois?

— Vous l'avez dit Allan, répondit le vieux domestique, et vous ne vous êtes pas trompé. Le quatrième est arrivé; il est à l'écurie, couvert de fer des pieds à la tête comme une écrevisse de son écaille. Lui préparerai-je une chaise près de lord Menteith, ou à l'autre bout de la table avec ces braves gens?

Le comte répondit lui-même à cette demande en lui faisant signe de le placer près de lui.

— Et la voici justement qui vient, ajouta Donald en

voyant Dalgetty entrer dans la chambre. J'espère, messieurs, que vous prendrez un morceau de pain et de fromage pour vous mettre en appétit, comme nous le disons dans nos vallons, en attendant que le dîner soit prêt, et que le Tiernach (1) revienne de la montagne avec ses amis du midi. Alors vous pourrez juger si Dougald-Cook (2) sait apprêter un plat de venaison.

Cependant le capitaine, étant entré dans la salle, s'approcha de lord Menteith, et s'appuya sur le dos de la chaise qui lui avait été préparée près de celle destinée au comte. Anderson et son compagnon, à l'autre bout de la table, attendaient avec respect qu'on leur permît de s'asseoir, et trois ou quatre Highlanders, sous les ordres du vieux Donald, étaient debout, prêts à servir les étrangers.

Au milieu de ces préparatifs, Allan se leva une seconde fois, et prenant une lampe qu'on avait placée sur la table, l'approcha du visage de Dalgetty, et considéra tous ses traits avec la plus grande attention.

— Sur mon honneur, dit Dalgetty en secouant la tête d'un air mécontent quand Allan eut fini son examen, je réponds que ce gaillard et moi nous nous reconnaîtrons si jamais nous nous revoyons une seconde fois.

Cependant Allan s'avança vers l'autre bout de la table, et ayant, à l'aide de sa lampe, soumis au même examen Anderson et son compagnon, resta un moment comme enseveli dans ses réflexions; puis, se frappant le front, il prit Anderson par le bras avant que celui-ci pût lui opposer aucune résistance, le conduisit vers le haut

(1) Titre donné aux chefs de clan chez les montagnards écossais. — Éd.

(2) Dougald-le-cuisinier. — Éd.

bout de la table, ou plutôt l'y traîna, et lui fit signe de s'asseoir sur la chaise préparée pour Dalgetty; saisissant alors celui-ci par le bras sans plus de cérémonie, il le poussa brusquement vers l'extrémité inférieure.

Le capitaine, irrité de cette conduite, avait voulu résister; mais quoiqu'il fût lui-même vigoureux, sa force n'était pas comparable à celle du géant montagnard, qui le lança en quelque sorte avec tant de violence qu'il tomba sur le carreau, et fit retentir toute la salle du bruit de son armure. Dès qu'il se fut relevé, son premier mouvement fut de tirer son épée et de courir contre Allan, qui, les bras croisés sur sa poitrine, semblait attendre son attaque avec une indifférence dédaigneuse. Les Highlanders qui étaient présens saisirent parmi les armes suspendues le long de la muraille la première qui leur tomba sous la main, et lord Menteith se précipita au-devant du capitaine pour l'arrêter.

— Il est fou, lui dit-il à demi-voix, complètement fou, et vous ne le seriez pas moins si vous vous querelliez avec lui.

—Si vous m'assurez, lui répondit Dalgetty, qu'il n'est pas *mentis compos,* ce que son air et sa conduite semblent prouver, l'affaire en finira là; car un fou ne peut ni faire une insulte ni en donner satisfaction. Mais, sur mon ame, il est heureux pour lui que je n'aie pas eu deux bouteilles de vin du Rhin dans la tête et mes pistolets à ma ceinture. C'est pourtant dommage qu'il ait l'esprit dérangé, car il semble avoir une grande force de corps; il serait en état de manier la pique, le *mor genstern* (1) et toute autre arme que ce puisse être.

(1) C'était une sorte de massue dont on se servait au commen-

La paix étant ainsi rétablie, on se mit à table, et le capitaine reprit la place qui lui avait d'abord été destinée. Allan, retiré sur le banc près du feu, semblait absorbé dans de profondes réflexions, et il ne songea plus à rien changer à cet arrangement. Lord Menteith, voulant écarter le souvenir de ce qui venait de se passer, se hâta de chercher quelque sujet de conversation; et s'adressant au vieux montagnard, — Ainsi donc, Donald, lui dit-il, le laird est dans les montagnes avec quelques amis?

— Oui, Votre Honneur, oui, il est dans les montagnes avec deux cavaliers saxons, c'est-à-dire avec sir Miles Musgrave et Christophe Hall, qui viennent tous deux du Cumraik, comme je crois qu'on appelle ce pays (1).

— Hall et Musgrave! dit Menteith en jetant un coup d'œil à Anderson; précisément les hommes que nous désirions voir.

— Quant à moi, reprit Donald, je voudrais ne les avoir jamais vus; car ils ne viennent ici que pour la ruine de la maison.

cement du seizième siècle pour la défense des brèches et des murailles. Quand les Allemands insultèrent des soldats écossais, alors assiégés dans Stralsund, en disant qu'ils avaient appris qu'il leur arrivait du Danemarck un vaisseau chargé de pipes, — un de nos soldats, dit le colonel Robert Monro, leur montra de dessus les murailles un morgenstern fait d'un gros bâton cerclé en fer, comme le manche d'une hallebarde, et armé par le bout d'une grosse boule garnie de pointes de fer, en leur disant : — Voici une des pipes avec lesquelles nous vous fendrons le crâne quand vous monterez à l'assaut.

(1) Les Écossais appelaient *Cumraik* le comté de Cumberland. Éd.

— Que dites-vous donc, Donald? Vous n'avez pas coutume d'être si chiche de votre bœuf et de votre bière. Tout Anglais qu'ils sont, ils ne vous mangeront pas tous les bestiaux qui paissent sur vos collines.

— Du diable si je m'inquiète de ce qu'ils mangeront! ils avaleraient tout ce que nous possédons, que nous ne mourrions pas de faim : nous avons ici de braves Highlanders qui ne nous laisseront manquer de rien tant qu'il se trouvera une vache ou un mouton dans le comté de Perth. Ce n'est pas cela, Votre Honneur, c'est bien autre chose, ma foi, ni plus ni moins qu'une gageure.

— Une gageure! répéta lord Menteith d'un ton de surprise.

— Oui, sur ma foi, dit Donald qui n'avait pas moins d'envie de conter ses nouvelles que lord Menteith de les apprendre. Mais, comme Votre Honneur est un ami de la maison, et que d'ici à une heure vous ne l'apprendrez que de reste, autant vaut que je vous le dise d'avance. Vous saurez donc que la dernière fois que le laird alla en Angleterre, ce qui lui arrive plus souvent que ses amis ne le voudraient, il dînait un jour chez ce sir Miles Musgrave, où il y avait sur la table six chandeliers qu'on dit deux fois plus grands que ceux qui sont dans l'église de Dumblane, et ils n'étaient ni de fer ni de cuivre, Votre Honneur, mais de bel et bon argent massif; si bien qu'ils commencèrent à goguenarder et à dire au laird que dans son pauvre pays on ne trouverait point de pareilles richesses. Le laird voulut soutenir l'honneur de son pays, et jura en bon écossais que rien que dans son château il y avait plus de chandeliers, et des chandeliers plus précieux qu'on n'en avait jamais vu

dans une salle du Cumberland, si Cumberland ce pays-là s'appelle.

— C'était du patriotisme, dit lord Menteith.

— Sans doute, Votre Honneur. Mais le laird aurait mieux fait de se mordre la langue et de fermer la bouche; car il faut que vous sachiez que si vous dites à un Saxon quelque chose qui soit tant soit peu extraordinaire, une gageure est au bout aussi vite qu'un maréchal des Lowlands attacherait un fer au pied d'un cheval des montagnes. Il fallait donc que le laird se rétractât, ou qu'il acceptât une gageure de deux cents marcs d'argent; et c'est ce qu'il fit, car il aurait été honteux pour lui de reculer devant des Saxons. Mais à présent comment faire? C'est là l'embarras, et je crois que c'est ce qui fait que le laird tarde si long-temps à revenir.

— Ma foi, Donald, dit lord Menteith, d'après ce que je connais de l'argenterie de la famille, je crains fort que votre maître ne perde la gageure.

— Vous le craignez! vous pouvez bien en faire un serment; mais trouvera-t-il l'argent pour la payer? Il fouillerait dans vingt bourses que cela ne lui suffirait pas. Je lui avais conseillé de descendre dans le puits de la tour les deux Saxons et leurs domestiques, et de les y laisser jusqu'à ce qu'ils annulassent la gageure de bonne volonté; mais il ne veut pas en entendre parler.

Allan se leva tout à coup, s'avança vers la table, et interrompit la conversation en disant à Donald d'une voix de tonnerre : — Comment osez-vous donner à mon frère un conseil si déshonorant? Comment osez-vous dire qu'il perdra cette gageure, ou toute autre qu'il lui plaira de faire?

— Bien certainement, Allan M'Aulay, répondit le

vieux domestique, ce n'est pas au fils de mon père qu'il appartient de contredire le fils du vôtre. Je ne demande pas mieux que le laird gagne sa gageure; mais tout ce que je sais, c'est que du diable s'il y a dans la maison un chandelier ou quelque chose qui y ressemble, si ce n'est les deux vieilles branches de fer qui sont là à la cheminée depuis le temps du laird Kenneth, et les deux bougeoirs d'étain que votre père a fait faire il y a près de trente ans par Willie Winkie le chaudronnier. Quant à l'argenterie, du diable si j'en ai jamais vu une autre pièce dans la maison que la vieille tasse de feu votre mère, encore y manque-t-il l'anse et le couvercle.

— Paix, vieillard! dit Allan d'un air de fierté; et vous, messieurs, si vous avez fini de vous rafraîchir, passez dans un autre appartement, afin que je puisse préparer celui-ci pour la réception de nos hôtes du sud.

— Allons, allons! dit Donald à lord Menteith en le tirant par la manche, et jetant un coup d'œil sur Allan; je vous ai dit que son heure est venue, et il ne faut pas le contrarier.

Lord Menteith se leva de table à l'instant: le capitaine en fit autant, et le vieux Donald les conduisit dans une salle voisine, tandis que les deux domestiques du comte suivirent à la cuisine les autres montagnards.

A peine lord Menteith et son compagnon étaient-ils entrés dans l'appartement où on les avait conduits, que le maître de la maison, Angus M'Aulay, y arriva avec ses deux hôtes anglais. Les démonstrations de joie furent réciproques et générales; car le comte connaissait parfaitement les deux Anglais, et le capitaine Dalgetty, présenté par lord Menteith, fut parfaitement accueilli par le laird. Mais, après que l'enthousiasme du

premier moment se fut calmé, le comte ne put s'empêcher de remarquer que le front de son ami des Highlands était couvert d'un nuage.

— Vous avez sans doute appris, dit Christophe Hall, que tous nos beaux projets dans le Cumberland sont à vau-l'eau; nos milices n'ont pas voulu entrer en Écosse, et les partisans du Covenant dans les comtés du midi ont l'oreille trop fine pour qu'on puisse y parler : de sorte que, sachant qu'il y aura ici de la besogne, Musgrave et moi, plutôt que de rester chez nous les bras croisés, nous sommes venus pour faire la campagne avec vous.

— Je me flatte que vous arrivez avec des troupes, des armes, des munitions, et surtout de l'argent, dit lord Menteith en souriant.

— Rien qu'une quarantaine d'hommes que nous avons laissés au village voisin, répondit sir Miles Musgrave, et ce n'est pas sans peine que nous les avons déterminés à nous suivre jusque-là.

— Quant à l'argent, dit son compagnon, nous n'en sommes pas très-chargés; mais nous espérons toucher une petite somme de notre cher hôte.

Le rouge monta au visage du laird; et, tirant à part lord Menteith, il lui dit qu'il était presque honteux d'avoir à lui faire part d'une folle gageure qu'il avait faite. Il allait entrer dans plus de détails, quand le comte, retenant à peine un sourire, lui dit : — Je sais cela; Donald m'a tout appris.

— Que le diable emporte le vieux bavard! s'écria Mac-Aulay : il s'agirait de la vie d'un homme, qu'il ne pourrait se taire; mais je sais, milord, que cette affaire ne sera pas pour vous un sujet de plaisanterie. Je

compte sur votre secours, comme ami de notre famille, pour m'aider dans cette circonstance, et me prêter une bonne partie de la somme dont j'ai besoin; car, pour ne vous rien déguiser, j'aimerais mieux devenir Covenantaire que de me trouver en face de deux Saxons sans les avoir payés. Et dans tous les cas je n'en serai pas quitte à bon marché; car il m'en coûtera mon argent pour faire rire à mes dépens.

— Vous pouvez bien croire, cousin, dit lord Menteith, que, dans un moment comme celui-ci, je n'ai pas plus d'argent qu'il ne m'en faut; soyez pourtant bien assuré que je m'efforcerai de vous aider autant qu'il me sera possible, par égard pour notre parenté, pour notre voisinage, pour notre amitié.

— Je vous remercie, je vous remercie mille fois, dit Angus Mac-Aulay en lui serrant la main; au surplus, cet argent sera employé pour le service du roi : qu'importe donc qu'il sorte de leur poche, de la vôtre ou de la mienne? Nous sommes tous les enfans d'un même père, à ce qu'il me semble; mais il faut que vous m'aidiez à sortir d'embarras, sans quoi, comme je vous le disais, je pars à l'instant pour joindre l'armée du Covenant : je ne puis supporter l'idée de m'asseoir au haut bout de ma table pour y être regardé comme un fanfaron ou un mendiant, quand Dieu sait que je n'ai eu d'autre dessein que de soutenir l'honneur de mon pays.

A peine finissait-il de parler que Donald entra. Bien loin d'avoir l'air triste et sombre qu'aurait dû lui inspirer l'idée de la gageure que son maître allait avoir à payer, sa figure était épanouie, et il semblait triompher. — Messieurs, dit-il, le dîner est servi; et, ajouta-t-il

en élevant la voix avec une emphase gutturale, *les chandeliers sont en place.*

— Que diable veut-il dire? dit Musgrave en regardant son compagnon.

Les yeux de lord Menteith faisaient aussi cette question au même instant à Mac-Aulay, qui n'y répondit qu'en secouant la tête d'un air d'abattement.

Une querelle de politesse sur la préséance les retarda quelques instans. Lord Menteith, attendu qu'il se trouvait dans son pays, chez des amis et presque dans sa famille, insista pour céder la place à laquelle son rang lui donnait droit. Les deux Anglais entrèrent donc les premiers dans la salle du festin, où un spectacle inattendu les surprit. La grande table de chêne était couverte de viandes de toute espèce; des chaises étaient placées tout autour pour les convives, et derrière chaque siège se tenait debout un Highlander de haute stature, complètement armé et équipé à la mode du pays, tenant de la main droite une claymore nue, la pointe baissée vers la terre, et de la gauche une torche de sapin allumée et jetant une lueur resplendissante. Ce bois, qui croît dans les marais, est si plein de térébenthine, que, lorsqu'il est sec et fendu, les Highlanders s'en servent souvent en guise de chandelles. Ce spectacle imprévu et tout nouveau devenait encore plus imposant à la clarté rougeâtre que répandaient les torches, et qui faisait ressortir la physionomie sauvage, le costume bizarre et les armes étincelantes des montagnards.

Avant que les deux étrangers fussent revenus de leur surprise, Allan Mac-Aulay s'avança vers eux, et leur désignant de la main les porteurs de torches, leur dit d'un ton grave et silencieux: — Vous voyez, messieurs,

les chandeliers de la maison de mon frère, ceux qui conviennent à notre antique famille; aucun de ces hommes ne connaît d'autre loi que les ordres de son Chef; oseriez-vous leur comparer l'or le plus précieux qu'on puisse tirer d'une mine? Qu'en dites-vous, messieurs, votre gageure est-elle gagnée ou perdue?

— Perdue, perdue, s'écria gaiement sir Miles Musgrave; mes chandeliers d'argent ont été fondus, ils sont en ce moment à cheval dans le village voisin, et je voudrais que les drôles que j'ai enrôlés avec le prix qu'ils ont produit valussent la moitié de ce que valent ces braves gens. Vous allez être payé à l'instant, ajouta-t-il en s'adressant à Mac-Aulay: ce paiement fera une brèche aux finances de Hall et aux miennes, mais il faut acquitter ces dettes d'honneur.

— Que la malédiction de mon père tombe sur son fils, s'écria Allan, s'il reçoit de vous un seul denier! il suffit que vous reconnaissiez que vous n'avez pas le droit de rien exiger de lui.

Lord Menteith se déclara du même avis. Mac-Aulay dit que toute cette affaire était une folie dont on ne devait pas s'occuper plus long-temps; et les deux Anglais, après avoir insisté quelques instans par politesse, se laissèrent persuader de garder leur argent, et consentirent à regarder la chose comme une plaisanterie.

— Maintenant, Allan, dit Mac-Aulay, faites retirer vos chandeliers. A présent que ces messieurs les ont vus, ils aimeront probablement mieux dîner à la lueur de nos lampes que de se laisser enfumer comme des jambons.

Allan fit un signe, et les chandeliers vivans, levant leurs claymores et l'appuyant sur leurs épaules, se reti-

rèrent en bon ordre, et laissèrent les convives s'occuper de la besogne qui les rassemblait (1).

(1) Ceux qui trouveront cet épisode puéril ne doivent pas ignorer qu'il est fondé sur une tradition pour laquelle nous renvoyons le lecteur à la Notice. — Éd.

CHAPITRE V.

« Farouche et téméraire,
» Il faisait devant lui trembler son propre père ;
» Amoureux des dangers, il allait dans les bois
» Attaquer le lion, le réduire aux abois.
» Vainement on voulait retenir son courage,
» Et du tigre lui-même il eût bravé la rage ;
» On vit plus d'une fois le royal léopard
» Se soumettre et ramper, dompté par son regard. »

SPENCER.

QUOIQUE le bon appétit des Anglais fût alors passé en proverbe en Écosse, le capitaine Dalgetty laissa bien loin derrière lui, par sa prodigieuse voracité, ceux qui se trouvaient en ce moment au château de Darlinvarach, malgré l'attaque assez vive qu'il avait dirigée contre les mets servis lors de son arrivée. Il ne dit pas un seul mot pendant le dîner, et ce ne fut que lorsqu'on commença à desservir qu'il expliqua à la compagnie, qui admirait ses prouesses, pourquoi il mangeait si vite et si long-temps.

— J'ai pris la première habitude, dit-il, au collège de Mareschal à Aberdeen, lorsque j'y occupais une place à la table des boursiers; car à moins de remuer les mâchoires aussi vivement qu'une paire de castagnettes, vous risquiez de n'avoir pas un morceau à mettre sous la dent. Quant à la quantité des mets, cette honorable compagnie ne peut ignorer qu'il est du devoir d'un commandant de place d'y faire entrer, quand l'occasion s'en présente, autant de vivres et de munitions que ses magasins peuvent en contenir, afin de se mettre en garde contre le danger d'un siège ou d'un blocus. D'après ce principe, messieurs, quand un soldat trouve abondance de bonne provende, il fait sagement de s'avitailler au moins pour trois jours, afin de se précautionner contre une disette future.

Le laird s'écria que ce raisonnement était des plus justes, et recommanda au vétéran d'ajouter aux provisions substantielles dont il s'était déjà muni une bouteille de vin et quelques verres d'eau-de-vie, proposition que le capitaine se garda bien de rejeter.

Lorsque l'on eut desservi, et que les domestiques se furent retirés, à l'exception du page ou Henchman du laird (1), qui resta derrière sa chaise pour recevoir les ordres des convives, faire venir ce qui pourrait leur manquer, en un mot servir de cordon de sonnette, la conversation tomba sur la politique et sur la situation intérieure du pays. Lord Menteith demanda quels étaient les clans qui pourraient se joindre aux amis du roi.

(1) Voyez dans le premier volume de *Waverley* la définition de cet office domestique des Highlands. — Éd.

— Il faut d'abord savoir qui lèvera la bannière, dit Angus; c'est de là que tout dépend: car vous savez, milord, que nous autres Highlanders nous ne nous soumettons pas aisément, même à un chef choisi parmi nous, ou pour mieux dire à aucun chef. Il est vrai qu'on assure que Colkitto, c'est-à-dire le jeune Colkitto, ou Alaster Mac-Donald, a débarqué d'Irlande à la tête d'un corps de troupes du comté d'Antrim, et qu'il est déjà arrivé à Ardnamurchan: il devrait être ici à présent, mais je suppose qu'il s'occupe à piller le pays en passant.

— Eh bien! dit lord Menteith, Colkitto ne pourra-t-il pas être votre chef?

— Colkitto! s'écria Allan Mac-Aulay d'un air de mépris; qui parle de Colkitto! Il n'existe qu'un homme que nous puissions reconnaître pour chef, et cet homme est Montrose.

— Mais vous oubliez, monsieur, dit sir Miles Musgrave, qu'on n'a pas entendu parler de Montrose depuis que nous avons échoué dans notre projet d'insurrection dans le Cumberland. On prétend même qu'il est retourné à Oxford pour prendre de nouveaux ordres du roi.

— A Oxford! dit Allan avec un sourire dédaigneux: je pourrais vous dire où il est en ce moment; mais on le saura avant peu.

— Sur mon honneur, Allan, dit lord Menteith, vous êtes aujourd'hui dans un accès d'humeur sombre: mais je sais pourquoi, ajouta-t-il en souriant, c'est que vous n'avez pas vu Annette Lyle de la journée.

— Qui dites-vous que je n'ai pas vu? demanda Allan d'un ton brusque.

— Annette Lyle, l'aimable reine du chant et des ménestrels.

— Plût à Dieu que je ne la revisse jamais, à condition que la même sentence fût prononcée contre vous !

— Et pourquoi contre moi? demanda le comte d'un air d'indifférence.

— Parce qu'il est écrit sur votre front que vous causerez votre ruine réciproque. Et, se levant alors de table, il sortit de l'appartement.

— Y a-t-il long-temps qu'il est dans cette humeur? demanda lord Menteith à Mac-Aulay.

— Environ trois jours, répondit celui-ci ; l'accès est presque passé ; il sera mieux demain. Mais allons, messieurs, ne laissez pas les tasses vides. Je vous propose la santé du roi, la santé du roi Charles ; et puisse la Tête-Ronde qui refuse d'y boire s'en aller au diable par la route de Grass-Market (1).

Les tasses furent remplies et vidées à l'instant, et l'on porta d'autres santés, toutes inspirées par l'esprit de parti. Le capitaine Dalgetty n'en oublia pas une, mais il crut à propos de faire une protestation.

— Messieurs les Cavaliers, dit-il, je bois toutes ces santés avec plaisir, d'abord par respect pour cette honorable compagnie et par égard pour l'hospitalité que j'y reçois, et ensuite parce que je pense qu'il est inutile d'être rigoriste *inter pocula ;* mais je proteste que, conformément au traité que j'ai conclu avec cet honorable lord, je serai le maître, malgré cet acte de complaisance, de prendre parti demain pour le Covenant, si tel est mon bon plaisir.

(1) Place des exécutions à Édimbourg. — Éd.

Mac-Aulay et les deux Anglais froncèrent le sourcil en entendant cette déclaration, qui aurait pu avoir des suites désagréables si lord Menteith, prenant la parole, n'eût raconté la manière dont il avait rencontré Dalgetty et ce qui s'était passé entre eux. — J'espère pourtant, ajouta-t-il, que nous parviendrons à attacher le capitaine au service de notre parti.

— Et dans le cas contraire, dit Mac-Aulay, je proteste, comme dit le capitaine, que rien de ce qui s'est passé ce soir, ni mon pain et mon sel qu'il a mangés, ni mon eau-de-vie, mon vin et mon usquebaugh qu'il a bus ne m'empêcheront de lui fendre la tête jusqu'aux épaules.

— Vous y serez le bienvenu, dit le capitaine, pourvu que mon sabre puisse la défendre, comme il l'a fait dans de plus grands dangers que ceux que j'aurai à courir avec vous.

L'intervention de lord Menteith empêcha que la querelle n'allât plus loin, et la concorde s'étant rétablie, non sans difficulté, on la cimenta par de nouvelles libations. Le comte fut le premier à se lever de table, et, prétextant la fatigue du voyage, il demanda à se retirer plus tôt que ce n'était la coutume au château. Le capitaine en fit autant, quoique avec quelque regret; car, parmi les habitudes qu'il avait contractées dans les Pays-Bas, il comptait celle de pouvoir boire une quantité prodigieuse de bière, de vin et de liqueurs spiritueuses, sans s'en trouver incommodé.

Mac-Aulay conduisit lui-même ses hôtes dans une sorte de dortoir en forme de galerie. Il s'y trouvait un lit à quatre colonnes, garni de rideaux de *tartan*, et le mur, dans toute sa longueur, offrait une suite de lits

formés par des planches jointes ensemble en forme de caisse, dont trois, remplis de bruyère fraîche, et garnis de draps et de couvertures, avaient été préparés pour le capitaine et les deux domestiques du comte.

— Je n'ai pas besoin de vous instruire de nos usages, dit Mac-Aulay à lord Menteith, après l'avoir tiré à part. Je n'aurais pas dû faire coucher vos domestiques dans votre chambre, mais je n'ai pas voulu vous laisser seul avec ce vagabond allemand que personne ne connaît. Sur ma foi, milord, dans le temps où nous vivons, tel qui se couche avec le gosier sain et entier peut l'avoir le lendemain matin échancré et béant comme une huître.

— Je vous remercie, lui dit lord Menteith, vous avez arrangé les choses précisément comme je le désirais. Ce n'est pas que je croie avoir la moindre violence à craindre du capitaine Dalgetty; mais Anderson a toute ma confiance, c'est une espèce de gentilhomme, et j'aime à l'avoir toujours près de moi.

— Je n'ai pas remarqué cet Anderson, dit Mac-Aulay. L'avez-vous pris à votre service en Angleterre?

— Oui, répondit le comte : au surplus vous le verrez demain; en attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

Mac-Aulay lui serra la main, et se tourna vers le capitaine pour lui faire le compliment d'usage en le quittant. Mais celui-ci avait trouvé sur une table un pot d'eau-de-vie qui attirait toute son attention; et le laird, ne voulant pas le troubler dans cette occupation si louable, se retira sans cérémonie.

Les deux domestiques de lord Menteith arrivèrent à l'instant où Mac-Aulay venait de se retirer. Le vaillant capitaine, un peu surchargé de bonne chère, éprouva

quelque difficulté pour détacher les agrafes de son armure, et adressa à Anderson les paroles suivantes, entrecoupées de quelques hoquets.

— Anderson, mon bon ami, vous pouvez lire dans l'Écriture que celui qui ôte son armure ne doit pas se glorifier autant que celui qui la met. Je ne crois pas que ce soit le véritable mot d'ordre. Mais la vérité est qu'il faudra que je dorme dans ma cuirasse, comme l'ont fait tant d'honnêtes gens qui ne se sont jamais réveillés, à moins que vous ne puissiez me desserrer cette boucle.

— Détachez son armure, Sibbald, dit Anderson à l'autre domestique.

— De par saint André! s'écria le capitaine en regardant lord Menteith d'un air de surprise, voilà un plaisant drôle! Un gaillard qui porte la livrée, et qui gagne peut-être quatre livres par an, se croit trop grand seigneur pour servir le ritmeister Dugald-Dalgetty de Drumthwacket, qui a fait ses humanités au collège de Mareschal à Aberdeen, et qui a servi presque tous les princes de l'Europe!

— Capitaine, dit le comte, qui semblait toujours destiné à jouer le rôle de pacificateur, il faut que vous sachiez qu'il est convenu qu'Anderson ne doit servir que moi. Mais j'aiderai moi-même Sibbald avec plaisir à détacher votre armure.

— Non, milord, s'écria Dalgetty, je ne souffrirai pas que vous preniez cette peine; et cependant il n'y aurait pas de mal à ce que vous apprissiez comment on peut mettre et ôter une bonne armure. La mienne me va comme un gant. Je puis y entrer et en sortir avec la plus grande aisance. Seulement ce soir, quoique je ne

sois pas *ebrius*, je me trouve, suivant la phrase classique, *vinoque ciboque gravatus* (1).

Pendant ce temps Sibbald l'avait débarrassé de ses armes, et il était devant le feu à réfléchir, avec une gravité d'ivrogne, sur les divers événemens de la soirée. Le caractère d'Allan Mac-Aulay était ce qui l'occupait le plus. — Il n'est pourtant pas maladroit, dit-il: remplacer six chandeliers d'argent par douze grands gaillards sans culottes; c'est une bonne ruse de guerre, un excellent tour de passe-passe! et avec cela être fou: j'ai besoin d'y réfléchir encore, milord; et, malgré l'honneur qu'il a d'être parent de Votre Seigneurie, il faut que j'examine si une canne peut réparer suffisamment l'insulte qu'il m'a faite, ou si je dois lui proposer les armes d'une personne raisonnable.

— Quoiqu'il soit un peu tard, répondit lord Menteith, si vous voulez écouter une assez longue histoire, je vous ferai voir que les circonstances de la naissance d'Allan suffisent seules pour expliquer son caractère singulier; et vous conviendrez que vous ne devez exiger de lui aucune espèce de satisfaction.

— Une longue histoire, milord, est, après une bouteille d'eau-de-vie, la meilleure chose du monde pour procurer un excellent sommeil; et si Votre Seigneurie veut prendre la peine de raconter celle dont il s'agit, me voici prêt à vous écouter avec patience et attention.

— Anderson, dit lord Menteith, et vous aussi, Sibbald, approchez-vous et asseyez-vous près du feu. Il n'est pas inutile que vous appreniez à connaître Allan, afin que vous sachiez comment vous comporter à son

(1) Un peu lourd pour avoir bu et mangé abondamment. — Ed.

égard dans les différentes relations que vous aurez nécessairement avec lui.

S'étant ainsi assuré d'un auditoire, lord Menteith s'assit sur le bout de son lit, en face de la cheminée, aux deux coins de laquelle ses domestiques s'étaient établis, tandis que le capitaine, ayant essuyé un reste d'eau-de-vie dont ses moustaches étaient encore mouillées, et ayant récité le premier verset du psaume luthérien, *Alle guter geister loben den herrn,* s'enfonça dans un des lits qui étaient préparés, et écouta le comte dans un état de béatitude parfaite, à demi endormi, à demi éveillé.

— Le père des deux frères Angus et Allan Mac-Aulay, dit lord Menteith, était un homme de considération, d'une naissance distinguée, Chef d'un des clans des montagnards, et avait épousé une femme d'une famille honorable, s'il m'est permis de parler ainsi, puisqu'elle était ma parente. Le frère de son épouse, jeune homme brave et entreprenant, obtint du roi Jacques VI la conservation des forêts royales dans une étendue de terrain assez considérable tout autour de son château, et dans l'exercice de ses fonctions il eut le malheur d'avoir des querelles avec quelques-uns de nos maraudeurs ou caterans highlandais, dont je présume, capitaine, que vous avez entendu parler.

— Bien certainement, dit le capitaine, faisant un effort pour répondre. Avant que je quittasse le collège Mareschal à Aberdeen, Dugald Garr et Farquharson faisaient déjà le diable dans le Garioch et du côté de Dee; et les Grants et les Camerons mettaient au pillage les terres des Morays et des Gordons. Depuis ce temps, j'ai vu les Cravates en Pannonie, les Pandours en

Transylvanie, les Cosaques sur les frontières de Pologne, des brigands et des bandits dans tous les pays de l'Europe : vous devez donc croire que je puis me faire une idée assez distincte de ce que sont vos montagnards sans culottes.

—Le clan avec lequel l'oncle maternel des Mac-Aulay était en querelle, continua lord Menteith, formait une petite troupe de bandits, surnommés les Enfans du Brouillard, parce qu'ils étaient sans toit et sans asile et errans continuellement dans les montagnes et les vallons. C'est une race féroce et hardie qui a toutes les passions irritables et sauvages qu'on trouve chez des hommes qui n'ont jamais connu les lois répresssives de la civilisation. Ils épièrent toutes les démarches du malheureux conservateur des forêts, le surprirent un soir à la chasse sans aucune suite, et le massacrèrent avec tous les raffinemens de la cruauté. Lui ayant ensuite coupé la tête, ils résolurent, par bravade, de la porter au château de son beau-frère. Le laird était absent quand ils s'y présentèrent, et son épouse effrayée, n'osant leur refuser la porte, leur fit servir des rafraîchissemens.

La dame étant sortie un instant pendant qu'ils étaient à table, ils prirent la tête de son frère, qu'ils avaient apportée enveloppée dans un plaid, la placèrent sur la table, lui mirent un morceau de pain, en lui disant de manger sur cette table qui avait servi à tant de bons repas; ce fut le premier objet qu'aperçut sa malheureuse sœur quand elle ouvrit la porte pour rentrer. Elle poussa un cri horrible, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, et disparut au milieu des bois.

Les brigands, satisfaits de leur affreux triomphe, se

retirèrent sans commettre d'autres excès ; et, dès que les domestiques furent revenus de leur première alarme, ils cherchèrent de tous côtés leur infortunée maîtresse, mais sans réussir à la trouver. Son mari, étant revenu le lendemain, fit de nouvelles recherches avec le plus grand soin, mit en campagne tous ses vassaux, et ne fut pas plus heureux. On crut généralement que, dans le premier moment de terreur et de désespoir, elle s'était jetée du haut des rochers dans un lac profond qui n'était qu'à environ un mille du château. Cette perte était d'autant plus déplorable, qu'elle était alors enceinte de quelques mois ; elle avait donné le jour à Angus deux ans auparavant. Mais je vous fatigue, capitaine ; vous me paraissez avoir envie de dormir.

—Nullement, répondit-il, nullement. J'entends beaucoup mieux quand j'ai les yeux fermés. C'est une habitude que j'ai prise lorsque j'étais en sentinelle.

—Et je réponds, dit tout bas lord Menteith à Anderson, que la hallebarde du sergent faisant sa ronde les lui a fait ouvrir plus d'une fois.

Mais se trouvant probablement en humeur de raconter, le jeune comte n'en continua pas moins son histoire en adressant la parole à Anderson, sans s'inquiéter si le capitaine veillait ou dormait.

— Tous les chefs du pays jurèrent de tirer vengeance de ce forfait abominable. Ils prirent les armes ainsi que le frère et les parens du malheureux qui avait été assassiné, et traitèrent, je crois, les Enfans du Brouillard avec autant de barbarie que ceux-ci en avaient montré. Dix-sept têtes, trophées sanglans de vengeance, se distribuèrent entre les alliés, et furent attachées au-

dessus de leurs portes pour servir de pâture aux corbeaux. Le reste de ce clan se dispersa, et chercha sa sûreté parmi des rochers inaccessibles dans une contrée plus éloignée.

— Demi-tour à droite, contre-marche et en place ! s'écria Dalgetty. Ce que je dis, ajouta-t-il, n'est que pour vous prouver que je vous écoute. Continuez, je ne perds pas un seul mot.

— C'est l'usage en été, continua lord Menteith, de laisser les vaches paître en liberté dans les vallons, et soir et matin les filles du village s'y rendent pour les traire. Quelques mois après le funeste événement dont je viens de parler, les servantes de cette famille, s'occupant de cette besogne, aperçurent à quelque distance, sur la lisière du bois, une figure pâle et maigre qui semblait épier leurs mouvemens. C'était une femme à demi nue, dont les traits leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de leur maîtresse. La plupart furent saisies d'épouvante, et crurent que c'était son spectre qui leur apparaissait : quelques-unes plus hardies s'avancèrent vers elle pour la voir de près ; mais, dès qu'elle les vit s'approcher, elle s'enfonça dans le plus épais du bois, où l'on n'osa la suivre.

Le mari, informé de cette apparition, ne douta pas que ce ne fût sa malheureuse femme, et il prit si bien ses mesures que, dès le lendemain, il la découvrit et s'en empara ; mais elle avait entièrement perdu la raison. Jamais elle ne put rendre compte comment elle avait vécu pendant quatre mois qu'avait duré son absence. Il est probable qu'elle avait fait sa nourriture de racines et de fruits sauvages, et peut-être du lait des vaches dont elle pouvait approcher pendant la nuit sans

être vue de personne; mais le vulgaire supposa qu'elle avait été nourrie par les fées ou de toute autre manière miraculeuse.

Environ un mois après son retour chez son mari, elle donna le jour à un second fils qui fut nommé Allan. Non-seulement cet enfant ne paraissait avoir aucunement souffert des maux physiques que sa mère avait eus nécessairement à supporter, mais il annonçait une force et une santé peu communes. Sa malheureuse mère, après ses couches, recouvra la raison en partie, mais jamais la santé et la gaieté. La vue d'Allan pouvait seule lui procurer un sentiment de plaisir ; elle ne le quittait pas un instant, et elle lui communiqua sans doute dès sa plus tendre enfance une partie de ces idées superstitieuses dont son caractère sombre et atrabilaire le rendait naturellement susceptible. Il avait environ dix-sept ans quand elle mourut. Elle voulut, à ses derniers momens, avoir un entretien secret avec lui, et il y a tout lieu de croire que c'était pour lui recommander la vengeance contre les Enfans du Brouillard, injonction à laquelle il n'obéit que trop fidèlement par la suite.

Depuis ce moment, les habitudes d'Allan Mac-Aulay changèrent entièrement. Il avait jusque-là été le compagnon fidèle de sa mère, écoutant ses rêves, lui répétant les siens, et son imagination, naturellement un peu dérangée sans doute par les circonstances qui précédèrent sa naissance, le nourrissait de toutes les étranges et terribles superstitions des montagnards auxquelles sa mère s'était livrée avec passion depuis la mort de son frère. Par ce genre de vie, l'enfant avait pris un air timide et distrait, il aimait à rêver dans les retraites les plus profondes des bois. Il tres-

saillait et prenait la fuite quand un enfant de son âge voulait approcher de lui. Quoique je fusse plus jeune que lui de quelques années, mon père m'ayant une fois amené ici, je me souviens qu'il rejeta fièrement toutes mes avances, et qu'il me fut impossible de l'engager à prendre part à aucun des jeux si naturels à l'enfance. Il agissait de même avec son frère. Son père se plaignit au mien plus d'une fois du caractère sombre et atrabilaire de son fils; il sentait que la compagnie habituelle de sa mère contribuait à entretenir en lui ces dispositions; mais il ne pouvait se résoudre à la priver du seul plaisir qui lui restait, et qui semblait avoir calmé en partie la cruelle maladie dont elle avait été attaquée.

Mais, comme je vous disais tout à l'heure, après la mort de sa mère, il sembla changer tout à coup. Il est vrai qu'il resta sérieux et pensif comme auparavant; il était distrait, souvent rêveur et silencieux, mais quelquefois aussi il recherchait la compagnie de la jeunesse de son clan, qu'il avait évitée jusqu'alors. Il prenait part à tous ses exercices, et sa force extraordinaire, son adresse peu commune, le rendirent bientôt supérieur, même aux jeunes gens d'un âge plus avancé que le sien. Il commença, sinon à se faire aimer, du moins à se faire craindre, par ceux qui l'avaient méprisé jusque-là; et, au lieu de regarder Allan comme un enfant efféminé, faible d'esprit, ses compagnons se plaignirent qu'à la lutte, et dans tous les jeux qui avaient pour objet de développer la force du corps, il oubliait souvent qu'il ne s'agissait que d'un amusement et y apportait une ardeur qui les faisait dégénérer en véritables querelles.

— Mais je parle à des oreilles qui ne m'écoutent pas, dit lord Menteith en interrompant le fil de son récit;

car le capitaine, par le bruit sonore de sa respiration, prouvait sans réplique qu'il était dans les bras de l'oubli.

— Si vous voulez parler des oreilles de ce ronfleur, dit Anderson, elles sont en effet fermées pour tout ce que vous pourriez dire. Cependant ce lieu étant favorable à des entretiens on ne peut plus secrets, veuillez bien, en faveur de Sibbald et de moi, achever une histoire qui m'intéresse vivement.

— Vous saurez donc, poursuivit lord Menteith, que la force et l'activité d'Allan continuèrent à augmenter ainsi jusqu'à sa quinzième année. Son caractère devint alors tout-à-fait indépendant; il ne pouvait souffrir aucune espèce de contrainte, et ce nouveau changement causa de nouvelles alarmes à son père. Souvent il passait les jours et les nuits dans les bois, sous prétexte d'aller à la chasse, et cependant il n'en rapportait pas toujours du gibier. Son père en était d'autant plus inquiet que plusieurs Enfans du Brouillard avaient reparu dans les environs; et l'on n'avait pas jugé prudent de les irriter en les attaquant de nouveau. Le risque que courait Allan, dans ses excursions, de rencontrer ces brigands, était une source perpétuelle d'appréhension.

Il se préparait cependant une crise qui ne se fit pas attendre long-temps. Un jour que j'étais au château, j'étais rentré vers le soir, après avoir inutilement cherché Allan dans les bois des environs, où il s'était rendu avant le lever du soleil. La nuit était obscure et orageuse. Son père, véritablement inquiet, parlait d'envoyer à sa recherche un détachement de montagnards, quand tout à coup, tandis que nous finissions de souper, la porte s'ouvrit, et Allan entra d'un air ra-

dieux, fier et content de lui-même. Son caractère intraitable et l'égarement accidentel de son esprit avaient tant d'influence sur son père, qu'il n'osa lui donner aucune marque de mécontentement. Il se borna à lui dire que je n'avais été que quelques heures dans les bois où j'avais tué un daim superbe, et que probablement il n'en rapportait rien, lui qui y avait passé toute la journée.

—En êtes-vous bien sûr? lui demanda Allan d'un air de fierté. J'ai ici quelque chose qui vous prouvera le contraire.

Nous remarquâmes alors que ses mains et ses habits étaient ensanglantés, et nous attendions avec impatience le résultat de cette annonce mystérieuse, quand, ouvrant le pan de son plaid, il fit rouler sur la table la tête d'un homme encore toute sanglante et nouvellement séparée du corps, en disant — Trouvez-moi un daim qui vaille celui-là! — A sa barbe et à ses cheveux roux, un peu blanchis par l'âge, et à ses traits bien connus, quoique changés par la pâleur de la mort, Angus, son père et quelques amis qui étaient présens, reconnurent cette tête pour celle du chef des Enfans du Brouillard, redoutable par sa force, son courage et sa férocité, qui avait pris la part la plus active au meurtre de l'infortuné conservateur des forêts, et qui avait eu l'adresse d'échapper au massacre de la plus grande partie de ses compagnons. Nous fûmes tous, comme vous pouvez le penser, frappés de surprise; mais Allan refusa de satisfaire notre curiosité, et ne voulut nous donner aucun détail sur ce combat. Il nous fut pourtant facile de juger qu'il n'avait tué son ennemi qu'après une vigoureuse résistance; car nous nous aperçûmes qu'il

avait reçu plusieurs blessures, quoique aucune ne fût dangereuse.

On prit toutes les mesures possibles pour le mettre à l'abri de la vengeance de ces bandits; mais ni ses blessures, ni les ordres positifs de son père, ni même la fermeture de la porte de sa chambre, ne purent l'empêcher d'aller chercher encore les gens dont il devait redouter l'animosité. Tous les jours il trouvait quelque nouveau moyen pour se soustraire à la surveillance de son père, et plus d'une fois il sortit du château, au milieu de la nuit, par la fenêtre de sa chambre. Il rapporta encore plusieurs têtes des Enfans du Brouillard, et ces hommes, malgré leur férocité, finirent par être épouvantés de l'audace et de la haine invétérée avec laquelle Allan les cherchait dans leurs retraites les plus cachées. Comme il avait toujours l'avantage dans toutes les rencontres, ces hommes superstitieux finirent par en conclure qu'il possédait un charme qui le rendait invincible, ou que sa vie était protégée par quelque puissance surnaturelle. Ils disaient que ni le fusil, ni le poignard, ne pouvaient rien contre lui. Enfin les choses en vinrent au point que le son de sa voix ou le bruit de son cor aurait suffi pour mettre en fuite une demi-douzaine de ces caterans des Highlands.

Cependant ils avaient repris le cours de leurs déprédations, et les exerçaient principalement contre les Mac-Aulay, leurs parens et leurs amis, à qui ils faisaient tout le mal dont ils étaient capables; de sorte qu'il fallut faire contre ce clan une nouvelle croisade, à laquelle je pris une part active. Nous nous emparâmes de tous les défilés, et les ayant ainsi en quelque sorte enfermés, nous les attaquâmes le fer à la main, sans faire aucun

quartier : tout fut mis à feu et à sang ; les vieillards, les femmes et les enfans n'échappèrent même pas à cette terrible vengeance, et cette tribu fut presque entièrement exterminée.

Seule, une petite fille qui regardait en souriant le glaive nu d'Allan, fut épargnée à mon instante prière. Il l'amena dans le château de son père, où elle fut élevée sous le nom d'Annette Lyle, et jamais plus charmante fée n'a dansé dans une prairie, au clair de la lune. Il se passa quelque temps avant qu'Allan pût souffrir sa vue ; mais un beau jour il s'imagina, peut-être d'après ses traits, qu'elle n'était pas issue du sang odieux de ses ennemis, et qu'elle était devenue leur captive dans son enfance dans quelqu'une de leurs excursions ; circonstance qui n'est pas impossible, mais qu'il croit aussi fermement que l'Évangile. Depuis ce temps-là il l'a prise en affection ; il l'écoute avec ravissement quand elle pince de la harpe ; et il est certain qu'elle a tant de talent sur cet instrument, qu'il n'existe personne dans le pays qui puisse lui disputer la palme. Dans les accès de sombre misanthropie auxquels Allan est souvent sujet, le son de la harpe d'Annette suffit pour l'en retirer, et il ressemble en cela à l'ancien monarque célèbre parmi les Juifs. Le caractère de cette jeune fille est si aimable, il y a tant d'attraits dans son innocence et dans sa gaieté, qu'elle est regardée ici plutôt comme la sœur du maître du château que comme l'objet de sa bienfaisance. Il est certain qu'il est impossible de la voir sans prendre à elle le plus tendre intérêt, tant elle a d'ingénuité, de douceur et de vivacité.

— Prenez garde, milord, dit Anderson en souriant, de tels éloges ne sont pas sans danger. D'après le por-

trait que vous faites d'Allan Mac-Aulay, ce serait un rival avec lequel on pourrait courir quelque risque.

— Bon! bon! dit lord Menteith en riant et en rougissant en même temps, l'amour est une passion dont le cœur d'Allan n'est pas susceptible; et quant à moi, ajouta-t-il d'un air plus grave, la naissance inconnue d'Annette Lyle ne me permettant jamais d'avoir sur elle des projets honorables, son innocence et sa vertu m'empêcheront toujours d'en former d'autres.

— C'est parler d'une manière digne de vous, milord. Mais j'espère que vous continuerez cette histoire intéressante.

— Elle est presque achevée : tout ce que j'ai à y ajouter c'est que la force et le courage d'Allan, son caractère énergique et absolu, l'opinion généralement reçue que, dans ses accès d'humeur sombre, il est inspiré par des êtres surnaturels et qu'il peut prédire l'avenir, font que son clan lui accorde plus de déférence et de respect qu'à son frère même, qui, quoiqu'un fier et vaillant Highlander, n'a pas les qualités qu'il lui faudrait pour obtenir, dans l'esprit de ses vassaux, la supériorité sur lui.

— Un tel caractère, dit Anderson, ne peut manquer de produire beaucoup d'effet sur des hommes ignorans et superstitieux comme les montagnards. Il faut nous assurer sa bonne volonté à tout prix. Sa bravoure d'une part, sa seconde vue de l'autre.....

— Paix! dit lord Menteith à demi-voix, voici notre hibou qui s'éveille.

— Ne parlez-vous pas de seconde vue, de *deuteroscopia?* dit Dalgetty. Je me souviens que le major Monro me disait un jour que Murdoch Mackenzie, soldat de

son régiment, et bon soldat, ma foi! avait prédit que Donald Tough, du Lochaber, serait tué avec certains autres dans une sortie au siège de Stralsund, et que le major lui-même y serait blessé, ce qui ne manqua pas d'arriver.

— J'ai souvent entendu parler de ce don de seconde vue, dit Anderson, mais j'ai toujours pensé que ceux qui s'en prétendent doués sont des fanatiques ou des imposteurs.

— Je crois qu'Allan Mac-Aulay n'est ni l'un ni l'autre, dit lord Menteith. Il a montré en bien des occasions trop de bon sens et d'adresse, comme vous en avez eu une preuve ce soir, pour pouvoir passer pour fanatique; et il a trop d'honneur et de franchise pour jamais jouer le rôle d'imposteur.

— Ainsi donc, vous croyez à ses inspirations surnaturelles?

— Pas du tout, répondit le jeune comte; mais je crois qu'il se persuade à lui-même que ses prédictions, qui ne sont que le résultat du jugement et de la réflexion, sont des impressions surnaturelles produites sur son esprit, de même que certains fanatiques finissent par croire que les rêves de leur imagination sont des inspirations divines. Au surplus, Anderson, je désire que cette explication vous satisfasse, car je n'en ai pas de meilleure à vous donner, et je crois qu'après une journée si fatigante il est bon que nous pensions à prendre un peu de repos.

CHAPITRE VI.

« L'avenir vient toujours précédé de son ombre. »

CAMPBELL.

LORD Menteith se leva le lendemain de très-bonne heure. Le capitaine était déjà debout, et il s'occupait dans un coin de la chambre à frotter toutes les pièces de son armure avec un morceau de peau de chamois, pour les rendre plus brillantes, fredonnant en même temps la vieille chanson qu'on avait faite en l'honneur de Gustave-Adolphe.

Entendez-vous l'airain mugir ?
Braves soldats, prenez les armes.
Celui qui veut l'honneur a-t-il peur de périr ?

Après avoir causé un instant avec Anderson, le comte s'avança vers Dalgetty. — Capitaine, lui dit-il, le mo-

ment est arrivé où il faut que nous devenions compagnons d'armes ou que nous nous séparions.

— Pas avant d'avoir déjeuné, j'espère? dit Dalgetty.

— Je croyais que vous aviez ravitaillé la place au moins pour trois jours.

— Oh! il y a encore des magasins réservés pour le bœuf et les gâteaux d'avoine; et je ne manque jamais l'occasion de renouveler mes provisions.

— Mais songez aussi qu'un général prudent ne souffre pas qu'un corps neutre reste dans son camp plus longtemps qu'il n'est absolument nécessaire. Il faut donc que nous sachions précisément quelles sont vos intentions, après quoi vous aurez un sauf-conduit pour vous retirer honorablement en paix, ou vous serez le bienvenu à rester avec nous.

— Vous avez raison, dit le capitaine; et, cela étant de toute justice, je ne chercherai pas à retarder la capitulation en feignant de parlementer, comme le fit avec beaucoup d'adresse sir James Ramsay au siège d'Hannau, en l'an de grace 1636. Je conviendrai donc franchement que si votre paye me convient autant que votre compagnie et votre provende, je suis prêt à m'enrôler sous vos drapeaux.

— Nous ne pouvons assurer qu'une paye modique quant à présent, dit lord Menteith, attendu que nous ne possédons d'autres fonds que ceux qui ont été versés dans la caisse commune par chacun de nous en proportion de ses moyens. Je n'oserais donc, capitaine, vous promettre, avec le grade de major et adjudant, plus d'un demi-dollar par jour.

— Au diable les demis et les quarts! s'écria le capitaine; je n'aime pas à faire les choses à demi. Je vous

jure que je ne suis pas plus disposé au partage d'un dollar, que la bonne femme du jugement de Salomon ne l'était à celui de son enfant.

— La comparaison n'est pas juste, capitaine; car je suis convaincu que vous aimeriez mieux partager le dollar avec votre compétiteur, que de le lui abandonner tout entier. Cependant, puisque les divisions ne vous plaisent pas, je puis vous promettre que le second demi-dollar s'accumulera à votre profit, et vous sera payé à la fin de la campagne.

— Ah! encore de l'arriéré! s'écria Dalgetty. En Espagne, en Autriche, en Suède, c'est partout la même chanson : toujours des promesses, jamais d'effets. Vivent les mynheers! ils ne sont ni officiers ni soldats, mais ils paient avec une régularité!..... Et cependant, milord, si je pouvais croire que mon domaine héréditaire de Drumthwacket, ce domaine qui devait naturellement m'appartenir, fût entre les mains d'un de ces coquins du Covenant, dont on pourrait faire un traître si nos armes avaient du succès, j'ai tant d'affection pour cette propriété, que je n'hésiterais pas à faire la campagne avec vous.

— Me permettez-vous de vous demander, capitaine, dit Sibbald, si le domaine dont vous parlez est celui qui est situé à cinq milles au sud d'Aberdeen, et qui porte le même nom?

— Précisément.

— Eh bien! je puis vous informer qu'il a été récemment acheté par Elie Strachan, le rebelle le plus déterminé qu'on puisse trouver dans les rangs des Covenantaires.

— Le voleur! s'écria Dalgetty avec emportement.

Comment diable a-t-il osé acheter un domaine qui était dans ma famille depuis plus de quatre cents ans! *Cynthius aurem vellet*, comme nous le disions au collège d'Aberdeen; ce qui veut dire que je le traînerai par les oreilles hors de la maison de mon père. Ainsi, milord, je suis à vous, épée et bras, corps et ame, jusqu'à ce que la mort nous sépare, ou jusqu'à la fin de la campagne, quoi qu'il puisse arriver.

— Et moi, dit le comte, je mets le sceau au marché en comptant un mois de paye d'avance.

— C'est plus qu'il n'était nécessaire, dit Dalgetty en ayant soin d'empocher l'argent. Maintenant il faut que je descende à l'écurie pour mettre en état ma selle, mes harnois et mes armes, voir si Gustave a eu son déjeuner, et l'avertir que nous venons de prendre du service.

— Vous voilà assuré de votre admirable recrue, dit lord Menteith à Anderson lorsque le capitaine fut parti. Je crains qu'il ne vous fasse pas grand honneur.

— C'est un homme comme il nous en faut dans le moment actuel, répondit Anderson. Sans de pareilles gens nous ne pouvons réussir dans notre entreprise.

— Descendons, dit le comte, et voyons s'il nous arrive du monde, car j'entends du bruit dans le château.

Ils trouvèrent Angus et Allan dans la salle où ils avaient dîné la veille. Le premier leur fit les complimens d'usage avec cordialité, tandis que son frère, assis sur le même banc qu'il avait occupé le soir précédent, ne faisait attention à personne, et gardait un sombre silence. Les domestiques du comte l'avaient suivi, et se tenaient respectueusement à l'écart.

Le vieux Donald entra presque au même instant, et s'adressant à son maître : — Vich-Alister More, lui dit-

il, vient d'envoyer dire qu'il arrivera bien certainement dans la soirée.

— Avec combien de monde?

— Vingt-cinq ou trente hommes, sa suite ordinaire.

— Faites jeter de la paille fraîche dans le fournil.

Un autre domestique entra au même instant, et annonça que sir Hector Mac-Lean allait arriver avec une suite nombreuse.

— Mettez-les dans la grande grange, dit le laird; ils seront loin de la brasserie, où nous avons placé les Mac-Donalds qui sont arrivés ce matin : ces deux clans ne s'aiment pas, et il pourrait survenir quelque querelle entre eux.

Donald revint alors, avec une figure considérablement allongée : — Du diable si toutes les montagnes ne sont pas en marche! dit-il : voilà Evan Dhu de Lochiel qui sera ici dans une heure avec je ne sais combien de soldats.

— Dans la grande grange, avec les Mac-Leans, répondit le Chef.

Pendant plusieurs heures on annonça ainsi successivement l'arrivée d'un grand nombre de Chefs avec une suite plus ou moins nombreuse, mais dont le moindre aurait cru déroger à sa dignité s'il n'avait été accompagné de dix ou douze hommes. Chaque fois qu'on annonçait une nouvelle troupe, Angus désignait un endroit pour les placer. L'étable, l'écurie, le grenier à foin, les hangars reçurent ainsi tour à tour des habitans. Mais enfin l'arrivée de Mac-Dougal de Lorn, à la tête de soixante hommes, quand il ne restait plus une pièce vacante dans la maison, le mit dans un grand embarras.

— Il tiendrait cent hommes de plus dans la grange, dit le vieux Donald, s'ils voulaient se coucher les uns dessous et les autres en travers; mais ce seraient des disputes sans fin à qui serait par-dessus, et l'on pourrait bien jouer des couteaux.

— Que signifie tout cela! s'écria Allan d'un ton brusque, en se levant tout à coup, suivant son usage. Le Gaël d'aujourd'hui a-t-il le sang moins rouge, la chair plus délicate que ne l'avaient ses pères! Défoncez un tonneau d'usquebaugh, et avec cela que la terre soit leur lit, leurs plaids leurs couvertures, et le firmament leurs rideaux. Qu'il en vienne encore mille, deux mille, et ils ne manqueront pas de place.

— Allan a raison, dit Angus; et s'approchant de sir Miles Musgrave: — Mon frère, lui dit-il à l'oreille, a souvent un vrai délire, et cependant il semble quelquefois avoir plus de bon sens qu'aucun de nous. Examinez-le en ce moment.

— Oui, dit Allan en roulant de côté et d'autre des yeux égarés, autant vaut qu'ils commencent comme ils doivent finir. Plus d'un homme couchera cette nuit sur la terre, qui, lorsque le vent d'hiver soufflera, en sera couvert à son tour, et ne se plaindra plus du froid.

—Ne parlez pas ainsi, mon frère, lui dit Angus; cela ne porte pas bonheur.

— Et quel est le bonheur que vous espérez? dit Allan, dont les yeux semblaient prêts à sortir de leur orbite. Et au même instant il tomba entre les bras d'Angus et de Donald, saisi d'une violente convulsion. On l'assit sur un banc; et, dès qu'il revint à lui, son frère, qui savait quelle impression ses discours faisaient toujours sur l'esprit des montagnards, lui dit: — Pour

l'amour de Dieu, mon frère, ne dites rien qui puisse nous décourager!

— Est-ce moi qui vous décourage? s'écria-t-il en se levant de nouveau. Que chacun combatte aussi courageusement que moi, et que chacun se soumette comme moi à sa destinée. Il faut que ce qui doit arriver arrive, mais nous entendrons encore plus d'un chant de victoire avant l'heure du massacre ou de l'échafaud.

— Quel massacre? quel échafaud? s'écrièrent plusieurs voix ; car il existait à peine un montagnard qui ne le regardât comme doué du don de seconde vue.

— Paix! répondit Allan. Vous ne le saurez que trop tôt. Vos questions me fatiguent; et appuyant la main sur son front et le coude sur son genou, il tomba dans une profonde rêverie.

— Dites à Annette Lyle de venir avec sa harpe, dit Angus à Donald; et vous, messieurs, si un déjeuner des Highlands ne vous effraie point, je vous invite à me suivre.

Toute la compagnie se rendit alors avec lui dans une salle voisine, à l'exception de lord Menteith, qui s'arrêta dans l'embrasure d'une croisée, et d'Allan, qui ne changea pas de position. Quelques instans après Annette Lyle arriva avec sa harpe, et elle ressemblait bien, suivant la description qu'en avait faite le comte, à la plus charmante fée qui eût jamais dansé dans une prairie au clair de la lune: sa taille peu élevée lui donnait un air d'extrême jeunesse; et quoiqu'elle eût alors près de dix-huit ans, on aurait pu croire qu'elle n'en avait que quatorze; sa figure, ses mains et ses pieds étaient dans une si parfaite harmonie avec sa taille légère, que Titania n'aurait pu choisir une mortelle plus digne de

la représenter. Ses cheveux blonds et bouclés ajoutaient à l'éclat de son teint et à l'expression aimable et naïve de ses traits. La charmante Annette, quoique orpheline, semblait la plus gaie et la plus heureuse des filles, et inspirait l'intérêt le plus pur à tous ceux qui la voyaient. Il était impossible de trouver un être plus universellement aimé; elle était au milieu des habitans à demi sauvages du château, ainsi que le disait Allan dans ses momens de verve poétique, comme un rayon de soleil sur une mer couverte de nuages; et elle communiquait aux autres l'enjouement qui faisait le fond de son caractère.

Annette, telle que nous venons de la décrire, entrait dans l'appartement en souriant, quand lord Menteith en la saluant fit naître sur ses joues des roses plus vermeilles.

—Bonjour, milord, lui dit-elle en lui offrant la main, il y a long-temps qu'on ne vous avait vu, et je crains bien que pour cette fois votre voyage n'ait pas été entrepris dans des vues pacifiques.

— Si mon arrivée est un signal de guerre, dit le comte, elle ne doit pas du moins empêcher l'harmonie de régner en ces lieux : voilà mon cousin Allan qui a besoin du secours de votre voix et de votre harpe.

— Il a bien droit à tout ce que je puis faire pour lui; et vous aussi, milord, vous avez pris intérêt à mes jours, et ma vie doit être consacrée à mes protecteurs.

En parlant ainsi, elle s'assit sur un banc à quelque distance d'Allan, et se mit à chanter une ancienne mélodie gaëlique dont nous allons donner à nos lecteurs une traduction faite par notre ami M. Secundus Mac-

pherson, esq. de Glenfargen (1), et qu'ils peuvent regarder comme aussi fidèle que celle des poésies d'Ossian par l'illustre Écossais qui porte le même nom, quoique soumis aux entraves du mètre anglais.

LA NUIT.

Noirs oiseaux de sinistre augure,
Cessez de troubler par vos cris
Le seul repos que la nature
Accorde à nos sens assoupis:
Fuyez sur la tour féodale
Que noircit la rouille des temps;
De l'alouette matinale
La voix a réjoui nos champs.

Fuyez dans vos sombres repaires,
Loups cruels, terreur des troupeaux;
Déjà les timides agneaux
En bêlant réveillent leurs mères:
Craignez que le bras du pasteur
Ne soit fatal à votre rage;
Le cor sonore du chasseur
A retenti dans le village.

De la lune sur l'horizon
Déjà pâlit le diadème,
Et bientôt l'aurore elle-même
Va montrer son premier rayon.
Renonce à ton flambeau perfide,
De nos marais méchant lutin,
Toi qui du pèlerin timide
Égarais le pas incertain.

Dissipez-vous, sombres présages,
Spectres, ennemis du sommeil;
Fuyez, semblables aux nuages,
Au retour brillant du soleil.

(1) Par Macpherson second. Manière ironique de doubler son anonyme. — Éd.

Monstre hideux, dont la présence
Accable le cœur attristé,
Du jour reconnais l'influence
Qui nous rend la sérénité.

A mesure qu'Annette chantait, Allan semblait recouvrer sa présence d'esprit et donner plus d'attention aux objets qui l'entouraient; les rides dont son front était profondément sillonné s'effacèrent, et tous ses traits, qui étaient comme contractés par une agonie intérieure, reprirent un calme plus naturel : il leva la tête; et, quoique l'expression de son visage fût encore mélancolique, il n'avait plus rien de farouche : sans être doués de beauté, ses traits étaient mâles et pleins de noblesse; un léger espace séparait ses sourcils noirs et épais, qui avaient été jusqu'alors rapprochés l'un de l'autre; ses yeux n'étaient plus égarés ni étincelans, et leur regard était en même temps ferme et tranquille.

— Dieu soit loué! dit-il après avoir gardé le silence quelques instans, lorsque Annette eut cessé de chanter; mon ame n'est plus obscurcie; le brouillard qui couvrait mon esprit s'est dissipé.

— Cousin Allan, dit lord Menteith en s'avançant vers lui, vous pouvez rendre grace à Annette Lyle et au ciel de cet heureux changement.

— Mon noble cousin Menteith, dit Allan en lui prenant la main avec une affection respectueuse, vous connaissez depuis si long-temps mon malheureux état, que je n'ai pas besoin de vous faire mes excuses pour ne pas vous avoir exprimé plus tôt le plaisir que j'éprouve en vous voyant dans ce château.

—Nous sommes de trop vieilles connaissances, Allan, et de trop bons amis pour être sur le cérémonial. Mais

vous aurez ici aujourd'hui la moitié des chefs montagnards, et vous savez qu'avec eux il ne faut pas négliger l'étiquette. Que donnerez-vous à la petite Annette pour vous avoir mis en état de paraître convenablement devant Evan Dhu, Mac-Dougal, et je ne sais combien d'autres chefs?

—Ce qu'il me donnera? dit Annette en souriant; rien de moins, j'espère, que le plus beau ruban qu'il pourra trouver à la foire de Doune.

— A la foire de Doune, Annette! dit Allan d'un air triste. Il y aura bien du sang de répandu d'ici à cette époque; peut-être ne la verrai-je jamais. Mais vous me rappelez ce que j'ai dessein de faire depuis long-temps.

Après avoir ainsi parlé, il sortit de l'appartement.

— A en juger par la manière dont il parle, ma chère Annette, dit lord Menteith, je crois qu'il ne faut pas vous éloigner, et que vous ferez bien de voir si votre harpe est d'accord.

—J'espère que nous n'en aurons pas besoin, répondit Annette d'un ton qui annonçait qu'elle n'était pas sans inquiétude. L'accès dont il sort a été fort long, et il n'est pas à croire qu'il se renouvelle si promptement. Qu'il est triste de voir un homme naturellement aimant et généreux attaqué d'une maladie si cruelle!

Elle parlait ainsi à voix basse, de crainte qu'Allan ne revînt tout à coup et ne l'entendît. Lord Menteith s'était approché d'elle, et s'était penché pour mieux l'écouter. Il était encore dans cette situation quand Allan parut à la porte. Annette et le comte eurent l'air interdit, reculèrent involontairement de quelques pas, comme s'ils eussent craint de lui donner à penser qu'ils étaient en conférence secrète. Allan s'aperçut de leur trouble, il

s'arrêta tout à coup : ses sourcils se froncèrent, ses yeux roulèrent dans leurs orbites; mais ce paroxisme ne dura qu'un instant : il passa la main sur son front comme pour en effacer toute trace d'émotion, et s'approcha d'Annette, tenant en main un petit coffre en bois de chêne, dont le couvercle était un ouvrage de marqueterie très-bien travaillé.

—Cousin Menteith, dit-il au comte, je vous prends à témoin que je donne à Annette Lyle cette cassette et tout ce qu'elle contient : ce sont quelques ornemens qui appartenaient à ma pauvre mère, ornemens de peu de valeur, comme vous pouvez le croire; l'épouse d'un chef montagnard a bien rarement des joyaux précieux.

—Mais ces bijoux, dit Annette en repoussant la cassette avec douceur et timidité, appartiennent à la famille Allan; je ne puis ni ne dois.....

—Ils n'appartiennent qu'à moi, Annette, dit-il avec fierté en l'interrompant : c'est un don que ma malheureuse mère m'a fait sur son lit de mort. C'est tout ce qui m'appartient au monde avec mon plaid et ma claymore : prenez-les donc; ils n'ont aucune valeur pour moi, conservez-les pour l'amour d'Allan, si le sort de la guerre ne lui permet pas de vous revoir.

A ces mots il ouvrit la boîte, et la présenta de nouveau à Annette.—Si ces bijoux ont quelque valeur, lui dit-il, ils pourront vous être utiles quand ce château aura été détruit par le fer et le feu, et que vous vous trouverez sans asile; mais conservez une bague en souvenir d'Allan, qui a fait, pour mériter votre affection, sinon tout ce qu'il aurait voulu, au moins tout ce qui lui a été possible.

—Je n'accepterai de vous qu'une bague, Allan, dit

Annette en s'efforçant en vain de retenir ses larmes, je n'en accepterai qu'une seule, comme une marque de votre amitié pour moi. Ne me pressez pas davantage de recevoir un présent d'une telle valeur : je n'y puis consentir, Allan; en vérité je ne le puis.....

— Eh bien, faites donc votre choix : votre délicatesse est peut-être bien placée; le reste prendra une forme sous laquelle il pourra vous devenir utile.

— Ne pensez pas à cela, dit Annette en choisissant dans la boîte la bague qui lui parut la moins précieuse : gardez ces bijoux pour votre épouse, pour celle de votre frère. Mais, juste ciel! s'écria-t-elle en s'interrompant, quelle bague ai-je donc choisie!

Allan, dont les yeux exprimèrent une sombre appréhension, y jeta un regard empressé : c'était une bague portant une petite plaque en émail représentant une tête de mort placée sur deux poignards croisés. Dès qu'il l'eut aperçue, il poussa un gémissement si profond qu'Annette épouvantée laissa tomber la bague, qui roula sur le plancher : Menteith la lui rendit.

— Je prends Dieu à témoin, milord, s'écria Allan, que c'est votre main, et non pas la mienne, qui lui a rendu ce don de mauvais augure. C'est la bague de deuil que portait ma mère en mémoire de son frère assassiné.

— Je ne crains pas les augures, dit Annette un sourire sur les lèvres, tandis que ses yeux étaient baignés de larmes. Rien de ce qu'elle tient de ses protecteurs (c'était ainsi qu'elle nommait toujours Allan et lord Menteith) ne peut porter malheur à la pauvre orpheline.

Mettant la bague à son doigt en finissant ces paroles, elle prit sa harpe, et chanta sur un air gai les deux couplets suivans d'une chanson à la mode, tirée de quelque

Masque (1) de la cour, et qui était parvenue jusque dans les solitudes du Perthshire avec le caractère d'hiperbole bizarre qui signale le goût du temps de Charles II.

O toi qui lis dans le livre des cieux,
Sage astrologue, hélas, je plains ta peine :
Ces astres-là valent-ils deux beaux yeux ?
Fais comme moi, consulte ceux d'Hélène.

Mais non, arrête, et craignons, imprudent,
D'en trop savoir sur le malheur d'un autre ;
Si nous risquons de faire ainsi le nôtre,
C'est trop payer ce funeste talent.

— Elle a raison, Allan, dit lord Menteith, et ces couplets valent mieux que tout ce que nous pourrions gagner à la connaissance des choses futures.

— Elle a tort, milord, dit Allan d'un air sombre, elle le reconnaîtra ; mais vous, qui traitez avec tant de légèreté les avis que je vous ai donnés plusieurs fois, vous ne vivrez peut-être pas assez pour en être témoin. Ne riez pas d'un air si dédaigneux, ajouta-t-il, ou plutôt riez aussi fort et aussi long-temps que vous le pourrez, car l'instant où vous ne pourrez plus rire n'est pas éloigné.

— Je m'inquiète peu de vos visions, Allan. Quelque courte que puisse être ma carrière, l'œil d'un montagnard, malgré sa seconde vue, ne peut en apercevoir la fin.

— Pour l'amour du ciel! dit Annette, ne le contra-

(1) Espèce de petit poëme dramatique, le plus souvent allégorique, et assez analogue à certains opéras comiques ou pièces féeries. Les *Masques* de Ben Johnson eurent surtout le plus grand succès. Le célèbre Inigo Jones était le Cicéri du temps pour les décorations si nécessaires à ces pièces. — Éd.

riez pas; vous connaissez sa situation, vous savez qu'il ne peut endurer...

— Ne craignez rien, Annette, dit Allan, mon esprit est calme et tranquille. Quant à vous, cousin Menteith, mon amitié vous a cherché partout dans l'avenir. J'ai vu des champs de bataille jonchés de cadavres en aussi grand nombre que les grolles qui couvrent ces vieux arbres. — Il montrait du doigt un bouquet d'arbres qui servait de repaire à une foule de ces corbeaux, qu'on appelle aussi freux. — Je vous ai cherché, répéta-t-il, mais je ne vous ai pas trouvé. J'ai vu des foules de captifs blessés, désarmés, sans défense, entraînés dans des cachots et dans des citadelles; vous n'étiez point parmi eux. J'ai vu des tribunaux iniques condamner à être fusillés des hommes qu'ils nommaient des rebelles, j'ai vu partir les éclairs qui lançaient contre eux le feu de la mort; mais vous n'étiez point encore là. J'en ai vu d'autres conduits sur des échafauds, j'ai vu la hache sanglante faire tomber successivement leur tête; mais je n'ai pas reconnu la vôtre.

— C'est donc le gibet qui m'est réservé, dit lord Menteith : j'aurais désiré qu'on m'épargnât la corde, pour l'honneur de mon nom et de ma famille.

Il prononça ces mots d'un ton de plaisanterie, mais non sans désirer involontairement de recevoir une réponse : car le désir de connaître l'avenir exerce souvent quelque influence même sur l'esprit de ceux qui n'admettent pas la possibilité de semblables prédictions.

— Le genre de votre mort, milord, ne sera une tache ni pour votre nom ni pour votre famille. J'ai vu, à trois fois différentes, un Highlander vous plonger son poignard dans le sein, et tel sera votre sort.

— Je voudrais bien que vous m'en fissiez le portrait, je lui épargnerais la peine d'accomplir votre prophétie, si son plaid n'est pas à l'épreuve du sabre ou de la balle.

— Vous ne feriez peut-être qu'avancer votre destin; au surplus je ne puis vous donner les détails que vous désirez, car dans aucune de ces visions il n'a eu le visage tourné vers moi.

— Soit! laissons donc cette affaire dans l'incertitude où votre augure la place; cela ne m'empêchera pas de dîner gaiement aujourd'hui au milieu des montagnards armés de poignards.

— Cela peut être; il peut se faire aussi que vous ayez raison de jouir des momens qui vous restent, tandis qu'ils sont empoisonnés pour moi par de funestes présages. Mais, je vous le répète, ajouta-t-il en mettant la main sur son poignard, voilà l'instrument qui doit vous donner la mort.

— En attendant, dit lord Menteith, vous avez flétri toutes les roses des joues de notre pauvre Annette. Changeons donc de discours, mon cher Allan, ou plutôt occupons-nous d'affaires que nous entendons tous deux également bien, et allons voir où en sont nos pré paratifs de guerre.

Ils allèrent rejoindre Angus, avec lequel ils trouvèrent plusieurs chefs montagnards, les deux Anglais et le capitaine Dalgetty. Dans la discussion qui eut lieu sur les mesures militaires qu'il convenait de prendre, Allan montra une force d'esprit, une clarté de raisonnement, une précision de pensée qui le plaçaient dans un jour tout différent de celui sous lequel on l'a vu figurer jusqu'ici.

CHAPITRE VII.

« Le signal des combats vient de se faire entendre ;
» Les chefs sont assemblés, Moray, Ranald, Albin,
» Tous vêtus de tartan, la claymore à la main. »

CAMPBELL *Lochiel*.

Le matin de ce jour le château de Darnlinvarach offrit un spectacle brillant et animé.

Les différens chefs, arrivant tour à tour avec leur suite, qui, quoique plus ou moins nombreuse, n'était pourtant guère que le cortège qui les accompagnait ordinairement dans les occasions d'apparat, et qui formait leur garde du corps, saluèrent le seigneur du château et se saluèrent les uns les autres avec une affection cordiale ou avec une réserve hautaine, conformément aux relations d'amitié qui existaient entre leurs clans respectifs, ou aux querelles qu'ils avaient pu avoir les uns avec les autres. Chaque Chef, quelque mince que fût son importance, semblait disposé à exiger des autres la déférence due à un prince souverain indépendant,

tandis que les plus puissans étaient forcés par la politique d'accorder quelque chose aux prétentions des autres, afin d'en rallier sous leur étendard le plus grand nombre possible en cas de besoin. Cette assemblée de chefs ressemblait assez à ces anciennes diètes de l'empire germanique, où le moindre *Frey-Graf* qui possédait un castel perché sur un rocher stérile, entouré de quelques centaines d'acres de terre, prétendait au rang et aux honneurs de prince souverain, et au droit de siéger parmi les dignitaires de l'Empire.

La suite de chaque Chef avait été logée aussi bien que les circonstances et les localités le permettaient; mais chacun d'eux avait conservé son Henchman ou page qui le suivait comme son ombre, prêt à exécuter tous les ordres qui pourraient lui être donnés.

L'extérieur du château offrait une scène singulière. Les Highlanders venus d'îles, de vallées et de montagnes différentes, se regardaient d'une certaine distance avec un air de curiosité, de jalousie inquiète ou de malveillance décidée. Mais la classe la plus étourdissante de cette assemblée, au moins pour une oreille qui n'y était pas habituée, c'était celle des joueurs de cornemuse qui faisaient assaut de talens. Ces ménestrels guerriers, dont chacun avait la plus haute opinion de la supériorité de sa tribu et de l'importance de sa profession, jouèrent d'abord leurs différens pibrocs chacun à la tête de leur clan. Enfin, de même que des coqs, animés de l'ardeur des combats, sont attirés l'un vers l'autre quand ils s'entendent chanter, nos musiciens, secouant leurs plaids et leurs tartans comme ces oiseaux hérissent leurs plumes, commencèrent à s'approcher les uns des autres de manière à donner à leurs

confrères un échantillon de leur savoir-faire. S'avançant toujours de plus en plus, et semblant se défier mutuellement, chacun jouait de toutes ses forces son air favori sur son instrument criard, d'où il résultait un tel charivari, que si un musicien italien eût été enterré à dix milles de distance, il serait ressuscité d'entre les morts pour fuir le bruit de cette musique barbare (1).

Cependant les chefs s'étaient assemblés dans la grande salle du château. Parmi eux se trouvaient les personnages les plus importans des Highlands, attirés quelques-uns par leur zèle pour la cause royale, le plus grand nombre par leur haine contre le marquis d'Argyle, qui, depuis l'influence qu'il avait obtenue dans l'état, voulait exercer une sorte de suprématie sur les chefs ses voisins. Ce politique, doué de grands talens et jouissant d'une puissance considérable, avait aussi des défauts qui le rendaient impopulaire parmi les autres chefs montagnards. La dévotion dont il faisait profession était d'un caractère sombre et fanatique; son ambition paraissait insatiable, et les chefs inférieurs l'accusaient de n'être ni généreux ni libéral. Il faut ajouter que, quoique Highlander et issu d'une famille où la valeur était héréditaire et où elle s'est conservée depuis ce temps, Gillespie Grumach (nom qu'il portait dans son pays, où les titres sont inconnus) était soupçonné d'être plus habile politique que vaillant guerrier. Lui et son clan étaient surtout l'objet de la haine des Mac-Donalds et des Mac-Leans, les deux tribus les plus puissantes après la sienne, qui, quoique divisées par

(1) Voyez dans le *Voyage historique et littéraire d'Écosse* l'opinion du consul français à Édimbourg, en 1822, sur cette musique. Éd.

d'anciennes querelles, étaient réunies par leur aversion contre les Campbells, autrement nommés les Enfans de DIARMID.

Les chefs réunis restèrent quelque temps en silence, attendant que quelqu'un expliquât les motifs de l'assemblée. Enfin, personne ne prenant la parole, un des plus distingués d'entre eux ouvrit la diète en disant :

— Nous avons été convoqués ici, M'Aulay, pour délibérer sur les affaires du roi et sur celles de l'état; nous désirons savoir qui va nous expliquer l'objet de nos délibérations.

Les talens oratoires n'étant pas le côté le plus brillant d'Angus M'Aulay, il pria lord Menteith de répondre, et le jeune comte, y ayant consenti, s'expliqua avec autant de dignité que de modestie.

— J'aurais désiré, messieurs, dit-il, que ce que j'ai à vous dire vous fût adressé par une personne plus connue et d'une réputation mieux établie. Mais puisque je me trouve chargé de porter la parole, j'ai à annoncer aux chefs assemblés que ceux qui désirent secouer le joug déshonorant dont le fanatisme s'efforce de charger leurs têtes n'ont pas un instant à perdre. Les Covenantaires, après avoir fait deux fois la guerre à leur souverain, et en avoir extorqué toutes les concessions raisonnables ou injustes qu'il leur a plu d'exiger, après avoir vu leurs chefs comblés de faveurs et de dignités, après avoir publiquement déclaré, lorsque le roi, ayant fait un voyage en Écosse, était sur le point de repartir pour l'Angleterre, qu'il s'en retournait roi satisfait d'un peuple satisfait; sans aucun motif de plaintes, sans autre prétexte que des doutes et des soupçons déshonorans pour le roi, et qui n'ont pas en eux-mêmes le

moindre fondement, ont envoyé en Angleterre une armée nombreuse au secours de ses sujets révoltés, pour soutenir une querelle qui est aussi étrangère à l'Écosse que les guerres d'Allemagne. Il est heureux pourtant que l'ardeur avec laquelle on s'est porté à cet acte de trahison ait aveuglé les chefs qui ont usurpé le gouvernement de notre patrie sur les dangers auxquels elle les exposait. L'armée qu'ils ont envoyée en Angleterre, sous les ordres du vieux comte de Leven, est composée de ces vieilles troupes levées dans les deux dernières guerres, et qui faisaient la force de l'armée écossaise....

Le capitaine Dalgetty, se levant en ce moment, allait l'interrompre pour dire qu'il était à sa connaissance personnelle qu'un grand nombre de vétérans, formés dans les guerres d'Allemagne, se trouvaient dans l'armée de Leven. Mais Allan, qui était près de lui, le tirant rudement par le bras, le força à se rasseoir, et se mettant un doigt sur ses lèvres, lui fit entendre, non sans quelque difficulté, qu'il devait garder le silence. Le capitaine jeta sur lui un regard de mépris et d'indignation, qui ne troubla nullement sa gravité, et lord Menteith continua en ces termes :

— L'instant est donc favorable. Les bons et loyaux Écossais peuvent prouver maintenant que les reproches qu'on a eus à faire récemment à leur patrie ne tombent que sur un petit nombre de séditieux et d'hommes turbulens, dont l'ambition et l'égoïsme ont voulu profiter du fanatisme qui, de la chaire de cinq cents énergumènes, s'est répandu comme un torrent sur l'Écosse. J'ai reçu des lettres du marquis de Huntly dans le nord, et je les montrerai séparément à chacun de vous. Ce noble seigneur, aussi loyal que puissant, est déterminé

à faire usage de tous ses moyens pour faire triompher la cause royale, et le comte de Seaforth est prêt à se ranger sous les mêmes étendards. J'ai des nouvelles semblables du comte d'Airly et des O'Gilvies du comté d'Angus, et je ne doute pas qu'ils ne montent bientôt à cheval avec les Hay, les Leith, les Burnets et d'autres gentilshommes loyaux qui formeront un corps plus que suffisant pour tenir en respect les Covenantaires du nord, à qui ils ont déjà donné des preuves de leur valeur en les mettant en déroute dans la fameuse rencontre connue sous le nom de Trot de Turiff. Au sud du Forth et du Tay, le roi compte un grand nombre d'amis qui, mécontens des taxes et des sermens qu'on leur impose, et des levées qu'on en exige, n'attendent qu'un signal pour réprimer, les armes à la main, la tyrannie du comité des États et l'insolence inquisitoriale des ministres presbytériens. Douglas, Traquaïr, Roxburgh, Hume, tous dévoués à la cause royale, contre-balanceront dans le sud le crédit des partisans du Covenant, et ces hommes distingués par leur rang et leur naissance, présens en cette assemblée, et venus tout exprès du nord de l'Angleterre, vous répondront du zèle des comtés de Cumberland, de Westmoreland et de Northumberland. Que peuvent opposer les Covenantaires du sud aux efforts de tant de gentilshommes vaillans? — De nouvelles recrues, les Whigamores (1) des comtés de l'ouest, les laboureurs et les ouvriers des Lowlands aux Highlands de l'ouest. Quel ami y ont les Covenantaires? On ne m'en citera qu'un seul, aussi

(1) Des Wighs. Voyez sur ce mot la note du premier volume de *Waverley*, pag. 14. — Éd.

connu qu'il est odieux. Mais peut-il exister un homme qui, en jetant les yeux autour de cette salle, et en reconnaissant la puissance, la bravoure et la loyauté des chefs qui y sont assemblés, puisse douter un instant que les forces dont peut disposer Gillespie Grumach ne soient promptement anéanties? Je dois vous dire aussi qu'on s'est assuré de l'argent et des munitions nécessaires pour l'armée qu'il s'agit de former, et que des officiers du premier mérite, ayant acquis dans les guerres étrangères une expérience consommée, et dont l'un est en ce moment devant vos yeux, se sont chargés de discipliner les nouvelles recrues qu'il pourra être nécessaire de lever.

Ici Dalgetty se redressa et tourna les yeux tout autour de la salle, semblant dire par son attitude et ses regards : Voyez, messieurs, le voici!

— Un corps de troupes auxiliaires d'Irlande, continua lord Menteith, envoyé d'Ulster par le comte d'Antrim, a effectué son débarquement, et s'est emparé du château de Mingarry avec le secours du clan Ronald; en dépit de tous les efforts d'Argyle, ce corps est en ce moment en marche pour se rendre à Darnlinvarach. Il ne me reste plus, messieurs, qu'à engager les nobles chefs qui m'entendent à oublier toutes les considérations secondaires, à réunir leurs efforts pour la cause commune, à donner dans leurs clans respectifs le signal des combats, et à rassembler toutes leurs forces avec une célérité qui ne laisse à nos ennemis ni les moyens de faire des préparatifs contre nous, ni le temps de revenir de la terreur que leur inspirera le premier son de la cornemuse guerrière. Quant à moi, quoique ni ma puissance ni mes richesses ne me mettent au pre-

mier rang de la noblesse d'Écosse, je sens ce que je dois à la dignité d'une ancienne et honorable maison, et je dévoue ma vie et ma fortune au succès de la cause que j'embrasse. Que chacun en fasse autant, et nous mériterons les remerciemens de notre roi et la reconnaissance de la postérité.

Les applaudissemens réitérés qui suivirent ce discours prouvèrent au comte que l'opinion générale était d'accord avec la sienne. Cependant aucun Chef ne prenait la parole, et ils se regardaient les uns les autres, comme s'il fût resté quelque point important à régler. Chacun d'eux causait à voix basse avec ses voisins: enfin un d'entre eux, respectable par ses cheveux blancs, quoiqu'il ne fût qu'un Chef de second rang, se leva, et répondit en ces termes à lord Menteith :

— Thane de Menteith, dit-il, vous avez bien parlé; il n'est aucun d'entre nous dans le cœur duquel les mêmes sentimens ne brûlent comme une flamme inextinguible. Mais ce n'est pas la force seule qui gagne les batailles : la tête du général enfante la victoire aussi bien que les bras du soldat. Qui donc lèvera la bannière autour de laquelle vous nous invitez à nous rallier? Croit-on que nous risquerons la vie de nos enfans, que nous hasarderons la fleur de nos concitoyens, sans savoir sous les ordres de qui ils combattront? Ce serait conduire à la boucherie ceux que les lois divines et humaines nous ordonnent de protéger. Où est la commission du roi en vertu de laquelle ses fidèles sujets sont appelés aux armes? Quelques simples et quelques grossiers qu'on nous suppose, nous connaissons les lois de la guerre comme celles de notre pays, et nous ne nous porterons à aucune démarche qui puisse troubler la

paix générale, sans les ordres exprès du roi, et sans avoir un chef qui soit digne de nous commander.

—Et où trouveriez-vous ce chef, s'écria un autre Chef, si ce n'est le représentant des Lords des Iles, dont la famille a toujours joui du droit de commander tous nos clans réunis? et quel est celui qui a droit à ce titre, si ce n'est Vich-Alister More?

— Je conviens, dit un autre Chef avec véhémence, que le représentant des Lords des Iles aurait droit de nous commander; mais je nie que Vich-Alister More soit ce représentant. S'il prétend à être regardé comme tel, qu'il me prouve d'abord que son sang est plus rouge que le mien.

— C'est une chose bien facile, répondit Vich-Alister More en portant la main sur sa claymore.

Lord Menteith se précipita entre eux, et les conjura de ne pas oublier que les intérêts de l'Écosse, la liberté de leur pays, la cause de leur roi, devaient passer avant toutes les querelles sur leur rang et leur noblesse respective. Plusieurs chefs, qui ne se souciaient d'être sous les ordres d'aucun des deux concurrens, joignirent leurs efforts aux siens; mais personne ne s'expliqua avec plus d'énergie que le célèbre Evan Dhu.

— J'arrive des bords de mes lacs, dit-il, comme le torrent qui descend des montagnes. Il ne remonte pas vers sa source, et je ne prétends point faire un pas rétrograde. Ce n'est point en nous occupant de nos propres prétentions que nous servirons notre patrie et notre roi. Ma voix sera pour le général que le roi aura nommé, et qui possèdera sans doute les qualités nécessaires pour être digne de commander à des hommes comme nous.

Il faut qu'il soit d'une haute naissance, ou nous nous dégraderions en servant sous ses ordres; il doit être sage et expérimenté, ou la sûreté de nos concitoyens serait en danger; il faut qu'il soit le plus brave des braves pour que nous lui soyons attachés, et qu'il joigne la fermeté à la prudence pour maintenir l'union parmi nous. Thane de Menteith, pouvez-vous nous dire où nous trouverons un pareil général?

— Il ne faut pas l'aller chercher bien loin, s'écria Allan Mac-Aulay; il est devant vos yeux: le voici, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule d'Anderson, qui était debout derrière lord Menteith.

La surprise de l'assemblée se manifesta par un profond silence; tous les yeux se tournèrent sur Anderson, et celui-ci, jetant un grand manteau qui couvrait en partie sa figure, et s'avançant au premier rang, dit: — Messieurs, je n'avais pas le projet d'être long-temps spectateur silencieux de cette scène intéressante; mais mon bouillant ami m'oblige de me faire connaître un peu plus tôt que je n'en avais l'intention. Ce que je pourrai faire pour le service du roi, prouvera si je mérite l'honneur qui m'est accordé par cette commission. C'est un ordre revêtu du grand sceau de l'État, chargeant James Graham, comte de Montrose, de prendre le commandement des forces qui doivent s'assembler en Écosse pour le service de Sa Majesté.

Les applaudissemens unanimes et prolongés retentirent à l'instant dans toute l'assemblée. Dans le fait le comte de Montrose était peut-être le seul homme auquel ces fiers montagnards auraient consenti à obéir. Sa haine héréditaire et invétérée contre le marquis d'Argyle les assurait qu'il conduirait la guerre contre lui avec éner-

gie, et sa valeur éprouvée leur faisait concevoir les plus flatteuses espérances de succès (1).

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ici la couleur toute homérique de ce tableau : peut-être aussi cette assemblée des chefs des Highlands rappelle-t-elle en même temps le fameux conseil des caciques sauvages dans l'Auracana, de Don Alonzo d'Ercilla — Éd.

CHAPITRE VIII.

« Votre plan est le meilleur de tous les plans. Nos amis
» sont braves et fidèles. Un bon plan, de bons amis, et de
» grandes espérances; un excellent plan, d'excellens amis.»

Shakspeare, *Henry IV*, part. I.

Après avoir donné quelques momens à une joie bruyante, on demanda le silence pour entendre la lecture de la commission royale; et tous les chefs, qui avaient jusque-là gardé leurs toques surmontées de panaches, probablement parce ce qu'aucun ne voulait être le premier à ôter la sienne, se découvrirent la tête simultanément par respect pour les ordres du roi. La commission était conçue dans les termes les plus honorables : elle autorisait James Graham, comte de Montrose, à appeler aux armes les sujets du roi en Écosse, pour éteindre le feu de la rébellion que des traîtres et des séditieux y avaient allumé, ayant par là rompu la

pacification conclue entre les deux royaumes, et encouru la forfaiture. Elle enjoignait à toutes les autorités d'obéir à Montrose et de l'aider dans son entreprise; elle lui donnait le droit de faire des proclamations, de rendre des ordonnances, de récompenser, de punir, de faire grace, de destituer, et de nommer les gouverneurs et les commandans. Enfin elle lui conférait les pouvoirs les plus étendus qu'un monarque ait jamais pu confier à un de ses sujets.

Dès que cette lecture fut terminée, de nouvelles acclamations annoncèrent l'approbation unanime des chefs et leur entière soumission aux volontés du roi. Après avoir reçu ces honorables témoignages de satisfaction générale, Montrose s'adressa tour à tour à chacun des chefs. Il connaissait déjà personnellement les principaux d'entre eux; mais il ne négligea pas même de parler à ceux qui n'avaient qu'une importance secondaire, et par la connaissance qu'il leur montra de l'histoire, des intérêts et de la situation de leurs clans, il gagna leur bienveillance, et prouva qu'il s'était préparé depuis long-temps à remplir le poste qu'il occupait alors, en étudiant le caractère et les mœurs de ces montagnards.

Tandis qu'il s'occupait de ces actes de courtoisie, ses traits expressifs et la dignité de son maintien offraient un contraste frappant avec l'humble costume dont il était revêtu. Montrose avait ce genre de physionomie dans laquelle on ne découvre rien d'extraordinaire à la première vue, mais qui fait naître un intérêt de plus en plus vif. Il n'était guère que de moyenne taille; mais tous ses membres étaient bien proportionnés, pleins de vigueur, et capables d'endurer la fatigue. Il avait

une constitution de fer, et il en avait eu besoin dans ses campagnes, où il s'était soumis à tous les devoirs du simple soldat. Tous les exercices militaires lui étaient familiers; il n'était pas moins habile dans les arts de la paix, et il possédait cette aisance qui, lorsqu'on l'a une fois acquise, se fait remarquer dans toutes les situations de la vie. Ses longs cheveux bruns, séparés sur le sommet de sa tête, suivant l'usage des nobles royalistes, tombaient sur chaque épaule en nombreuses boucles, dont l'une, descendant à deux ou trois pouces plus bas que les autres, prouvait qu'il avait adopté cette mode, contre laquelle il avait plu à un ministre puritain, M. Prynne, d'écrire un volumineux traité, intitulé : *la Mode profane des Boucles.*

Ses traits étaient de nature à intéresser plutôt par le caractère de l'homme même que par leur régularité; mais un nez aquilin, un œil vif et bien fendu, un teint animé compensaient les défauts qu'on pouvait remarquer dans quelques autres parties de sa figure; de manière que l'impression qu'il produisait était généralement en sa faveur. Mais ceux qui le voyaient quand son ame tout entière passait dans ses yeux pleins d'énergie et du feu du génie, ceux qui l'entendaient parler avec l'autorité du talent, avec l'éloquence de la nature, prenaient une opinion même de son extérieur beaucoup plus favorable que nous ne serions tentés de le croire à en juger seulement par les portraits qui lui survivent. Tel fut du moins l'effet qu'il produisit sur tous les chefs montagnards, qui, comme tous les hommes à demi civilisés, n'attachaient pas peu d'importance aux avantages extérieurs.

Dans la conversation qui suivit, Montrose raconta

les risques qu'il avait déjà courus pour l'entreprise qu'il s'agissait d'exécuter. Il avait d'abord espéré entrer en Écosse à la tête d'un corps de royalistes qui s'étaient rassemblés dans le nord de l'Angleterre par obéissance pour les ordres du marquis de Newcastle; mais jamais les Anglais n'avaient voulu passer les frontières, et cette petite armée s'était débandée. Le délai qu'avait éprouvé ensuite le débarquement du corps irlandais du comte d'Antrim avait causé de nouveaux obstacles; et divers plans qu'il avait conçus ayant successivement échoué, il avait été obligé de se déguiser pour traverser les Lowlanders, et avait été aidé dans ce dessein par son ami et son parent le comte de Menteith. Comment Allan Mac-Aulay l'avait-il reconnu? C'était, dit-il, ce qu'il ne pouvait expliquer. Ceux qui attribuaient à Allan le don de seconde vue sourirent d'un air mystérieux; mais Allan se contenta de faire observer qu'il n'était pas étonnant que le comte de Montrose fût connu de milliers de personnes qu'il ne connaissait pas.

— Sur l'honneur d'un Cavalier, milord, dit Dalgetty, trouvant enfin l'occasion de prendre part à la conversation, je suis fier et heureux de pouvoir tirer l'épée sous les ordres de Votre Seigneurie. Je bannis de mon cœur toute animosité, tout fiel, toute rancune contre Allan Mac-Aulay, je lui pardonne de m'avoir jeté hier au bas bout de la table. Certes il a si bien parlé aujourd'hui, il a tellement prouvé qu'il est en pleine et entière possession de sa raison, que j'avais résolu de ne pas lui accorder les privilèges qui ne sont dus qu'à la folie; mais puisqu'il ne voulait me déplacer que par honneur pour le comte de Montrose, pour mon futur général en chef, je reconnais en face de tous que cette

préférence était juste, et je salue Allan de tout mon cœur, en homme qui veut être son *buen camarado.*

Après avoir fait ce discours, qui ne fut guère ni écouté ni entendu, il saisit la main d'Allan sans ôter son gantelet, et la pressa fortement; et celui-ci, pour ne pas être en reste de politesse, lui serra la sienne, comme si c'eût était dans la tenaille d'un serrurier, avec une telle force, que le fer du gantelet s'en trouva bossué.

Le capitaine Dalgetty aurait probablement regardé comme un nouvel affront ce signe équivoque d'amitié, si, tandis qu'il soufflait en secouant la main, son attention n'eût été détournée par la voix de Montrose qui l'appelait.

— Capitaine Dalgetty, c'est-à-dire major Dalgetty, j'apprends à l'instant que les Irlandais, qui doivent recevoir des leçons de votre expérience, ne sont en ce moment qu'à quelques lieues d'ici.

— Les chasseurs que j'ai envoyés dans les bois, dit Angus, pour en rapporter de la venaison pour l'honorable compagnie, ont appris qu'on avait vu en marche une troupe nombreuse d'étrangers qui ne parlent ni notre langue ni celle de l'Écosse. Ils sont armés et conduits, dit-on, par Alaster Mac-Donald, communément nommé le jeune Colkitto.

— Ce sont certainement nos gens, dit Montrose; il faut nous hâter de leur envoyer des messagers pour leur servir de guides, et leur fournir ce dont ils peuvent avoir besoin.

— Ce dernier point ne sera pas le plus facile, dit Angus; car, à ce qu'on m'assure, à l'exception d'un petit nombre de mousquets et de quelques munitions, ils sont dépourvus de tout ce qui est nécessaire à une

armée; ils n'ont ni argent ni souliers, et ils sont à moitié nus.

— C'est ce qu'il était inutile de proclamer si hautement, dit Montrose; au surplus les tisserands puritains de Glascow nous fourniront d'excellent drap quand nous ferons une descente dans les Lowlands; et si les ministres ont pu réussir à persuader aux vieilles femmes des bourgs d'Écosse de donner leurs toiles pour faire des tentes pour leurs soldats, j'espère que mes talens oratoires pourront les déterminer à renouveler ce don patriotique, et décider leurs Têtes-Rondes de maris à nous ouvrir leurs bourses.

— A l'égard des armes, dit le major Dalgetty, comme nous l'appellerons dorénavant, si Votre Seigneurie permet à un vieux soldat d'exprimer sa façon de penser, il suffit qu'un tiers des soldats porte le mousquet : mon arme favorite pour les autres serait la pique, arme excellente, soit pour soutenir une charge de cavalerie, soit pour enfoncer un bataillon d'infanterie. Tout ouvrier serrurier est en état de fabriquer cent têtes de piques par jour, et il ne manque pas de bois pour faire des manches. Je garantis qu'un bon bataillon de piquiers, formés à la manière du lion du Nord, de l'immortel Gustave, battrait la fameuse phalange macédonienne, dont j'ai lu les exploits quand j'étais au collège de Mareschal à Aberdeen. De plus, je suis en état de vous démontrer.....

La dissertation du major sur la tactique fut interrompue en ce moment par Allan Mac-Aulay, qui, étant sorti un instant, rentra en s'écriant : — Silence, place pour un hôte dont la présence n'était ni attendue ni désirée.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte de l'appartement se rouvrit, et l'on y vit entrer un homme à cheveux gris, de grande taille, d'un maintien imposant, et dont l'air plein de dignité, avec un mélange de hauteur, annonçait l'habitude du commandement. Il jeta sur les chefs assemblés un regard sévère et presque menaçant. Les principaux d'entre eux le lui rendirent par un coup d'œil d'indifférence méprisante; mais il était facile de voir que quelques chefs inférieurs, surtout ceux dont les possessions étaient voisines des domaines du marquis d'Argyle, auraient voulu être partout ailleurs dans ce moment.

— A qui de vous, messieurs, dois-je m'adresser comme au chef reconnu par cette assemblée? Peut-être, au surplus, ajouta-t-il d'un air qui touchait à la dérision, n'êtes-vous pas encore d'accord sur le choix de celui qui doit remplir un poste qui sera sans doute aussi honorable que dangereux.

— Adressez-vous à moi, sir Duncan-Campbell, dit Montrose en s'avançant vers lui.

— A vous! répondit sir Duncan-Campbell d'un air de mépris.

— A moi, répéta Montrose; au comte de Montrose, si vous l'avez oublié.

— J'aurais eu du moins quelque peine à le reconnaître sous le déguisement d'un valet; et cependant j'aurais dû supposer qu'il fallait une mauvaise influence aussi puissante que celle de Votre Seigneurie, d'un homme reconnu comme un des perturbateurs de la paix d'Israël, pour former dans ce château ce rassemblement d'hommes abusés.

— J'emprunterai pour vous répondre, sir Duncan,

le jargon de vos puritains. Je n'ai pas troublé la paix d'Israël; c'est vous et la maison de votre père. Mais laissons cette altercation, qui n'a d'importance que pour nous, et apprenez-nous ce que vous avez à nous dire de la part d'Argyle, dont nous voyons sans doute en vous l'envoyé.

— C'est au nom du marquis d'Argyle, comte Montrose, au nom du parlement d'Écosse que je demande à connaître les causes qui ont déterminé à tenir cette assemblée. Si elle a pour but de troubler la paix du pays, les relations de voisinage et les lois de l'honneur auraient dû vous engager à nous informer de vos intentions.

— Ainsi donc quelques-uns des chefs les plus distingués des montagnes d'Écosse ne peuvent se réunir chez un ami commun, sans être exposés à une visite inquisitoriale, sans qu'on vienne leur demander le motif de leur réunion? C'est un état de choses aussi nouveau que singulier en Écosse, ajouta-t-il en se tournant du côté des chefs. Il me semble que nos ancêtres étaient accoutumés à se réunir pour des parties de chasse, ou pour tout autre objet, sans en demander la permission au grand Mac-Callum-More, et sans avoir à en rendre compte à aucun de ses émissaires ou de ses subordonnés.

— On a vu en Écosse le temps dont vous parlez, dit un Chef dont les terres touchaient à celles du marquis d'Argyle, — on le reverra encore lorsque les usurpateurs de nos anciennes possessions seront réduits à n'être que lairds de Lochow, comme l'étaient leurs ancêtres, et qu'ils ne s'étendront plus comme une nuée de sauterelles pour dévorer nos possessions.

— Faut-il donc que je croie, dit sir Duncan, que c'est contre mon nom seul, contre le clan des Campbell que se font ces préparatifs, ou devons-nous souffrir en commun avec tous les habitans paisibles de l'Écosse?

— Avant que le laird d'Ardenvohr avance plus loin dans son audacieux catéchisme, s'écria un Chef avec violence, j'ai aussi une question à lui faire. A-t-il apporté plus d'une vie en ce château, pour oser venir nous y braver, nous y insulter?

— Messieurs, dit Montrose, je réclame de vous un peu de patience. Un homme qui vient à nous comme ambassadeur doit pouvoir tout dire, et a droit à un sauf-conduit; mais puisque sir Duncan Campbell est si pressant, je veux bien l'informer qu'il se trouve ici au milieu d'une assemblée de fidèles sujets du roi, convoqués par moi, au nom, sous l'autorité et en vertu des ordres spéciaux de Sa Majesté.

— Nous allons donc, je présume, dit Duncan, avoir une guerre civile dans toutes les formes. J'ai fait trop long-temps le métier de soldat pour apprendre cette nouvelle avec inquiétude; mais il aurait été honorable pour le comte de Montrose de consulter en cette occasion un peu moins son ambition et un peu plus la paix du pays.

— Quels sont ceux qui ont consulté leur ambition et leur intérêt, sir Duncan? Ce sont ceux qui ont réduit l'Écosse à la situation où elle se trouve; c'est à eux qu'il faut s'en prendre si les plaies qu'ils ont faites à leur patrie ont rendu indispensable le remède terrible que nous allons employer à regret.

— Et parmi ceux dont vous parlez, quel rang assignerons-nous à un noble comte qui a été partisan si

outré du Covenant, qu'en 1639 il fut le premier à passer la Tweed pour charger l'armée royale à la tête de son régiment? N'est-ce pas encore lui qui fit ensuite signer le Covenant, à la pointe de l'épée, aux bourgeois de la ville d'Aberdeen ?

— Je vous entends, sir Duncan, répondit Montrose avec modération; mais si, dans ma première jeunesse, j'ai commis les fautes que vous me reprochez, si je me suis laissé égarer par les discours insidieux d'ambitieux hypocrites, mon repentir peut en avoir acheté le pardon. Me voici, l'épée à la main, prêt à verser tout mon sang pour réparer mes erreurs, et c'est tout ce qu'on peut exiger d'un simple mortel.

— Je suis fâché, milord, d'avoir à faire un tel rapport au marquis d'Argyle; il m'avait chargé en outre, pour prévenir les maux qui résultent toujours d'une guerre entre montagnards, de vous proposer de conclure une trève pour l'intérieur de nos montagnes. L'Écosse est assez grande pour nous fournir ailleurs des champs de bataille, sans que des voisins aillent ravager leurs territoires respectifs.

— C'est une proposition pacifique, dit Montrose en souriant d'un air ironique, telle qu'on devait l'attendre d'un homme dont les actions ont toujours démontré, plus que ses conseils et ses intentions, qu'il est ami de la paix. Cependant si l'on pouvait fixer avec justice et impartialité les conditions de cette trêve, si nous pouvions avoir une garantie, car il nous en faut une, sir Duncan, que le marquis les exécutera fidèlement, je consentirais, quant à moi, à laisser la paix derrière nous, puisque nous ne voulons que porter la guerre en avant. Mais, sir Duncan, vous avez trop d'usage et

d'expérience pour croire que nous puissions vous permettre de rester plus long-temps dans ce château, et d'y être témoin de nos opérations. On va vous servir des rafraîchissemens, après quoi vous retournerez à Inverary avec un officier que nous chargerons de régler les conditions d'une trêve dans nos montagnes, si c'est bien sérieusement que le marquis en fait la proposition.

Sir Duncan ne répondit qu'en saluant.

— Lord Menteith, continua Montrose, voulez-vous avoir la bonté de suivre sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, tandis que nous allons délibérer sur le choix de l'officier qui l'accompagnera? Mac-Aulay me permettra de le prier de donner des ordres pour que sir Duncan soit traité conformément aux lois de l'hospitalité.

— J'y veillerai, dit Allan en s'avançant; j'aime sir Duncan; les mêmes mains nous ont fait souffrir autrefois; je ne l'ai point oublié.

— Comte de Menteith, dit sir Duncan, j'ai bien du regret de vous voir à votre âge engagé dans une entreprise désespérée, et prenant parti pour des rebelles.

— Je suis jeune, répondit Menteith, mais je suis assez âgé pour distinguer la bonne cause de la mauvaise, la loyauté de la rébellion. Quand on entre de bonne heure dans le bon chemin, on a l'espoir d'y marcher plus long-temps.

— Et vous aussi, mon cher Allan, dit sir Duncan en lui serrant la main; faut-il que nous levions le sabre l'un contre l'autre après avoir si souvent combattu ensemble un ennemi commun?

Se tournant alors vers les chefs: — Messieurs, leur dit-il, je reconnais parmi vous bien des gens qui ont

toute mon affection, et j'ai le plus vif regret de voir que vous rejetiez toute médiation. Dieu, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, sera juge de nos motifs et de ceux des hommes qui sont les brandons de cette guerre civile.

— Amen, dit Montrose. Nous nous soumettons tous à ce tribunal.

Sir Duncan sortit accompagné d'Allan Mac-Aulay et de lord Menteith.

— Voilà bien un véritable Campbell, dit Montrose en le voyant partir; il y a long-temps qu'on a dit d'eux : Tout promettre, ne rien tenir.

— Pardonnez-moi, milord, dit Evan Dhu; quoique ennemi héréditaire des Campbell, j'ai toujours connu le laird d'Ardenvohr brave à la guerre, honnête pendant la paix, et sage dans les conseils.

— Je sais, dit Montrose, que son caractère personnel mérite l'éloge que vous en faites; mais il ne parle ici que comme l'organe et l'interprète de son chef le marquis, qui est le plus faux de tous les hommes qui aient jamais existé. Mac-Aulay, dit-il tout bas à son hôte, de crainte que ses discours artificieux ne fassent quelque impression sur l'inexpérience de Menteith ou sur les dispositions singulières de votre frère, vous ne feriez pas mal d'envoyer des musiciens, afin d'empêcher qu'il ne les engage dans une conférence particulière.

— Des musiciens, répondit Angus, je n'en ai pas d'autre que mon joueur de cornemuse, et à peine peut-il respirer tant il est essoufflé d'avoir fait assaut avec ses confrères; mais je vais y envoyer Annette Lyle avec sa harpe. Et il sortit un instant pour aller donner des ordres à ce sujet.

Pendant ce temps une discussion assez chaude s'en-

tama sur le choix à faire d'un envoyé pour accompagner sir Duncan à Inverary. On ne pouvait faire cette proposition aux principaux chefs, accoutumés à se considérer comme les égaux de Mac-Callum-More, et ceux qui n'avaient pas le même prétexte n'étaient nullement tentés de se charger de cette mission. On aurait dit qu'Inverary était la vallée de Josaphat, tant chacun montrait de répugnance à en approcher. Il fallut finir, après beaucoup d'hésitation, par en donner la raison; et l'on déclara que, quel que fût le montagnard qui se chargeât d'une ambassade si peu agréable à Mac-Callum-More, celui-ci conserverait dans son cœur le souvenir de cette offense, et ne manquerait pas de trouver tôt ou tard le moyen de l'en faire repentir.

Dans cet embarras, Montrose, qui ne regardait cette proposition de trêve que comme un stratagème d'Argyle, quoiqu'il n'eût pas osé la rejeter purement et simplement en présence de ceux qui étaient le plus intéressés à ce qu'elle fût acceptée, résolut de confier à Dalgetty cette mission honorable, mais dangereuse; et pour le déterminer à l'accepter, il lui fit observer qu'il n'avait dans les montagnes ni clan ni possessions sur lesquelles Argyle pût faire tomber sa vengeance.

—Mais si je n'ai ni clans ni domaine, dit Dalgetty, j'ai une tête, et je ne me soucie nullement qu'il fasse tomber sa vengeance sur elle. Je connais plus d'un cas où un honorable ambassadeur a été pendu comme espion. Les Romains eux-mêmes ne traitèrent pas fort bien les députés qui leur furent envoyés lors du siège de Capoue, quoique je me rappelle qu'ils se contentèrent de leur couper le nez et les mains, et de leur arracher les yeux.

— Sur mon honneur, major, dit Montrose, si le marquis, au mépris des lois de la guerre, vous faisait quelque insulte, j'en tirerais une vengeance si terrible que le bruit en retentirait dans toute l'Écosse.

— La consolation serait assez mince, répliqua Dalgetty; mais n'importe, *corragio,* comme dit l'Espagnol. Ayant en vue la terre promise, le domaine de Drumthwacket, *mea paupera regna,* comme nous le disions au collège de Mareschal, je me charge de la mission de Votre Excellence, sachant qu'un chevalier d'honneur doit toujours obéir aux ordres de son général, au risque de périr par le sabre ou même par le gibet.

— Bravement résolu! dit Montrose. Maintenant suivez-moi; je vous remettrai vos instructions, et je vous informerai des conditions auxquelles nous pourrons conclure une trêve pour l'intérieur de nos montagnes.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des détails de ces instructions : elles étaient d'une nature évasive, comme semblait le demander une proposition que Montrose jugeait n'avoir été faite que pour gagner du temps. Lorsqu'il eut fini d'expliquer à Dalgetty ses intentions, celui-ci, se retirant, lui rendait le salut militaire à la porte de l'appartement quand Montrose lui fit signe de rentrer.

— Je présume, lui dit-il, que je n'ai pas besoin de rappeler à un officier qui a servi sous le grand Gustave qu'un envoyé, dans le cas où vous allez vous trouver, ne doit pas se borner à exécuter littéralement ses instructions, et que son général s'attend à recevoir de lui, à son retour, quelque rapport sur l'état des affaires dans le camp des ennemis, autant qu'il pourra s'en assurer : en un mot, major, il faut que vous soyez *un peu clairvoyant.*

—Ah! ah! Votre Excellence, répondit Dalgetty en donnant à ses traits durs une expression inimitable de ruse et d'intelligence. Si l'on ne me met pas la tête dans un sac, ce que j'ai vu pratiquer à l'égard d'honorables officiers soupçonnés de venir dans des intentions à peu près semblables, Votre Excellence peut compter sur une relation bien exacte de tout ce que Dugald Dalgetty aura vu et entendu, quand il s'agirait même de vous dire combien d'airs jouent les cornemuses de Mac-Callum-More, et combien il se trouve de raies sur l'étoffe de son plaid et de son jupon, en supposant qu'il s'habille comme tous ces braves chefs.

—Fort bien! répondit Montrose; adieu, major : on dit que la pensée d'une dame se trouve toujours dans le *post-scriptum* de ses lettres; songez donc que de même la partie la plus importante de votre mission consiste dans les dernières instructions que je viens de vous donner.

Dalgetty lui exprima par un coup d'œil qu'il le comprenait parfaitement, et se retira pour se mettre lui et son cheval en état de commencer leur voyage en faisant entrer des vivres dans les magasins.

A la porte de l'écurie, car ses premiers soins étaient toujours pour Gustave, il trouva Angus Mac-Aulay et sir Miles Musgrave qui venaient de rendre une visite à son coursier; et, après en avoir fait l'éloge, il se réunirent pour engager le major à ne pas emmener ce bel animal dans un voyage qui devait être très-fatigant.

Angus lui peignit sous les couleurs les plus effrayantes l'état des routes, ou, pour mieux dire, des sentiers presque impénétrables qu'il fallait suivre à travers les bois dans tout le comté d'Argyle, les huttes misérables

où il serait obligé de passer la nuit, et où son cheval ne pourrait trouver aucun fourrage, et serait réduit à se repaître de quelques bruyères desséchées; de sorte que, s'il pouvait résister à un pareil pèlerinage, il en reviendrait incapable d'aucun service militaire.

L'Anglais confirma gravement tout ce que son ami venait de dire, et jura qu'il se donnait au diable, corps et ame, s'il ne regardait pas comme un acte de démence presque complète le seul projet d'emmener dans une pareille expédition un cheval auquel on attachait le moindre prix.

Dalgetty les regarda l'un après l'autre, comme s'il eût été indécis. — Que me conseillez-vous donc de faire en pareille circonstance? leur demanda-t-il.

—Par la main de mon père, dit Angus, si vous voulez me confier la garde de votre cheval, vous pouvez compter qu'il sera nourri et soigné comme il le mérite, et que vous lui trouverez à votre retour, le crin aussi lisse qu'un ognon cuit dans du beurre.

— Ou bien, dit sir Miles Musgrave, si ce digne cavalier veut s'en défaire à un prix raisonnable, j'ai encore une partie de mes chandeliers d'argent qui danse dans ma bourse, et je suis disposé à la faire passer dans la sienne.

— C'est-à-dire, mes honorables amis, dit Dalgetty en les regardant avec un air de pénétration comique, que vous ne seriez pas fâchés d'avoir quelque souvenir du vieux soldat, dans le cas où il prendrait fantaisie à Mac-Callum-More de le faire pendre devant la porte de son château; et, sans contredit, ce ne serait pas une faible satisfaction pour moi en pareille circonstance de laisser pour mon héritier un noble et loyal Cavalier comme sir

Miles-Musgrave, ou un digne chef de clan comme notre excellent hôte.

Tous deux s'empressèrent de protester que rien n'était plus éloigné de leur pensée, et ils insistèrent plus fortement que jamais sur le mauvais état des routes. Angus Mac-Aulay lui cita les noms gaëliques d'une multitude de bois, de rochers et de précipices qu'il rencontrerait en chemin, et le vieux Donald, qui arriva en ce moment, confirma les assertions de son maître en levant au ciel les yeux et les bras, et en secouant la tête à chaque mot que le laird prononçait. Mais rien de tout cela ne fit impression sur l'impassible major.

—Mes dignes amis, leur dit-il, Gustave n'est pas novice en voyage. Il est endurci aux fatigues; il a vu les montagnes de la Bohême, et, n'en déplaise à celles dont M. Angus fait un tableau si affreux, confirmé dans tous les points par sir Miles, qui ne les a jamais vues, elles peuvent le disputer aux plus mauvaises routes de toute l'Europe. Il faut que vous sachiez encore que mon cheval a une excellente qualité, une qualité sociale. Il est vrai qu'il ne peut boire avec moi dans la même coupe; mais nous partageons notre pain ensemble, et partout où il s'en trouvera, je vous réponds qu'il ne souffrira pas de la famine. Mais pour couper court à cette discussion, mes chers amis, faites-moi le plaisir d'examiner le palefroi de sir Duncan qui est là, à côté du mien: voyez comme il est gras et bien portant. Or, pour calmer vos inquiétudes, je vous dirai que, tant que nous suivrons la même route, ce palefroi et son chevalier manqueront de vivres avant Gustave et moi.

A ces mots il remplit une large mesure d'avoine, et

la plaça devant son coursier, qui, hennissant, dressant les oreilles et battant du pied en apercevant son maître, fournissait ainsi la preuve des relations amicales qui existaient entre eux, et il ne toucha pas à sa provende avant de lui avoir rendu ses caresses en lui léchant les mains et le visage, après quoi il se mit à dépêcher son avoine avec une célérité qui était une suite de ses habitudes militaires. Son maître, après l'avoir regardé quelques minutes d'un air de complaisance, lui dit : — Bon appétit, Gustave ; à présent il faut que j'aille aussi m'avitailler pour la campagne. —

Il se retira alors en saluant gravement Angus et sir Miles, qui, après s'être regardés quelques instans en silence, partirent en même temps d'un grand éclat de rire.

— Le drôle fera son chemin dans le monde, dit sir Miles.

— Oui, répondit Angus, s'il parvient à se retirer des mains de Mac-Callum-More aussi facilement que des nôtres.

— Croyez-vous, dit l'Anglais, que le marquis ne respecte pas en sa personne le droit des gens et les lois de la guerre ?

— Pas plus que je respecterais une proclamation du parlement d'Écosse, répondit Mac-Aulay. Mais rentrons ; il est temps de rejoindre la compagnie.

FIN DU TOME TROISIÈME DE LA TROISIÈME SÉRIE DES CONTES DE MON HÔTE.

CE

